

Un monde pourri...et
d'autres raisons de se
lamentar.

Fredleborgne

***Un monde pourri...et
d'autres raisons de
se lamenter.***

IN LIBRO VERITAS

Ce livre est composé d'une ou plusieurs oeuvres diffusées sous licence Creative Commons, Art Libre, GNU–GPL ou GFDL au choix de l'auteur. Ces oeuvres et beaucoup d'autres sont disponibles en ligne sur <http://www.inlibroveritas.net>

Table des matières

Un monde pourri.....	1
Les routiers sont sympas.....	2
Le coeur d'Hélène.....	10
Impitoyable sélection.....	22
Pause café.....	37
Concurrence déloyale.....	45
Mensonges:Entrée en matière.....	56
Mensonges:Le tableau de sévice.....	67
Mensonges: Point de rupture.....	81
Actualité du repas de dimanche.....	94
Un homme en colère.....	115
Explosion.....	121
Attentat.....	122
Représentation publique.....	127
Bilan de campagne.....	128
Fuck !.....	134
Fuck.....	135
Jusqu'aux limites.....	142
Jusqu'aux limites.....	143
Contrôle permanent.....	149
Chapitre 1.....	150
Chapitre 2.....	156
Chapitre 3.....	161
Chapitre 4.....	167
Chapitre 5.....	173
Epilogue.....	177

Table des matières

Les vautours.....	180
Chapitre premier.....	181
Chapitre second.....	185
Epilogue.....	191
A.A.A.A.: Administration Automatisée	
Autoritarisée d'Autocrates.....	193
45 euros, le point mais pas l'honneur.....	195
La lumière.....	205
Lève toi et marche vers la lumière.....	206
Révisons nos classiques.....	212
L'auberge montagnarde entre la station de skis et Lyon.....	213
Vivre ou laisser mourir.....	216
Le multiplexe à Lyon.....	219
Mauvais sang à se faire.....	222
L'invention de la mort qui tue.....	225
Encore un accroc.....	229
De pire en vamp pire.....	232
Adieu pyro-vamp.....	236
à feu et à sang.....	239
sangtiments.....	242
Un père attendrissang.....	244
Bleu noir rouge.....	248
sang arrêt en gare.....	251
un jour sang.....	255
sang pitié.....	257
Décryptage et exorcisme.....	260

Table des matières

Les cahiers du Pittbull.....	265
Prologue.....	266
Melodie en sous-sol.....	268
Emma et moi émois.....	281
Nuit d'Aurore.....	294
Prudence sur la route.....	303
L'Ordre en DOrémi.....	320
En chanson bien sur.....	321
Le Pendu.....	324
Le pendu.....	325
Que sont mes lecteurs devenus.....	326
Que sont.....	327
Cette histoire, c'est vous qui allez l'écrire.....	328
illumination contre illuminations.....	329

Un monde pourri

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Quelques conseils pour trouver du boulot, ... ou le quitter.

A ne pas mettre entre toutes les mains.

5 premiers chapitres. Ce sont des nouvelles indépendantes. J'ai d'autres idées et la LAL permettra à d'autres de s'inclure si ils le souhaitent.

Le 6° 7° et 8 chapitre font partie d'une même histoire. Ils se terminent à la fin d'une période logique.

9 chapitre impromptu. Une idée comme ça.

Le 10 chapitre se veut un récapitulatif d'un peu de tout, et une fin en pied de nez ;o)

Licence : Art libre (lal)

Les routiers sont sympas

Premier conseil : L'étude d'opportunité. Se renseigner sur l'entreprise dans laquelle on veut travailler

Il entre dans le resto. L'homme qu'il suit vient de s'asseoir à un strapontin face au bar. Il a déjà commandé un jambon beurre et un demi. Manifestement, il ne mange pas beaucoup le midi.

Il s'approche donc de lui sans en avoir l'air puis s'installe dans le strapontin voisin, l'air songeur.

Dans le « routier », le brouhaha emplit l'espace. On peut discerner des bribes de conversations, le tintement des verres, des couverts contre les assiettes. Il y a aussi une télé que personne ne regarde malgré le sérieux du journaliste qui déverse son flot d'informations se perdant dans l'indifférence générale.

Il faut dire que lorsque on s'attarde un tant soit peu sur le contenu, la lecture d'une seule page internet bien conçue suffit.

De toute façon, la énième délocalisation permet de ne pas tarir la mer de chômeurs qui elle même permet de sous-payer la majorité du reste de la population. Et les promesses d'amélioration ne donnent que du travail pour tous, mais pas plus dans les assiettes. Il faut bien comprendre les difficultés des patrons, pour justifier leurs somptueuses indemnités de départ.

Les politiques servent la soupe au système, bien qu'ils s'en défendent.

Lui veut un bon boulot pour débiter dans la vie. La société des transports Péréfice, entreprise familiale, paye bien.

Et ce chauffeur conduit un camion Péréfice.

« Que désirez-vous Monsieur ? »

Il sursaute, surpris dans ses pensées. La serveuse a l'air d'une brave fille, un peu brute de fonderie, blonde et avec de vilains boutons rouge lie de vin sur le front et un peu sur la joue droite.

Néanmoins, sa jeune poitrine qui tend son bustier blanc et ses yeux bleus donnent envie de se méprendre sur le sens de la question.

– Un « Jaune » pour commencer. Et puis un croque-monsieur. Est-il possible d'avoir des frites avec ?

– Pas de problème Monsieur. Je vous amène votre apéritif. Vous pouvez patienter un peu pour le reste ?

– C'est bon, je ne suis pas pressé.

Son voisin regarde la télé sans la voir, histoire de passer le temps pour ne pas mâcher trop vite. Onze joueurs ont réussi à tromper la défense de onze autres et un futé envoie un ballon dans les filets. Puis les maillots changent de couleurs et de sponsors et la scène se répète, différente et pourtant si semblable à chaque fois devant des regards plus éveillés que quelques instants auparavant pour l'accident de la route qui a fait quatre morts la veille.

– Encore une fois Lyon va gagner le championnat fait le jeune homme au routier. Et le match Bordeaux PSG a été assez animé.

– Je ne l'ai pas vu. C'était un match seulement diffusé en option payante.

– Oui, je comprends. Quand on y réfléchit, c'est assez cher.

– C'est surtout que je préfère utiliser mon argent autrement.

– Vous avez bien raison. Dites, c'est bien vous que j'ai vu descendre d'un semi-remorque « Péréfige » ?

– Oui, pourquoi ?

– Il est magnifique. Ils sont tous aussi récents leurs camions ?

– Pas tous, mais le parc est de qualité. Le patron est aux petits oignons pour nous et pour l'international, nous avons tous la climatisation, la télé embarquée pour les pauses ou les contre-temps, la CB, une super couchette. Et ce camion en a sous le siège.

– Je sors de formation et je cherche un boulot. Y'en a chez vous ?

– Du boulot, y'en a. Mais pour l'embauche on est complet pour l'instant. Je suis désolé.

– Faut pas. Il paraît que c'est plein de boulot de routier.

– Oui, mais c'est un dur métier et les patrons sont pas tous comme les miens. Cadences infernales, repas mal remboursés, mauvais plannings qui nous bloquent à l'étranger pour le week-end, heures sup non payées, obligation d'aider au chargement et au déchargement, concurrence accrue avec les

chauffeurs espagnols, polonais, roumains... et j'en passe.

– Je pense que je ferai l'affaire. J'aime rouler et découvrir de nouveaux horizons. Qu'est ce que vous avez fait vous ?

– Souvent l'Allemagne ou l'Italie. Mais il y a dix ans, j'allai encore jusqu'en Turquie. Je laisse ça aux jeunes désormais. Maman n'aime plus que je sois absent le week-end.

La serveuse arrive avec l'apéritif.

– Je vous offre une bière ?

– Non merci.

– Je vous en prie. Ca me fait plaisir. Vous savez, j'ai rendez-vous chez Péréfice cet après-midi.

– Ah bon ?

– Oui, une candidature spontanée. J'ai envoyé un CV et cet après-midi j'y vais.

– Pour un entretien ?

– On va dire une rencontre.

– Pourtant l'équipe est au complet.

– Oui, mais je n'ai pas postulé pour un poste de routier, mais de gardien de nuit en signalant que j'étais routier. En attendant, comme ça j'aurai un pied dans la boîte.

– Très ingénieux. On sent que vous êtes motivé.

– Je suis un peu intimidé. C'est mon premier entretien. Vous savez par qui je vais être reçu ? Ah, je m'appelle Richard. –

– Et bien Richard, moi c'est Jean. C'est Luc, le deuxième fils qui est chargé du recrutement. Il est inflexible sur les horaires et la sobriété. Sérieux et

sécurité dans le travail. Pour toi à double titre.

– Elle est bonne celle-là.

– Mais sinon, si tu fais l'affaire, il est capable de te prendre pour ce soir. C'est un fonceur, et il n'est pas là pour faire des comparatifs sans fin. Vite entré, vite dégagé si il y a un problème dans la période d'essai. Et même après. Seulement, on est tous un peu actionnaires de la boîte. Bref nous sommes motivés pour rester.

– Alors, à la tienne Jean

– A la tienne Richard.

Les deux hommes vident leur verre. Jean finit son sandwich et sa nouvelle bière arrive.

– Je prendrai moi aussi une bière avec le croque-monsieur – fait richard à la serveuse avec un clin d'oeil aguicheur.

– Oui Monsieur, une pression ?

– Oui, historique si vous avez.

– Elle arrive.

– Dis moi Jean, ça se passe comment les WE à l'étranger ?

– Le patron nous laisse carte blanche et une prime pour la bouffe et l'hôtel correcte. Plus une demi-journée de récup que tu peux cumuler avec des congés.

– Et les filles ?

– Ça dépend de toi, comme ici. A part que les français, on a quand même la côte faut l'admettre. Et les filles de l'est sont prêtes à accepter pas mal de défauts mais il faut se méfier de certaines, trop

gourmandes...

– Intéressant pour un célibataire . Et il y a des RTT ?

– Oh là, la mise en place n'a pas été évidente. Mais nous ne sommes pas du genre à faire grève. Nous sommes arrivés à faire un compromis avec les temps de chargement...

– C'est sympa ici. Tu sais comment s'appelle la serveuse ?

– Célimène ? N'y pense même pas. Un gars a essayé. Son camion a eu des roues crevées. Le père ou un jaloux ? Va savoir. En tout cas, la petite n'est serveuse que pendant les vacances scolaires. Sinon, elle est à la fac.

– Bref, tu veux me dire qu'elle est trop intelligente pour moi.

– En quelque sorte, juste signaler que ce n'est pas une fille facile.

– C'est peut-être ce qui la rend intéressante...

– Tu serais bien le seul à trouver du charme à l'intelligence féminine.

– J'aime peut-être me faire dominer.

– Et bien, dans le métier, il suffit d'une femme qui soit là quand tu rentres, qui te fait bon accueil et qui te fout la paix le week-end.

– Chacun voit midi à sa porte. Mademoiselle, vous pouvez nous remettre ça s'il vous plait.

– Doucement petit, je prend la route moi.

– C'est la dernière. C'est bon trois verres non ?

– C'est juste juste.

– Alors, pour trinquer à ma réussite tout à l'heure. Je ne te cache pas que je suis un peu nerveux.

– Je suis déjà à la bourre.

– Y'aura eu de la circulation. Tiens, les voilà déjà. Mademoiselle, vous êtes un ange–gardien radieux qui veille merveilleusement bien sur nous.

Petit sourire de Célimène, qui intelligente peut-être n'en est pas moins femme. Et puis, tant que les gens sont corrects, il n'y a pas de mal à accepter un petit compliment. C'est bon pour le commerce comme pour le moral.

– Allez Jean, aux routiers !

– A ta réussite Richard.

Ils boivent. Jean semble un peu perplexe un instant puis vide rapidement son verre. Il a vingt minutes de retard. Il s'excuse auprès de Richard, mais Célimène semble occupée à l'autre bout du comptoir.

Lorsque il a enfin pu payer, c'est une demi–heure qu'il va devoir justifier.

Richard n'est pas pressé. Le rendez–vous est à 16 heures. Il donne un coup de téléphone portable pour prévenir son cousin posté derrière un panneau de la départementale. Un magnifique tronçon de route droit, limité à cinquante en entrée d'agglomération, alors qu'il n'y a aucun obstacle, ni aucune autre raison de ralentir.

Il ne doit pas tarder à voir arriver Jean, sous pression, dont la troisième un peu arrangée par Célimène. En retard, il va immanquablement être en excès de vitesse, et un peu au dessus de zéro gramme cinquante. Le cousin policier va faire un peu de zèle

et lui confisquer le permis. Il sera certainement suspendu un moment.

Assez pour que la société Péréface à 16 heures sache qu'elle peut avoir besoin d'un chauffeur, pour trois mois au moins. Jean n'est plus aussi dynamique qu'avant, son embonpoint est un handicap quand il quitte son camion, alors si il commence à fauter...

C'est Célimène qui a eu l'idée. Jean a raison. C'est une maligne. Et pour elle, pas question que son petit ami ait un boulot minable.

Le coeur d'Hélène

- « Mais enfin monsieur vous n'y pensez pas !
- Pourquoi pas ? Je ne les ai achetées qu'il y a une heure !
 - Et puis il y en a une qui est cassée.
 - C'est presque rien. Elle l'a abimée en repoussant le bouquet. Je l'enlève, voilà. Ca ne se voit plus. Comme neuf.
 - Oui mais maintenant il y en a une en moins.
 - Vous ne voulez pas les reprendre ?
 - Non.
 - Pauvres fleurs dont personne ne veut. Elles sont jolies pourtant.
 - Très jolies Monsieur. Vous avez bon goût.
 - Mais plus de copine.
 - J'en suis désolée. Ce n'est pas de notre faute j'espère.
 - Pourquoi ? Vous me la remplacerez ?
 - Monsieur !
 - Je plaisantais Madame.
 - Mademoiselle.
 - Désolé. Je... Vous accepteriez ces quelques fleurs ?
 - Monsieur je vous ai déjà dit...
 - Mademoiselle, ces fleurs, pour vous ... vous me suivez.
 - Vous plaisantez !
 - Vous avez dit qu'elles étaient jolies. Moi, si je passe la soirée avec elles dans mon appartement, elles seront sur mon cercueil demain matin. Vous savez ,

les nuits sont froides au cimetière. Là, il est marqué qu'elles peuvent se conserver dix jours dans un vase si on y verse le contenu de ce petit sachet. – Je ne sais pas si ...

S'adressant à sa voisine.

– Mademoiselle ?

– Madame.

– Votre collègue n'a pas le droit d'accepter des fleurs ?

– Je n'ai rien vu de tel dans le règlement.

Se retournant vers sa première interlocutrice

– Vous voyez donc...

– Vous me gênez...

– Il ne faut pas rougir pour si peu. Faites moi plaisir Dites oui !

– D'accord. – un soupir – Merci monsieur.

– De rien mademoiselle. Je vois que ces fleurs seront bien traitées. Bonne journée Mesdames.

Olivier repart vers la sortie. La porte vitrée s'ouvre automatiquement devant lui. Il s'arrête, fait demi-tour.

– Mademoiselle ?

– Quoi encore Monsieur !

– Vous faites quoi ce soir ?

– Je rentre chez moi. J'ai charge d'âmes.

– Désolé. J'ai pensé que si vous étiez libre, éventuellement, j'aurais pu vous emmener au restaurant.

– La douleur vous égare. Laissez moi tranquille ou j'appelle la sécurité.

– Oh non mademoiselle. Je ne voulais pas vous

offenser. Vous savez, ce n'est pas mon habitude de draguer au supermarché. Mais ... je sais pas... votre uniforme d'hôtesse d'accueil peut-être. Vous le portez si bien. Ce petit côté strict et impeccable associé à la douceur de votre visage...

– C'est hors de question dit Hélène en griffonnant sur un post-it. Au fait, vous aviez oublié votre ticket de caisse.

Elle lui tend le ticket et le post-it. Olivier prend le tout avec le sourire . « Au revoir Mademoiselle »

Il est parti depuis au moins une heure. Hélène n'en revient pas. Jamais elle a imaginé pareille situation. Jamais elle n'a pensé qu'elle pourrait ainsi oser. Sur le post-it , elle a mis 18 h et son numéro de portable. Chance, elle n'est pas de soirée.

Elle ne tient pas en place. Et cela fait déjà deux fois qu'elle est allée aux toilettes, pour se rafraichir un peu.

Oh, ce n'est pas spécialement qu'Olivier soit beau garçon. C'est surtout qu'elle a quarante deux ans et que ses rapports avec les hommes ont été quasi inexistants jusqu'à maintenant.

A seize ans, c'était déjà un boudin. Un petit boudin. Qu'est ce qu'elle pouvait détester cette chanson. Alors, quand un garçon l'abordait, soit elle présumait que c'était pour la sauter, soit il était trop moche pour elle. Elle n'était déjà pas jolie. Elle ne voulait pas en plus assumer la laideur d'un

compagnon. Avec l'âge, la méfiance devint rancoeur et timidité. De plus, elle pouvait lire « vieille fille » dans tous les regards qu'elle croisait. Ses amies déjà peu nombreuses se casaient au fil des années et leurs rencontres se raréfiaient avec le temps.

Au boulot, la compétition entre caissières l'avait enfin emmenée à la caisse centrale. Mais les copines étaient maintenant des subordonnées. Elle visait aujourd'hui le poste de responsable de l'accueil. Ce n'était une question de jours. Et elle était numéro un sur la liste des candidatures potentielles, sauf si cette responsable venaient d'une autre grande surface de l'enseigne. Elle était donc seule, très seule et aujourd'hui, il y avait eu cet inconnu, qui lui offrait des fleurs et lui proposait un rendez-vous.

Elle pense aller s'acheter un ensemble sexy pour ce soir au rayon lingerie du magasin où elle bénéficie d'une réduction. Puis elle pense que les collègues pourraient jaser. Alors il faudra qu'elle passe d'abord dans une boutique du centre ville. Mon dieu, il y a bien longtemps qu'elle n'a rien acheté pour plaire. Il y a quelques années, elle avait essayé les agences matrimoniales. Mais elle n'avait croisé que des salauds plus intéressés par le contenu de son corsage que le coeur qui battait juste en dessous.

Mais ce soir, tant pis si ce type est un salaud. Elle n'en a plus rien à faire. Elle veut se faire sauter. Elle va se faire sauter. Elle va lui sauter dessus. Elle en trépigne d'excitation. Un peu d'eau froide, un petit sourire à la glace et elle retourne à son carré.

Sa collègue la voit revenir le rose aux joues

– Tu vas bien ? Tu sembles nerveuse.

– Oui. Oui bien sûr (Mais de quoi elle se mêle, celle-là). Bonjour Monsieur, que puis-je pour vous ?

Il est dix huit heures. Olivier n'appelle pas. Pas tout de suite. Pour ferrer un poisson, il faut l'avoir quand il ne s'y attend pas. C'est dingue comme la plupart des femmes ne résistent pas aux fleurs et à un homme un peu blessé. Le côté nunuche et maternel certainement. Pour les fleurs, il pensait que c'était un argument de fleuriste, et le côté établi. Quand au côté maternel, son machisme un temps le lui avait déconseillé. Une femme veut un homme fort, qui la protège ... etc. etc.

Et puis un jour, il s'était tordu la cheville, assez sérieusement du reste. Son docteur avait été inflexible. La cheville allait gonfler, et pour pouvoir rapidement récupérer sans séquelle , il devait absolument ne pas poser le pied par terre. A la sortie de la pharmacie, avec ses béquilles neuves, il se rappella l'anniversaire de Cléo, la copine de l'époque. Et il n'avait pas de cadeau. Il opta pour des fleurs et un diner romantique en ville. Alors qu'il regagnait péniblement sa voiture avec un bouquet conséquent dans une main, en plus des béquilles, une automobiliste charmante avait stoppé, lui proposant de l'emmenner. Il n'avait pas accepté, surpris de cette sollicitude. Et même scénario dans le quartier de Cléo, entre le parking un peu éloigné et le hall

d'entrée de l'immeuble

Depuis il avait un peu perfectionné la technique pour ne pas toujours avoir besoin d'une paire de béquilles pour attendrir la gent féminine.

18 h 15

Hélène voulait du noir. La vendeuse lui déconseille. Il est des ensembles en rouge et noir beaucoup plus accrocheurs et assez fins pour autant. Elle découvre des articles qu'elle n'aurait jamais osé demander mais la vendeuse a flairé la bonne cliente. Elle dit non à la combinette qui montrerait trop ses jambes, pas vraiment à son avantage. Mais un kimono long en satin microfibre vert foncé brillant à rebords noirs presque habillé et assez vapoureux lui permettra de dissimuler au dernier moment le collant jarrettière, le string et le soutien gorge balconnet ampliforme plongeant spécial avec lesquels elle va passer la soirée tout en vampant son visiteur venu pour le dernier verre.

La note est salée et la vendeuse lui promet 20% de remise à sa prochaine visite, sachant que la semaine prochaine, elle reçoit des chemises de nuit très glamour. Son portable vibre alors que sa carte est en train de fondre dans la fente du clavier à fil et écran panoramique prévu pour douze chiffres que lui a tendu la vendeuse sympathique métamorphosée en caissière vampirique.

Elle lui donne rendez-vous à un grand café en centre-ville vers 20 h 00. Il faut qu'il assume un peu lui-aussi et elle lui donne le ton. Cendrillon veut son tour de piste avant l'hiver.

Olivier reçoit le message cinq sur cinq. C'est le problème du dragueur qui parle trop bien. A faire rêver les caissières avec un langage digne de l'académie française, celles-ci veulent d'emblée les dorures et la vaisselle d'argent. Tant pis, qui veut la fin veut les moyens. Il décommande le petit restaurant « régional » et choisit un trois étoiles pour la générale, euh plutôt la première.

Mais il l'emmènera avec sa golf. Tous les quadras célibataires n'ont pas de BMW. Cette fois, c'est elle qui le fait attendre. Il a pris un whisky. Pas question de l'effaroucher avec un Ricard ou une bière. On the rocks. Ca lui permet de jouer avec la course des glaçons en l'attendant. Quand elle arrive, il a un pincement au coeur. La belle s'est habillée trop classe pour un soir de semaine. Elle se fait donc remarquer à son entrée et comme pour une mariée, chacun sait où va se terminer la soirée rien qu'à sa tenue. Son visage relativement ingrat brille tout de même d'une lumière attendrissante d'inexpérience et de bravitude. Son regard brûle derrière ses lunettes d'écaille qu'elle a bien fait de garder. Olivier cache sa honte derrière son sourire. Après tout, il les emmerde tous, ces inconnus qui ricanent dans leur coin. Il se jure tout de même qu'on l'y reprendra plus mais il reçoit Hélène comme une reine, en se levant et en tirant la chaise pour qu'elle puisse s'y asseoir. Gagné. Et certains rieurs accompagnés doivent maintenant subir le regard accusateur de leur moitié qui semble leur dire « Moi, tu ne m'as jamais fait ça ».

– Bonsoir Hélène. Vous êtes ... surprenante.

– Merci.

Elle se tortille sur la chaise un peu gênée, serrant son petit sac contre elle.

– Je .. vous... Que puis-je vous offrir à boire ?

– Oh. Pas d'alcool – minauda t-elle – un jus d'orange.

Un garçon arrive et il commande un autre whisky, ou plutôt un baby et une orange pressée. Hélène sent ses oreilles chauffer dans cette atmosphère tranquille malgré la fréquentation importante. Les gens sont bien habillés ici. Olivier aussi, bien que plus style sportwear que costume. Les conversations se font à voix basse et il n'y a pas d'importuns agités. Elle se sent paralysée, toute petite, face à Olivier qui la dévisage. Il constate les narines pincées, les petits sourires involontaires, sa nervosité...

– J'ai eu peur que vous ne veniez pas. J'ai été tellement ... ce matin.

– J'avoue avoir été surprise.

– Et puis je me sens rassuré maintenant.

– Je ne regrette pas d'être venue non plus...

Il est minuit passé et Olivier la raccompagne. Ils ont beaucoup parlé d'eux ce soir. Ils se sont beaucoup menti ... par omission. Hélène prend peur. Elle hésite, au pied du mur. Déjà, elle lui a donné une adresse à deux pâtés de maison, pour qu'elle puisse descendre sans qu'il sache où elle habite. Il gare la voiture puis tourne la tête vers elle.

- Et bien, vous voilà chez vous.
- Olivier, j'ai passé une excellente soirée.

"Elle peut" pense Olivier. Son budget loisirs a été passablement écorné pour ce mois-ci. Pourvu que ce ne soit pas en pure perte.

- Moi aussi. J'aurais voulu qu'elle n'ait pas de fin.

"Et voilà, la balle est dans son camp."

- Je travaille à neuf heures demain.

– Ca vous fait de longues journées jusqu'à vingt heures.

– Eh oui, et ce n'est même pas un plein temps, mais un 32 h. Et j'ai une interruption de 13 h à 17 h sauf en cas de besoin. En période d'affluence, je peux travailler jusqu'à dix heures dans la journée, que je rattraperai en période creuse. C'est ça le crédit temps. On bosse... à la carte des patrons.

– Je suis désolé de vous avoir rappelé des choses désagréables.

– Non, vous avez raison, il vaut mieux savoir profiter du temps qu'on a. Vous êtes tenté par un dernier verre ?

– Un petit alors. Il y a des ballons moins sympathiques que ceux des bistrots.

– Alors prenez au feu à droite, puis la rue Helme à gauche. J'habite au 12.

– Petite futée. Vous avez peur des sadiques ?

– On ne sait jamais à qui on a affaire.

– C'est vrai, mais en ce moment, je considère plus que ce sont les femmes qui font souffrir. Comme d'autres peuvent soigner.

– Il faut oublier, oublier ces moments...

– A droite au feu ? C'est parti.

"Quelle nuit" songe Olivier.

Heureusement qu'il a encore la santé et l'endurance. Et il n'est que huit heures. Elle dort encore.

La chambre est un champ de bataille. Quelques bibelots happés par le maelstrom ont été bousculés sur les étagères. Il faut dire que tout s'est passé de nuit mais volets ouverts. Alors leurs ombres sur les murs ont pu fusionner en statues improbables à huit membres et deux têtes, parfois curieusement placées. Lorsque la buche glacée du début a commencé à fondre, ce fut le début du délice. Mais ensuite, des cratères en fusion se sont ouverts sur son corps, au creux de douces doudounes qui ont caressé chaque parcelle de sa peau, qui ont plongé ses sens dans d'effroyables voluptés. Sons et odeurs n'ont pas été en reste. Hélène a vite appris à répondre à ses envies, n'a reculé devant rien, est allée au devant comme un brave petit soldat.

Il fait jour dans la chambre. Il en profite pour écarter la couette. Elle est nue, hormis le collant jarrettière qui l'a électrisé. Il la voit de dos : ses bourrelets sur sa peau blanc-jaune, ses cheveux filasses, ses fesses larges et tombantes cotonnées de cellulite... Il est tout de même ému par ses petits pieds et ses mollets potelés. Quand elle se retourne, mal réveillée, ses seins ballotent lourdement, elle a un début de goitre, les creux de ses commissures lui donnent l'air sévère. Ses yeux doux et vaporeux ne brillent plus, mais restent attendrissants. Elle lui sourit un peu marquée par la fatigue et il lui écarte sa

mèche qui lui cache ce qu'il veut voir.

Il l'embrasse sur la bouche, les joues le cou et elle se colle à lui pour une étreinte matinale déjà nostalgique des illusions nocturnes.

Par moment, Olivier joue avec le corps d'Hélène car il n'a pas l'habitude de faire l'amour avec des femmes en sur-poids même peu important. Et puis, Hélène s'offre avec générosité et il ne peut y être insensible. Un moment, il se demande si il pourrait un peu prolonger cette relation car elle a des bons côtés, mais il sait que le feu de paille s'éteint rapidement, qu'il ne supportera pas de se promener au bras d'un boudin, qu'il n'aura pas vraiment de discussions approfondies avec elle, que leurs vies ne sont pas compatibles. Il répond tout de même à sa passion charnelle avec de tendres baisers déposés au hasard sur son corps. Elle, tout aussi réaliste, préfère s'abandonner à son plaisir même si elle a senti les hésitations et l'enthousiasme émoussé d'Olivier. Elle comprend, et elle savait déjà, que l'attrait de la nouveauté est passé et que l'homme déjà pense à d'autres conquêtes. Au moins, ce n'est pas un éjaculateur précoce ou un débutant maladroit qui lui aura gâché sa première nuit d'amour. En fait elle ne peut savoir le vrai rôle d'Olivier.

Elle ne le saura jamais. Parce qu'il ne cherchera pas à la revoir, parce que jamais elle ne fera le lien entre cette occasion qui s'est présentée à elle, et la sanction qu'elle a subie à son retour au boulot, seulement l'après-midi.

Sa collègue a été choisie pour le poste à sa place et pendant son absence.

Sur le moment Hélène est restée interloquée. Mais comme elle avait déjà pleuré après le départ d'Olivier, ses yeux sont restés secs.

Le prétexte de son manque de sérieux, de ce retard non justifié était prémédité et cousu de fil blanc. Sa collègue couchait avec le directeur du supermarché et voulait le poste de responsable. Pour éliminer Hélène, elle a fait appel à un ami dragueur qui ne pouvait rien lui refuser, et surtout lui devait quelques centaines d'euros.

Mais déjà Hélène mentalement rebondissait. Son pourri de patron n'était finalement qu'une sous-merde de l'enseigne. Régulièrement passaient des responsables régionaux, en particulier un bon vivant qui profitait de ses déplacements en province pour faire la fête et qui l'avait un peu cherchée la dernière fois alors qu'elle avait fait sa tête des mauvais jours pour le dissuader d'insister. Et lui, ce n'était pas un poste de responsabilité de quinze caissières qu'il pouvait lui offrir, mais peut-être bien de quarante ou cinquante.

Elle avait, elle en était sûre maintenant, toute la compétence, la motivation et le savoir-faire nécessaires pour obtenir et tenir un poste de ce genre...

Impitoyable sélection

Ils sont cinq. Cinq hommes pour ce poste de technicien de maintenance informatique. A l'origine, il étaient vingt cinq sélectionnés sur CV et lettres de motivation. Elle avait reçu deux cent trente et une demande. La première sélection avait été draconienne.

Tout CV ou lettres de motivation avec une faute d'orthographe avait impitoyablement fait l'objet d'une réponse négative par lettre type N2253B.

Il n'en restait déjà plus que cent soixante dix sept.

Elle fit un tas par tranche d'âge et par sexe déterminé. Au passage, elle sélectionna aussi des prénoms exotiques.

Elle prit le tas des garçons non exotique entre trente et trente cinq ans et l'installa à sa gauche. Au sommet de chaque tas, elle prit sans lire un jeune exotique, une jeune exotique, deux moyenne féminine non exotique, deux jeunes non exotiques, deux vieux, une vieille, une vieille exotique et deux handicapés de la Cotorep. Ceux là devraient se présenter pour des tests. Lettre type N2255C.

Il lui restait alors à étudier quarante trois dossiers.

Elle ne lut d'abord que les diplômes et vérifia l'expérience acquise en un clin d'œil. Trop hauts, trop bas, encore une dizaine de dossiers furent éliminés.

Trente trois. Il en fallait quinze pour en conserver cinq à l'issue des tests... pour une place et un strapontin en cas de défection.

La chance fait partie de la sélection. On coupe le tas en deux. On enlève un dossier du tas le plus petit, et hop, N2253B pour les uns, N2255C pour les autres.

Il reste une chance sur trois pour quinze d'entre eux. Les autres sont condamnés d'office. Mais tous se verront dans la salle de tests. Personne ne pensera donc à de la moindre discrimination à la sélection. D'ailleurs, de temps en temps, il y a des postes pour la discrimination positive.

Eliane se moque bien des deux cents vingt sept éliminés qu'elle ne verra pas. Mais il lui est assez difficile de choisir un « élu » et un « potentiel » parmi les cinq. Car ils sont tous de très bon niveau. En effet, lors des tests, parmi les quinze, on élimine d'office les exotiques surprise, les obèses, les tatoués et autres excentriques, les fumeurs et les rouquins.

L'entretien oral permet de confirmer « en situation » la compatibilité entre les tests et l'individu. Après une phase d'observation, le recruteur va tester la réactivité de l'individu face à l'imprévu.

Les trois premiers ont été brillants. Et pour une place relativement modeste. Ces jeunes n'ont pas d'expérience professionnelle et le secteur pour les places intermédiaires, n'est pas aussi porteur qu'on pourrait le supposer. Et puis, on s'aperçoit aujourd'hui que l'informatique apporte parfois plus de problèmes que de solutions. Il est parfois plus simple de photocopier et d'afficher un texte court

écrit proprement à la main, qu'installer un ordinateur par personne, le relier au réseau et former un personnel à un traitement de texte et à une messagerie. Sans compter les problèmes de sécurité etc. etc.

Mais le tout informatique, vanté depuis l'origine, et bénéficiant d'une baisse des coût matériels et logiciels, s'impose comme un modèle dont le rapport prix par utilisateur baisse, mais comme le nombre d'utilisateurs augmente, les coûts continuent de grever le budget de fonctionnement de l'infrastructure.

Même si les nouveaux employés ont été familiarisés avec la pratique d'un micro-ordinateur dans le cadre familial ou scolaire, encore beaucoup d'employés sont totalement réfractaires et bloquent au niveau même de la connexion. Les frais de formation restent élevés, surtout avec l'arrivée permanente de nouveaux logiciels.

Depuis le premier ordinateur industriel, la population d'informaticiens pour le soutien augmente alors que chaque utilisateur est censé savoir utiliser son poste de travail. La faute, disent ils aux exigences de la maintenance des réseaux , à la complexité et au nombre des matériels « pseudo compatibles » , et à la sécurité car chaque ordinateur relié devient une porte d'entrée pour un virus ou un espion.

Eliane malgré tout regrette que les informaticiens soient aussi obnubilés par leur travail. Sortis de leur monde, ils sont de vrais albatros. Pas de culture générale, ni de passion autre que leur clavier. Ils font de nombreuses fautes d'orthographe et toute

leur imagination porte la maque de la naïveté des jeux vidéos. Ils perçoivent leur salaire comme des bons points, et voudraient « exploser » les scores, avec des primes « Bonus », de nouvelles « armes – privilèges », des indemnités –trousses de santé ou des intéressements – combativité, des raccourcis de carrière « cachés » et même si ils ne le disent pas, ils sont enclins à ne pas refuser de temps en temps un « cheat code » .

Elle est souvent obligée de consulter ses notes, car en entretien, les candidats se croient encore devant un jury qui veut éprouver la validité de sa formation technique, et ils emploient plein de termes barbares auxquels elle ne pipe mot, mais n'en laisse rien paraître.

Son but à elle est surtout de savoir si le caractère égocentrique de l'informaticien va permettre tout de même à son détenteur de travailler en équipe, de ne pas déclencher de conflit d'intérêt, et de faire la plupart du temps, un travail répétitif et ingrat. Sans compter qu'il faut deviner si, lorsque il sera au contact avec les autres employés non informaticiens, il saura être à l'écoute, communiquer et accepter la hiérarchie hors fonction informatique.

Les trois premiers étant de bonne composition, Eliane a un peu levé le pied et compte expédier les deux autres assez rapidement.

Par téléphone, elle demande à la secrétaire de faire passer le suivant.

Sur la photo avec le CV, c'est un vilain à lunettes, brun et l'air pas commode. Mal coiffé en plus. Quand il entre, elle s'aperçoit que c'est un gaillard de quatre-vingt dix kilos pour un bon mètre

quatre vingt quinze. Il n'a pas frappé et déboule comme une tornade. Il referme la porte un peu fort, se rapproche rapidement, articule tant bien que mal un bonjour bredouillant et s'assoit pesamment sans y être invité dans le siège. Il a mis sa mallette noire sur ses cuisses, et y pose ses mains dessus.

La tentation pour Eliane est trop forte. Elle se lève, et tend sa petite main par dessus son bureau. Le nigaud réagit au quart de tour. Il se lève pour s'en saisir. Sa mallette glisse, chute bruyamment, s'ouvre. Il reste benêt avec sa main dans la sienne en train de regarder par terre ses affaires éparpillées. Elle constate quelques traces noires sous les ongles de son vis-à-vis.

« Eliane Mocassé, DRH »

« Euhh Frédéric Duchemin. Ingénieur informaticien »

- Rien de cassé j'espère ?
- Y'a pas de mal. Je suis désolé.
- Bon ramassez vos affaires et installez vous.

Et l'ingénieur de se mettre à genou, retourner la mallette, de la poser sur le bureau sur un tas de dossiers et de commencer à la remplir de ses feuilles imprimées, ses stylos ...

Eliane sursaute. Elle a senti sa main frôler sa cheville. Il est allé jusqu'à passer son bras sous le panneau du bureau pour aller récupérer sa bouteille de blanc correcteur qui avait roulé et l'a récupérée à tâtons en étant carrément couché devant son bureau.

« Excusez moi, je ne peux pas voir et attraper en même temps avec ce panneau devant »

Eliane est un peu choquée. Néanmoins elle préfère choisir le registre de l'humour.

« Ca vous arrive souvent de passer sous les bureaux des femmes ? »

« Assez en effet. J'ai fait des stages de dépannage en entreprise, et les fils de l'ordinateur sont neuf fois sur dix inaccessibles. Or souvent, c'est la connectique qui a pris un coup de pied, de balai ou d'aspirateur, ou bien les fils sont tendus au maximum, et le problème vient qu'ils ont été pincés, coupés, débranchés ou que leur fiche est abimée ... »

(Bonne réponse à laquelle elle n'avait pas pensé)

« ...c'est pareil à la maison. Les femmes sont fâchées avec les fils qui dépassent ».

(Chute libre)

– Vous êtes bien célibataire Monsieur Duchemin ?

– Oui, mais on va dire que « je reçois souvent ».

– Vous voulez dire que vos « amies de passage » font le ménage chez vous ?

– Oh non, je ne suis pas comme ça, et puis elles ne restent pas assez longtemps. Mais il faut toujours qu'elles se prennent les pieds dans le fil du modem routeur téléphone, ou dans le câble qui va de la carte vidéo de l'ordinateur à la télé.

(Maintenant, il a commencé à creuser)

– Maintenant que vous avez tout récupéré, enfin j’espère, parlez moi de vous Monsieur Duchemin.

– Euh. Je m’appelle Frédéric Duchemin...

– Oui, c’est un bon début

– J’ai vingt six ans. Je suis... ingénieur informaticien. Je suis... à la recherche de mon premier emploi. J’aime les ordinateurs. J’aimerais travailler ici parce que c’est près de chez moi, et que votre entreprise, si aujourd’hui, demande un dépanneur aura peut-être besoin d’un ingénieur plus tard...

– Mais, au fait, sur votre CV, ce diplôme d’ingénieur n’y était pas.

– Je ne l’ai pas trouvé indispensable pour postuler à cet emploi.

(Et comment, c’était d’office la N2253B. De toute façon, dans un quart d’heure c’est la porte).

– Mais alors vous n’avez pas la compétence...

– Si, j’ai fait mes stages de première année de BTS en dépannage. Et puis, on a beau suivre des études pour concevoir un système complet au niveau d’une multinationale, il faut connaître le matériel et son fonctionnement...

– Bon d’accord continuez

Il regarde sur les murs autour d’elle. Et il ne peut pas manquer sa photo à côté de la peinture du Monet

qu'elle a contribué à faire acheter à son entreprise pour l' « image »

– C'est bien vous sur la photo ? Pas mal le tableau .

– Vous vous y connaissez en peinture ?

– Pas beaucoup. Mais c'est bien ce que vous faites.

(Je lui dis ? je lui dis pas ?)

– Oui, je pense que la culture et l'art sont indispensables dans notre vie.

– Moi aussi, mais je suis plus orienté «Internet» et contenus numériques.

(Encore un téléchargeur de films et de musique piratés. Allez, je lui en mets une couche)

– Oh j'ai peur d'aller sur Internet. Il y a plein de virus.

– Dans la vie aussi. Et pourtant vous sortez de chez vous.

(Tiens. Il ne parle pas d'antivirus, de malware, d'adware, de delaware (logiciels délateurs?) de troyens, de pare feu ?)

– Mais ce n'est pas risqué internet ?

– De quoi avez vous peur? Une mauvaise rencontre ?

– Non, mais pour l'ordinateur ...

– Madame, l'ordinateur n'est rien qu'un outil. Il y a des précautions élémentaires à prendre qui sont les mêmes que dans la vie réelle. Vous ne vous promenez pas avec toutes vos photos de famille dans votre poche, ni avec tous vos papiers sur vous, les codes de vos comptes dans votre sac etc. etc. Et bien sur le Net, il y a quelques précautions à prendre sciemment, au lieu de faire confiance à 100% à des programmes .

(De la théorie mais ne donne aucun argument technique. Abrégeons...)

– Par contre vous ne m'avez pas dit vos prétentions. Car nous n'allons pas pouvoir vous payer comme un ingénieur informaticien.

– Je le comprends bien. Mais vous comprenez aussi que je ne resterai pas très longtemps non plus si je ne suis pas pris ensuite comme ingénieur. Je pense qu'avec un contrat initial de six mois...

– Monsieur, nous ne pouvons prendre la décision d'embaucher une personne qui ne restera que six mois dans cet emploi alors que la recherche de cette personne m'aura fait examiner plus de deux cents dossiers. Cette entreprise compte trois mille personnels. Si on ne devait que prendre des gens comme vous, il faudrait en rajouter cinq cents au recrutement.

– Je comprends.

– Je n'en suis pas sûre. Mais il le faudra bien. Je vous souhaite bonne chance dans vos prochaines démarches pour trouver votre place monsieur. Vous m'excuserez, mais j'ai encore une personne à voir.

– Bien madame, je vous dit donc « au revoir »

– Au revoir Monsieur.

Il sort, épaules tombantes. Eliane a déjà décroché.
« Voyons le suivant... »

18 h 45. Parking en sous-sol de la boîte.

Eliane s'approche de son véhicule. Une petite pression sur sa clé et ... rien ! Elle « vise » le détecteur . Encore rien.

Elle ouvre la porte « à la main ». S'installe au volant. Tourne la clé. Rien. En panne. Sacrée bagnole.

Elle sort son portable. Pas de signal. Mince, il va falloir sortir. Elle fait 50 mètres vers la sortie et trouve Frédéric, en pleine discussion avec le gardien du parking.

« Tiens, vous êtes encore là ?

– Vous débauchez tard vous aussi.

– Il y a des emplois comme ça ici.

– J'espère que pour vous, ça vaut le coup de le faire.

– Je suis cadre. Les trente cinq heures, ce n'est pas pour moi.

– C'est pour cela que vous êtes dure avec ceux qui les ont ?

- Vous n'êtes pas libre en ce moment ?
- Libre comme l'air. Mais trente cinq heures pour tous, c'est mieux que soixante pour les uns, du travail en retard qui s'accumule, et du chômage pour d'autres.
- Je n'ai pas le temps d'en discuter. Là, il faut que j'appelle un garagiste.
- Vous avez un problème mécanique ?
- La voiture ne démarre plus.
- Mon père est mécanicien. Et je bricole un peu au garage pour mon argent de poche. Vous permettez ?

(ce qui expliquerait le noir sous les ongles...)

- Pourquoi pas? Ma voiture est par là.
- Je vous suis.

Une fois arrivés, Frédéric s'installe au volant, tourne la clé...

– Vous voyez, c'est comme en informatique. Il y a des symptômes. Un ordinateur parfois envoie un message d'erreur ou bippe. Mais une voiture ou un moteur ne peuvent que renâcler ou se taire. Et pourtant il y a des signes qui ne trompent pas. Le bruit ou le silence, l'odeur, les voyants... mais souvent les gens conduisent en interprétant seulement l'aiguille du compteur de vitesse. Là, c'est tout simple. Pas de voyants du tout. Pas de phare. Pas de mise en route du démarreur. C'est la batterie. Les cosses ou le circuit lui-même...un fusible principal peut-être...Il y a plusieurs points « stratégiques » à

vérifier, en partant de la batterie.

– Vous pouvez me dépanner ?

– Il faut ouvrir le capot.

– S'il vous plaît

– En avant. Voyons ça. Humm. Les cosses sont sales déjà, et mal serrées. Je vais chercher ma voiture. J'ai des outils dans le coffre. Attendez moi là.

(Comme si je pouvais m'en aller)

Il abandonne Eliane pour un petit quart d'heure qui l'inquiète un petit peu. Puis un gros 4x4 déboule de la rampe d'accès et vient se garer à coté de sa voiture.

« J'étais garé un peu loin. J'espère ne pas vous avoir trop fait attendre...

– Je suis contente de vous voir revenir.

– Bon, et puis comme ça, si la batterie est trop faible, nous pourrons ponter les deux voitures pour démarrer.

– Frédéric sort sa boîte à outils, défait le branchement des cosses, les nettoie, et resserre les fils.

– Vous pouvez mettre le contact ?

– Ah, déjà, le tableau de bord s'allume.

La voiture démarre sans problème. Eliane en ressent de la reconnaissance. Elle ne sait plus que quoi dire à Frédéric qu'elle a congédié un peu manu militari quelques heures avant.

« Et voilà ! »

- Je vous en suis très reconnaissante.
- De rien. C'était vraiment pas grand-chose.
- Vous faites beaucoup de 4x4 ?
- Seulement en circuits spécifiques avec des obstacles ou sur des chemins communaux en zone rurale. Pas de hors piste si vous voulez savoir.
- Il ne vous sert pas trop alors.
- J'ai le plaisir de conduire tous les jours avec et il ne consomme pas plus que nombre de grosses berlines ou de camions qui roulent à vide ou à moitié pleins et qui n'ont pas à subir certaine mauvaise presse.
- C'est dangereux pour les autres.
- Tout chauffard est dangereux. Et quelqu'un qui écrase avec une petite voiture est plus dangereux que quelqu'un qui n'a encore écrasé personne et qui connaît et maîtrise son véhicule en faisant du passage d'obstacles les week-end.
- Mais ce gros pare-choc...
- peut faire réfléchir les moustiques. Mais a priori, ils n'aiment pas réfléchir.
- Il doit être très inconfortable.
- Vous devriez venir faire un tour. C'est un Nissan Patrol GR long deux litres huit turbo diesel de 1995 avec tout le confort et même la climatisation. Pour autant, il n'est pas fait pour une vitesse excessive et n'est pas d'un luxe obscène ce qui est contraire à l'esprit de liberté un peu rustique du 4x4. C'est un excellent compromis...

(Capacité à discuter. Faire valoir son point de vue ... Pas sectaire. Polyvalent. Passionné...)

Le naturel chez Eliane reprend le dessus, et elle « juge » les qualités et les défauts de son vis-à-vis.

- Non. Désolé. Une autre fois peut-être...
- C'est sûr que pour descendre d'un engin comme celui-là en robe de soirée pour aller chercher des tableaux pour la Société dans les grandes galeries, ce n'est pas évident.
- Comment vous savez ?
- J'ai vu ça dans la revue mensuelle de votre boîte dans la salle d'attente. Le « Monet » avec lequel vous êtes en photo, c'est bien vous qui en avez négocié l'achat ?
- Oui... oui.
- Bon, et bien à une autre fois !
- Bientôt – fait Eliane – Un poste d'ingénieur informaticien se libère dans trois mois et nous allons en rechercher un. Pas la peine d'envoyer votre dossier. Je l'ai déjà.
- Et bien, je compte sur vous pour savoir ou m'envoyer la convocation pour les tests alors ?
- Pas de problème Mr Duchemin.
- A bientôt alors. Madame. Merci d'avance.

Et tandis qu'Eliane rentre chez elle, un peu inquiète de cette panne qui remet en cause son absolue confiance en son véhicule de marque, Frédéric jubile dans son 4x4. Il a réussi à griller tout le monde sur ce coup-là.

Une candidature spontanée pour une place disponible trois mois plus tard aurait été classée sans suite. Ces boîtes qui font passer dix mille tests avant l'embauche sont du genre à vouloir se faire désirer et à mettre d'emblée les gens en situation de demandeurs, un cran en dessous.

Lui a déjà réussi à être retenu pour se présenter aux tests. Et possède maintenant un avantage pour « l'entretien ». Si son plan avait foiré, il ne se serait grillé qu'en tant que dépanneur. Néanmoins, le petit numéro comique dans le bureau ne sera pas réédité la fois prochaine. Le recruteur devra voir la même image que celle qu'il vient de montrer sur son propre terrain, à recruteur en situation d'infériorité, espérant quelque chose. Calme, posé, efficace, altruiste, compétent, méticuleux, esprit d'analyse...et polyvalent.

Pauvre Eliane. Elle aurait du se douter que pour un mécanicien, atteindre la batterie pour en graisser et desserrer les contacts était un jeu d'enfant. Sa place de DRH en plus étant réservée et indiquée, la trouver pour Frédéric n'avait été qu'une promenade dans le parking. C'est un peu elle qui a été manipulée cette fois. Mais à truc de recruteur, truc et demi de recruté. Et qui veut la fin trouve les moyens.

Pause café

Si les gens nous voyaient, cela les rendrait fous de rage. Alors on se cache. Et tandis qu'ils sont bien une centaine à faire la queue devant huit guichets, nous autres, nous nous autorisons une petite pause café.

Les facteurs ont récupéré leur courrier depuis longtemps et ne sont pas encore revenus de leur tournée. Les colis en attente de retrait sont alignés comme à la parade, ceux qui doivent être expédiés ont été enregistrés. Les guichetiers eux ont un quart d'heure toutes les deux heures.

Les deux conseillers financiers sont en consultation. Et la mère « Thume » aujourd'hui n'est pas en congé maladie et tient son poste aux réclamations. Les clients sont donc choyés comme il faut mais si ils nous voyaient, sûr qu'ils n'apprécieraient pas.

Nous sommes donc cinq et c'est Jean-Marc qui lâche l'info. Les questions fusent alors.

« Claude trompe sa femme »

– Avec quelqu'un du boulot ?

– Je sais pas. Je crois pas. On l'aurait su avant sinon.

– Pourquoi, c'est depuis quand ?

– Deux trois mois peut-être...

– Et il te l'a dit ?

– Non, c'est un serveur du café d'en face qui me l'a appris.

– C'est là-bas qu'il doit la voir. C'est pour ça qu'il est souvent en retard à treize trente.

– Il mange pas avec Gérard ?

– Si, mais pas tous les jours.

– Et bien moi, je trouve ça dégueulasse.

– Sauf si ça arrivait à toi. Hein, imagine, de la chair fraîche, bien chaude...

– Non, bien sûr que non. J'ai des enfants à assumer moi !

– Lui aussi. Et a priori, l'un n'empêche pas l'autre.

– De toutes façon, cela ne nous regarde pas.

– Et bien moi, je sais pas ce que je ferai la prochaine fois que Claire vient le chercher.

– Tu peux pas lui dire.

– C'est pourri comme réaction.

– Et alors, elle va continuer à pas savoir ?

– Peut-être que Claude a une histoire sans lendemain.

– Et aura une nouvelle histoire demain. Non, dès qu'un type goûte à l'adultère, il ne s'arrête plus.

– Le démon de midi.

– Ah Christelle, moi qui travaille avec lui, je me sens possédé et j'ai envie de te poss...

– Mais ? Bas les pattes !... Crétin !

– Je plaisante Chris, ne rougit pas comme ça.

– J'ai horreur qu'on me touche.

– Peut-être que c'est parce qu'on te touche pas assez ah ah ah !

Paf. La claque est partie. Pas très forte mais elle jette un froid.

- Désolé Christelle. Je ne voulais pas te vexer.
- Les mecs, vous êtes tous pareils. La moindre histoire de cul, et vous vous excitez entre vous.
- Vous parlez aussi pour moi ?

J'ai glissé ma petite réplique d'un ton suave. C'est de mon devoir de calmer le jeu. Je suis le Receveur de ce bureau. Je prends le café avec mon personnel car je tâche d'être proche d'eux, pour connaître leurs problèmes et les motiver. Je suis aussi chargé de la discipline, mais je préfère qu'elle soit souple, discrète et efficace quand même.

– Oh non, Monsieur le Receveur.

– Pas trop de familiarité avec elle, toi. Si Anne ne se considère pas harcelée, j'espère que tu sauras mettre ton amour propre de côté.

Je l'ai cherchée, je l'ai trouvée Monsieur le Receveur.

Alors il n'y a pas de problème. Si on changeait de sujet...

– ...

– Et bien alors j'en profite pour vous dire que la nouvelle machine de tri arrivera vendredi prochain.

– Matin ou après-midi ?

C'est important pour eux qu'elle arrive le matin, ils seraient sûr de l'avoir montée avant seize heures. Quand on s'organise bien, on arrive à les faire bosser avec un bon rendement quoiqu'en dise l'imagerie populaire. Il faut dire qu'avec les traitements de misère de la fonction publique dans la poste, il y a de quoi être démotivé, surtout que la moyenne d'âge augmente et que les nouveaux sont plus au contact du public, image oblige. Les « anciens » ont donc des postes plus ingrats, surtout qu'ils ont souvent des difficultés avec le matériel informatique. Et les machines vendeuses de timbres ont encore réduit les besoins en personnel au contact avec le public. Pour eux, cette petite pluie tombe tous les mois. Pour moi, si je veux la faire plus rafraîchissante, il faut que ma boutique tourne et que je vende quelques contrats bancaires.

A quinze heures trente cinq, au coin café, il est encore et toujours question de la petite amie de Claude, tantôt poufiasse, tantôt « ptit bout » mais pareil, personne ne l'avait vue le midi. Et ce genre de conversation, en l'absence de l'individu a le don de m'énerver.

Chaque jour depuis un mois, qu'il s'agisse d'une allusion, ou de plus amples conversations, où chacun avait son mot à dire sur la moralité de ce genre de situation, le sujet s'invitait et donnait un intérêt inhabituel au café. Car finalement, on attendait plus de détail. Certains avaient déjeuné deux trois fois dans la brasserie d'en face afin d'apercevoir la lolita qui allait ruiner un ménage, ils étaient à chaque fois

revenus bredouilles.

Pourtant le garçon renseignait Jean–Marc assez régulièrement. Cette femme devait avoir une trentaine d'année, être brune et manifestement assez friquée si on en jugeait par ses fringues, toujours au top. Et même qu'elle payait plus souvent l'addition que lui.

Claude est un brave gars. Il a quarante huit ans, n'a pas inventé la poudre, et comme un postier, il connaît mieux les articles portant sur les conditions de travail et ses droits que l'œuvre de la ... de Sévigné.

L'imaginer avec un joli brin de femme, avec de l'argent en plus, excitait finalement plus la jalousie de ses collègues que leur libido. J'avais donc décidé, à la première occasion, d'en parler avec l'intéressé. Cela tombe bien, aujourd'hui, je dois avoir, dans le cadre du suivi du personnel, une petite conversation avec lui.

– ...

– Bon, puisque tout va bien pour toi dans le boulot, dis moi Claude, ça va aussi à la maison ?

– Oui, Monsieur le Receveur. Tout n'est pas toujours rose. On a eu un problème. Mais maintenant c'est fini.

– Tout est rentré dans l'ordre alors ?

– J'en ai pris mon parti et chaque jour je compose.

– Il faut te reprendre et penser à ta famille.

– J'y pense Monsieur le Receveur. N'ayez crainte.

- Je compte sur toi.
- Vous pouvez Monsieur le Receveur.

Mais il ne m'a pas compris. J'ai peut-être été un peu trop évasif, pour ne pas entrer dans sa vie privée. Et les ragots continuent de pourrir les pauses-café.

Hier j'ai vu sa femme qui venait le chercher. Elle lui souriait et il l'a embrassée, comme si de rien n'était. J'ai eu de la peine pour elle.

J'ai sa notation sous les yeux. La case « confiance à accorder ». Que puis-je mettre ? La même chose que l'an dernier, comme pour tout le reste. Les aventures qui ne se passent pas dans la Poste ne me concernent pas. Son travail est toujours correct. Son histoire est de l'ordre du personnel. Je n'ai pas à en tenir compte.

Par contre, côté niveau, il peut progresser. Si il progresse, un « gestionnaire » cette fois au niveau national peut le monter en grade. Il ne changera pas de poste, mais gagnera quelques euros de plus plus vite qu'attendre l'ancienneté qui le fait monter moins vite.

C'est la gestion au mérite. Ils sont trois ainsi à pouvoir prétendre progresser cette année mais je ne peux en faire progresser que deux. Alors, Pierre et Michèle, exemplaires, profiteront de la progression et Claude attendra.

Il n'a rien dit d'ailleurs quand le mois suivant, je lui ai lu ses notes. Un petit reproche dans les yeux

peut-être mais je n'ai pas baissé les miens. J'ai aussi vu la joie dans ceux de Pierre et Michèle.

Les autres n'attendaient rien, donc je les ai encouragés à continuer, qu'avec leurs capacités, leurs compétences, leur travail, ils feraient une belle carrière, et pourquoi pas, si ils passaient aussi des concours, pourraient être Receveur comme moi. C'est plus difficile aujourd'hui que la Poste ferme des bureaux, mais il faut faire toujours penser à la base de la pyramide, aussi aplatie et pointue celle-ci soit-elle, qu'il est possible d'en atteindre le sommet. D'ailleurs, si la place est occupée, c'est que c'est possible non ?

D'ailleurs, le fait de ne pas avoir progressé a l'air d'avoir calmé les ardeurs de Claude. Je n'entends plus d'histoires à son sujet. J'ai appris aussi qu'il a perdu sa mère il y a quelques mois. C'était peut-être lié. Les pauses-café sont redevenues un moment de détente, où on parle un peu résultats de foot, un peu des enfants, de la dernière blague sur une chaîne d'humour radiophonique et un peu de politique grâce à un facteur régulièrement sous les feux de l'actualité.

Et on ne parle pas non plus de ce que je viens de voir, dans le local produit d'entretien.

Dans cette pièce de huit mètres carrés, pleine de bidons de Javel, de détartrants, de savons, de papier toilette, de gants en caoutchouc, de balais poussiéreux, de serpillières humides... bref dans ce temple du romantisme, il y avait Jean-Marc, le

conteur de talent d'amours interdites, « face » à Michèle, sans culotte, le cul dans le lavabo jauni.

Et quelque part, j'ai l'impression de m'être bien fait bernier.

Concurrence déloyale

« Comme je vous le disais, c'est beaucoup plus avantageux et c'est légal...

– Répétez tout s'il vous plait, point par point car je ne suis pas bien sûr d'avoir compris

– Je suis le patron d'une plate-forme musicale qui regroupe plus de 1000 auteurs-compositeurs interprètes en ligne.

Ils sont qualifiés de libre car ils ne sont pas affiliés à la SPM (Société de Protection des Musiciens).

Je leur ai demandé de me produire de la musique d'ambiance et des chansons à destination des écoles maternelles et primaires.

Nous sommes plusieurs à écouter les produits créés, à les recenser, à les valider dans le cadre de ce projet.

Et je vous vends un abonnement pour utiliser ces musiques et chansons à des fins ludiques, éducatives mais aussi pour servir de musique d'ambiance ou pour sonoriser votre site internet.

Tant que vous paierez cet abonnement, vous pourrez « piocher » dans ce fond commun de plus de 800 heures pour l'instant et qui ne cesse d'augmenter.

Vous n'avez qu'un abonnement à payer pour toute l'école. Le format est un classique MP3 sans DRM ou MTP (Méthodes Techniques de protection) et l'interopérabilité est complète.

Bref, au lieu de payer à la SPM pour avoir le droit d'écouter des titres que vous avez achetés, ou la radio, hors du cadre privé, vous me payez moi, qui suis votre fournisseur de musique « libre »

- Mais les auteurs ?
- J’ai passé un contrat avec eux. Une fois retirées les taxes et les charges professionnelles, leur part sur le restant est proportionnelle aux bénéfices divisés par leur quotas d’œuvres validées.
- Donc ils ont accepté de ne pas être payés au nombre de téléchargements.
- Oui. C’est un revenu au prorata de la production. Il n’y a pas de concurrence entre eux. Et ils sont libres d’exploiter leur œuvre ailleurs, c’est à dire de vendre des CD ou des fichiers à des gens non abonnés à ce service.
- Bref, quelqu’un qui a créé une centaine d’œuvre sur mille gagnera moins dans dix ans quand il y aura 100.000 œuvres.
- Pas obligatoirement, je peux aussi avoir vendu cent fois plus d’abonnements. Plus il y a d’œuvres, plus mon offre est intéressante, plus je peux avoir des clients.
- Et si les gens signent avec la SPM ?
- La loi actuelle les oblige à céder les œuvres antérieures à cette signature. C’est une prérogative monopolistique inique, mais vous savez bien que le Ministère de la Culture est aux mains des lobbys de la musique et du cinéma par « professionnels » interposés. Moi, je les supprime du répertoire. Les petits auteurs ne confient leurs intérêt à la SPM que lorsque ils sont produits par des bonnes boites. Mais si mon affaire marche bien, ils n’auront aucun intérêt à me quitter. Ca dépend un peu de vous.
- Donc, si je m’abonne...
- Vous pouvez diffuser la musique et les chansons

fournies dans les couloirs, dans la cour de récréation, lors des kermesses, et dans vos bureaux administratifs. Paroles et partitions sont aussi disponibles pour des cours de musique. Enfin, nous avons une équipe de musiciens « libres » qui interprètent aussi des morceaux classiques tombés dans le domaine public.

– J’hésite encore.

– Prenez une formule de test un mois. Elle vous sera déduite du forfait annuel si vous vous abonnez.

– Qu’est ce que je risque si mes élèves vous piratent ?

– Je peux porter plainte si vous les laissez manifestement faire. Vous pouvez vous en défendre en faisant un cours « anti-piratage » et en sanctionnant par une petite punition du type « Copier 100 fois : Je ne piraterai plus de la musique sur le Net » les enfants pris en flagrant délit. Nous avons des prix très attractifs de l’ordre de vingt fois inférieurs au prix du marché « traditionnel ». Nous ne faisons pas de publicité coûteuse, ne faisons pas de frais superflus et nous nous appuyons sur la durée de vie de nos produits. Et nous n’avons pas l’intention d’effrayer nos clients.

– J’ai peur de ...

– De quoi ? Au pire, vous ne perdez rien avec la formule « je m’engage sur un an » et je paie chaque mois écoulé.

– Et si vous faites faillite ?

– Vous continuez comme avec le système actuel. Vous payez des CD horriblement chers pour avoir un support. Parfois, il ne fonctionne pas avec tous les matériels car il est protégé. Et quand vous organisez

une activité, vous déclarez à la SPM et vous payez.

Avec moi, vous utilisez librement un répertoire avec régulièrement des nouveautés . Et pour chaque établissement qui s'abonnera grâce à votre parrainage, vous aurez quinze jours de moins à payer par an tant que cet établissement continuera de payer cet abonnement. Avec vingt quatre établissement parrainés, vous aurez la musique gratuitement et moi, j'aurai vingt quatre clients de plus.

– Vous avez du culot

– J'ai juste des objectifs réalistes, pour des revenus honnêtes. La musique est hors de prix et vous la payez même si vous ne l'écoutez pas. En effet, ce sont les publicitaires qui la paie, mais cet argent vient des commanditaires qui eux-mêmes se rattrapent sur les prix de vente. Sans compter les taxes sur les supports au titre d'un droit limité à la copie privée. Voyez-vous, je vais faire aussi des abonnements sur ce même principe pour les internautes. Ce n'est pas le même répertoire que mes concurrents, mais petit à petit, la qualité de mon offre égalera la leur, tout en étant différente. Mes auteurs gagneront moins mais auront le droit d'exister, ce qui n'est pas le cas actuellement car les éditeurs limitent leurs offres pour lancer des produits avec des campagnes de publicités monstrueuses. Avec moi, il n'y aura pas de succès « grâce aux copains ».

– Je vais tester votre offre « un mois » pour l'instant. Au moins pour vous laisser votre chance.

– Merci Monsieur le Directeur, vous ne le regretterez pas. »

Un an plus tard :

« Tu as vu ? Toutes les écoles ont renouvelé le contrat annuel. Le département est à nous. A la fin de l'année, il nous faut toute la région.

– Chaque collaborateur n'a touché qu'une cinquantaine d'euros l'année dernière.

– C'était la montée en puissance. Maintenant regarde, c'est du dix euros par mois. Et c'est sans effort. Car c'est nous qui les faisons pour trouver d'autres clients. Mais regarde. Avec cette documentation électronique, je vais expédier à toutes les écoles de la région le « choix » des directeurs d'écoles du département. Ils n'ont qu'à « chercher un parrain » qui leur confirme que notre « kermesse clé en main » a bien fonctionné l'année dernière et d'un coté le parrain va moins payer, de l'autre il va nous envoyer les clients.

– Y'en a la-dedans chez toi.

– C'est le produit qui est bon, et accessible.

– Pour le site, nous tournons à 15000 visiteurs par jour. Et si ...

– Non, pas de publicité

– Mais tout le monde...

– Avec trop d'argent d'un coup, nous allons devenir des panneaux d'affichage plutôt que des « créateurs ». Nos auteurs viennent pour voir et se montrer. Ne les emm...dons pas avec des fenêtres à fermer et du flash qui les empêche de lire le forum.

– Et pour la vente de produits dérivés ?

– Laisse ça aux artistes eux-mêmes. On leur fournit un site où ils peuvent mettre leurs produits musicaux en écoute libre et en téléchargement gratuit ou payant, un blog et un forum. Nous, nous sommes des

fournisseurs de musiques, aujourd'hui aux écoles, demain aux entreprises...

Trois mois plus tard :

–Bonjour Messieurs

–Bonjour monsieur Delassuite. Nous sommes venus vous voir aujourd'hui, car vos réponses à nos courriers ne nous conviennent pas.

–Vous m'en voyez fort désolé, mais je ne vois pas bien pourquoi je devrai fermer mon site.

–Vous ne respectez pas la loi. Certains auteurs de chez nous se plaignent de plagiats, et vous n'avez pas mis en place les logiciels permettant d'éviter les téléchargements illégaux.

–Normal. Ce sont mes artistes qui sont sous contrat avec moi qui mettent eux-mêmes leur musique en ligne. Si ils mettent des fichiers illégaux, ils seront poursuivis avec toute la rigueur nécessaire et interdits de diffusion sur mon site pour leurs créations.

–Vous ne vérifiez pas l'identité de vos artistes.

–Faux. Ils me fournissent leur adresse e-mail, qui les rattache à leur FAI. Quand quelqu'un constate une irrégularité, il a possibilité de prévenir tout de suite un responsable vingt quatre heures sur vingt quatre. Et la « plainte » est traitée immédiatement.

–Certains sont affiliés à la SPM et travaillent pourtant chez vous.

– Ce sont eux qui ne respectent pas la loi et commettent un faux en prétendant le contraire. Je pense que ce serait à moi à m'en plaindre puisque je n'encaisse rien sur les transferts entre internautes. Je n'ai pas de revenus publicitaires non plus liés à ces

transferts. Je ne peux donc être accusé d'avoir intérêt à les favoriser.

– C'est ce que nous voulons constater sur vos serveurs.

– Je suis une société privée, et j'ai sur mes serveurs des produits commerciaux confidentiels comme mes futurs projets en gestation pour mes clients. Je suis moi-même une société basée sur la propriété intellectuelle et j'ai le droit de vérifier vos serveurs autant que vous avez le droit de vérifier les miens. Est-ce vraiment ce que vous désirez ?

– Monsieur Delassuite, notre entreprise est sans commune mesure avec la votre.

– Pas au niveau de la loi. D'ailleurs les différences d'échelle n'existent pas vraiment en matière numérique. Quand un simple forum doit appliquer des règles dignes d'une radio internationale parce qu'un site est assimilé à une station de diffusion depuis la LEN, c'est disproportionné, mais c'est pourtant la loi que vous avez souhaitée.

– Monsieur Delassuite, vous n'êtes pas de taille.

– Messieurs, tant que je respecte la loi, la loi me protège. Chaque infraction relevée fera l'objet d'une radiation, et de plainte. Je ne perds pas mon temps en poursuite, et la loi ne me contraint pas à poursuivre personnellement les indélicats.

– Vous êtes responsable de votre site.

– Autant que vous l'êtes de vos affiliés. Quand une personne porte plainte pour plagiat contre un de vos artistes, vous n'êtes pas inquieté, or lors du dépôt de l'œuvre, vous auriez dû la comparer avec vos millions de titres. Voulez vous me fournir ces millions de morceaux pour que je puisse comparer

avec les créations de mes artistes ?

– On devrait pouvoir s’entendre Mr Delassuite.

– Sur quoi ?

– Vous tuez le marché.

– Ecoutez moi bien. Les monopoles sont interdits dans l’union européenne. Je suis le moins disant pour la sonorisation des écoles et des entreprises dans tous les appels d’offres. En trois mois, j’ai décuplé ma boîte et vous voyez, je roule encore avec une voiture de quinze ans. Mes artistes vont toucher ce mois ci deux mille cinq cent euros nets. Et j’en ai triplé le nombre. Je suis passé de quatre à quatre vingt dix employés entre les informaticiens, les commerciaux, les « testeurs » et que sais-je encore. Et pourtant je ne fais en CA que le dix millième du votre.

– Vous ne respectez pas les règles.

– Ce sont des règles que vous avez établies à votre avantage. Il est impossible pour des nouveaux venus qui ne vous mangent pas dans la main d’avoir leur production qui passent sur les radios, la télévision. Les marchés de publicités TV sont fermés aussi à nos artistes. Et nous ne sommes distribués que sur le Net. Nous ne diffusons que dans les écoles et les entreprises. Vous avez réussi à bloquer la sonorisation des administrations, malgré la LOLF (Loi Organique relative aux Lois de Finances ndla). Nous occupons un marché nouveau. ...Je ne peux pas empiéter sur le votre, vous ne voulez pas proposer les mêmes prix sur le mien. C’est un choix. Vous faites croire aux gens que la musique ne coûte rien.

– Vous leur faites croire qu’elle coûte très cher.

– Nous sommes venus vous proposer de rejoindre le marché normal.

– Je ne suis pas intéressé. Le mien me suffit. Et demain, avec votre système, les trois quarts de mes musiciens se retrouvent avec rien.

– Vous êtes trop intransigeant, Mr Delassuite. Vous le regretterez plus tard.

– Vous êtes trop arrogant. C’est pour ça que les internautes délaissent vos produits. En plus, les musiciens libres sont aussi des internautes. Tout se passe entre copains et les abonnements illimités pour un euro par mois pour les particuliers ont financé nos nouveaux studios d’enregistrement.

Vous auriez eu votre part sur les 15 Millions d’abonnement internet taxés à 7 euros mensuels si vous aviez accepté la licence globale.

J’aurai bientôt 10 millions d’abonnements volontaires. Nous avons arrêté d’en prendre tant que notre nouveau Data Center n’est pas terminé. C’est bien plus que ce que vos majors du disque et du cinéma m’auraient laissé, et maintenant personne ne veut plus de cette taxe.

– Elle passera quand même.

– En force ?

– Avec un débat à l’Assemblée Nationale.

– Comme la DADvSI ?

– Je perds mon temps avec vous Mr Delassuite.

– Vous perdrez bientôt votre argent avec les autres.

Vous commencez certainement à vous en apercevoir.

– Adieu, Mr Delassuite.

3 semaines plus tard

– Tu es fier de toi, Judas ?

– Tu n’as pas voulu nous écouter.

- Espèce d’associés foireux. En fait de vacances au soleil, vous pouvez vous préparer à un exil sous les cocotiers.
- Ne parle pas comme ça.
- Tu sais ce qu’ils ont fait, vos remplaçants ce matin ?
- Ils ferment la boîte pour cause de faillite.
- Ils ont pioché dans la caisse, payé deux de leurs poulains le prix des trois mille autres et se sont octroyés des primes.
- Tu as eu la même en tant qu’associé.
- Et vous, vous avez touché combien pour ça ?
- Cinq fois comme toi.
- Espèces de gagne-petit. Vous avez mangé votre blé en herbe. On aurait pu s’en prendre dix fois plus dans deux ans et sans nuire à personne, sauf à eux.
- C’était dans deux ans, et si ça se trouve, on n’aurait rien eu car ils nous auraient cassés.
- Vous vous rendez compte de ce qu’ils gagnent. Ils préfèrent se priver du marché où on gagnait si bien pour ne pas mettre en péril leur système archaïque.
- On ne pouvait pas les gêner encore longtemps.
- Surtout quand on baisse les bras.
- Tu peux repartir seul.
- Bien sûr que non. Nos clients sont échaudés maintenant pour un petit moment. Et que faites vous de leur confiance que vous avez trahie ? Et de celle des auteurs ?
- Ils n’avaient rien avant.
- Et vous, vous valez moins qu’avant aujourd’hui, même avec vos poches pleines. Casse-toi!
- On peut peut-être monter autre chose ...
- Pour que tu me retrahisses ? Débrouille toi. Ce que

tu as gagné, tu vas le reperdre bientôt avec des plans foireux.

- Que vas tu faire toi?
- Vous oublier ! »

Mensonges:Entrée en matière

Je ne m'appelle pas Didier Ferment, c'est un pseudonyme, car je tiens à conserver ma tranquillité. J'écris aujourd'hui pour témoigner de ce qui s'est passé dans une entreprise que je ne nommerai pas non plus. Les personnages sont réels, néanmoins certains détails ont été occultés pour ne pas qu'on puisse les reconnaître. Certaines caractéristiques malheureusement sont criantes, mais indispensables pour comprendre ce qui s'est passé. Alors, si jamais vous pensez reconnaître certaines personnes, c'est à mon corps défendant et je ne confirmerai aucune hypothèse.

C'était en 1994. Je venais de réussir brillamment mon BTS Logistique. Et une grande société me confia dès mon arrivée un poste important d'adjoint au service logistique de sa succursale de Bordeaux.

A mon arrivée, le DRH me reçut. Il n'était plus le même que lorsque il m'avait fait passer l'entretien d'embauche. Cette fois, il me souhaitait la bienvenue, me prédisait une excellente carrière et me mettait la pression nécessaire pour que je respecte les objectifs dès la première année. Il me parla peu de mon service, sauf pour insister sur son importance. Il était le point d'entrée et sortie de tous les flux matériels de la boîte. Chaque chauffeur, chaque camion devait être rentabilisé au maximum, avec un recours limité aux heures supp et pas de temps perdu. A cette époque, il n'y avait pas de « flexibilité des horaires » qui permettait de faire venir un personnel à dix heures

sans lui payer les deux premières heures de la journée ou de ne pas payer en heures supp des heures hors créneaux « rattrapées » sur les heures ouvrables. Une bonne gestion, c'était des dizaines de milliers de francs au bas mot qui étaient économisés.

Pour visiter l'entreprise et me faire connaître, ce fut un vieux chauffeur qui fut désigné, car mon chef hiérarchique, sans adjoint depuis deux mois avait « des cadences infernales » et ne pouvait s'occuper de moi. C'est ainsi que je fis la connaissance de Sébastien, un routard roublard qui essaya de me décoincer un peu. Il avait deux fois et demi mon âge, et je devais être son chef. Je choisis l'équilibre qu'il me proposa naturellement, respectueux de la hiérarchie, et moi respectueux de sa personne. Je pense que nous nous apprîâmes d'emblée.

Une société d'import export dispose d'un grand service de commerciaux, d'entrepôts multiples, et de personnels de soutien, qu'ils fassent du secrétariat, du ménage ou de la mécanique de premier niveau sur les camions. Quand je passai chez le chef du bureau courrier, celui-ci tint à m'informer de certains détails qu'il valait mieux que je connaisse à propos de mon chef.

C'était le début du cauchemar.

J'avais un chef féminin. Et elle était incompétente. Seulement, elle était amie avec tout le pool secrétariat et chef de service féminins du soutien. Et surtout, elle était la compagne occulte d'un député communiste féminin, « grande amie » du PDG et ayant ses antennes au syndicat majoritaire dans la boîte. Bref, il valait mieux ne pas la contrarier. Elle était

responsable de l'éviction d'un de ses chefs directs, et depuis, elle était évitée ou courtisée.

Je répondis un peu académiquement qu'être sous les ordres d'une femme ne me dérangeait pas. Et que les histoires de sexe en dehors des heures de travail ne me concernaient pas. Enfin, je n'avais pas de préjugés homophobes.

Il me souhaita bonne chance avant un «Vous verrez bien » de mauvais aloi. Quand à moi, je pensai à cette méchanceté en entreprise dont on m'avait parlé, et je décidai de rassurer d'emblée mon chef de service, comme quoi je serai un adjoint fidèle, non intéressé par lui prendre sa place et faisant fi des ragots. Normalement, je devais ne faire que trois ans à Bordeaux, puis je demanderai ma mutation sur Nantes. Donc, pas question de monter ici dans l'intervalle.

Vers onze heures, nous rejoignîmes enfin notre service.

Les bureaux étaient situés à l'étage d'un hangar. En bas, il y avait des plate-formes de chargement/déchargement des bahuts transnationaux. Une armada de caristes préparait à l'avance les cargaisons et tous les camions démarrant de ce site chargeaient ici.

En haut, il y avait cinq bureaux. Tous les murs s'arrêtaient à 1 m de haut. Puis les cloisons étaient en verre. Au centre, il y avait le bureau du chef de service et de son adjoint... mon bureau. Il était ainsi possible de voir tous les personnels chargés de la planification logistique. Au rez de chaussée, il y avait une petite salle café obscure, enchassée entre deux

locaux d'archives et un grand comptoir où les chauffeurs venaient retirer les éléments de leurs missions.

Malgré les larges ouvertures et de grandes aérations, l'air était empuanti par les odeurs de pneumatiques, de graisse chaude et de gas-oil. Il était aussi plein de poussières et d'emblée, mon allergie commença à se manifester. Je n'avais pas pensé à ça.

Je compris d'emblée la différence qu'il y avait entre les routiers, mécanos et caristes et les « gratte-papier » de l'étage. Vêtements usagés et combinaisons bleues au rez-de-chaussée, costume-cravate et jupe tailleur de rigueur au dessus. Sébastien avait fait un effort de présentation pour moi avec sa chemisette sous son pull et son pantalon velours.

Nous montâmes au premier après avoir serré quelques mains. Ma supérieure hiérarchique était absente. Sébastien me présenta donc aux autres membres. Nous étions une douzaine, mais surtout, nous étions seulement trois masculins. Moi, un vieux monsieur tout maigre qui devait bientôt prendre sa retraite, et le responsable du comptoir en bas. Au niveau des employées, il y en avait pour tous les goûts bien qu'aucune ne sortait du lot côté beauté physique. Et certaines avaient le double de mon âge, ce qui m'intimidait fortement. Pour ce premier contact, elles me gratifièrent toutes de sourires, et certaines firent une moue simulée quand elles apprirent que j'étais un jeune marié. Nicole me fit rougir jusqu'à la racine des cheveux quand elle se prétendit « pas jalouse ». Je n'étais pas sûr, quand à

moi, que ma femme était disposée à partager. Elle me rétorqua avec un clin d'œil salace qu'elle n'avait pas besoin d'être au courant non plus. Les rires des autres confirmèrent tout de même ce côté bon enfant de la plaisanterie, mais je compris bien vite qu'ici, les rôles étaient un peu inversés.

D'emblée, je sentis aussi que leur chef n'était pas en odeur de sainteté et j'entendis quelques remarques peu charitables à son encontre. Par la suite, quand je passai d'un « aquarium » à l'autre, j'entendais des critiques au sujet des autres filles.

Sur tout et n'importe quoi, mais aussi sur des critiques à mon encontre. Quand à moi, je choisis de ne pas critiquer. Mais ce n'est pas ce qui empêcha la zizanie latente de se répandre. Si la matière n'existait pas, elle la créait ex nihilo. Et puis, être neutre, c'est créer son propre parti et se retrouver isolé. Chaque camp pouvait alors vous jouer contre l'autre.

Quand la « chef » arriva, elle me fit un grand sourire et me tendit la main. La lui serrer me sembla bizarre. Le contact était mou et fuyant. Puis elle « congédia » Sébastien et nous nous « isolâmes » dans le bocal du milieu.

Elle ne me parla pas vraiment de mon travail. Mais surtout du service et des autres. J'avais un rôle de commandement. Je ne devais pas fraterniser à outrance. De plus, la rentabilité du service était déplorable, et elle comptait bien sur moi pour y mettre bon ordre car elle ne pouvait pas être partout. Elle m'indiqua le meuble où étaient rangé le suivi des opérations et me demanda d'en lire le déroulé pour bien faire les liens entre les actions physiques et notre rôle organisationnel. Il y avait des plannings à gérer,

des imprévus, des réassorts réguliers, des commandes exceptionnelles et des remises à niveau des stocks à effectuer. Enfin, il fallait aussi contrôler la présence des marchandises régulièrement car sans ses contrôles fréquents, il y avait des disparitions mystérieuses... Je serai donc très rapidement responsable de la concordance entre le suivi et les stocks. Et puis, au bout d'une demi-heure, elle dut s'absenter et me planta là.

Je m'installai à mon bureau de fer gris. Il était totalement vide et le tiroir du bas était coincé. Le cuir de la chaise était coupé et le dossier était desserré. Il manquait aussi une roulette. Manifestement, ce bureau ne devait pas être celui de mon prédécesseur, mais le plus minable du service. J'y posai ma serviette, en sortis quelques crayons et un peu de papier blanc. Puis je pris plusieurs registres et commençai à prendre des notes.

A midi, Nicole vint me chercher et me proposa de déjeuner avec elle. J'acceptai volontiers car j'étais seul depuis plus d'une heure.

Comme il fallait s'y attendre, après que nous eûmes un peu discuté de moi, la conversation tourna autour de l'«autre». Nicole lui vouait une haine farouche. Elle était très copine avec le chef direct évincé dernièrement. J'enregistrai sans juger. Au moins, Nicole ne cachait pas son jeu et si son avis était partisan, au moins il était affiché. Malgré son air un peu revêche, et la différence d'âge, j'eus de suite de la sympathie pour elle.

J'appris plus tard que c'était une croqueuse de petits jeunes. Néanmoins, elle était pleine et entière

dans ses sentiments. Eternelle jeune fille, se voulant toujours désirable sans être parfumée et maquillée à l'excès, cette brunette à la ligne impeccable, aux cheveux courts avait du chien, qu'il s'agisse du caractère ou du besoin d'amour. Je n'étais pas disponible, mais cette femme était un vrai micro-ondes, alors qu'elle n'était pas provocatrice dans le choix de sa garde-robe et dans son maintien. Était-ce la voix, les yeux, le contraste entre sa fragilité, y compris de corps, et l'acier froid de sa lucidité qui lui donnait ce pouvoir ? Elle avait un beau visage de poupée, malheureusement avec une peau très fine et sans trop de départ de rides malgré sa quarantaine.

Ses yeux noisettes étaient rehaussés par de longs cils noirs et un maquillage sombre impeccable. Nous eûmes très souvent des discussions personnelles, et jamais de rapports physiques. Mais nous partageâmes beaucoup d'intimité platonique. Elle disposait d'un fort pouvoir d'attraction, mais ceux qui partageaient sa vie préféraient l'épisodique au plein temps et d'ailleurs ne duraient pas au delà de quelques mois. Je pense qu'il devait être épuisant de partager sa vie, et si elle était « petite gestionnaire » dans le service, elle sortait avec des étudiants de haut niveau technique. Elle devait avoir ses entrées dans une boîte de nuit proche d'une école d'ingénieurs...

Elle partageait le bureau avec une autre femme de tête qui menait sa vie professionnelle de front avec une vie de mère de trois enfants en bas âge, alors qu'elle était de la même année que moi, mariée à un militaire souvent absent. Autant dire que les hommes pour elles se devaient d'être à la hauteur, et de toute

façon, elles pouvaient s'en passer dans la vie quotidienne, si pour autant dans le lit, ils avaient des obligations de résultats. Elles s'entendaient très bien et « faisaient front » contre toutes les autres. Elle était blonde, elle aussi adepte des cheveux courts, et sa frimousse un peu ingrate, avec de petites joues pour de fortes pommettes, une petite bouche au sourire anarchique, et un nez en trompette, était un délice à regarder bouger, tellement il en émanait de la joie de vivre. Jamais maquillée, moi je l'imaginai avec du rose aux joues et un nez rouge. C'était mon Annie Fratellini à moi. Elle se prénomrait Natalia et avait les yeux bleus de ses origines. Professionnellement, elle se contentait d'ignorer sa chef, confiante en la qualité de son travail.

Il faut dire que je n'ai jamais rien eu à redire sur celui de ce bureau, et d'ailleurs, je passer chez elles plus pour m'isoler du reste du service que pour réellement les contrôler. De l'extérieur, on aurait pu croire à travers la vitre que c'est pourtant ce que je faisais. Mais la teneur des conversations était tout autre, tandis que je faisais mine de tourner les pages de mes registres et de les consulter pour maintenir l'illusion. Pour elle, le boulot, c'était huit heures de sa vie. Point barre. Le soir, il y avait encore une famille à s'occuper, et elle lui consacrait l'exclusivité de son affectivité.

Toutes deux fortes de caractère, avec de petits seins, une taille assez fine, des jambes agréables à l'œil et occupant peu de place sur leur chaise étaient donc à l'opposé de notre « chef », petite, grosse et à cheveux longs. Courtaude, bouffie, bouclée, avec une tresse noir luisant qui lui partait du sommet du crane

vers l'arrière, elle n'était pas spécialement gâtée par la nature. De toute façon, sa compagne était du genre hommasse à cheveux courts. Je suis méchant d'en parler ainsi. Il n'est rien de plus injuste que la mort, la mauvaise santé, et l'aspect physique. Mais encore aujourd'hui, je crois qu'avec le mal qu'elles m'ont fait, il est rassurant de me dire que c'est mieux quand les tuiles tombent sur les mauvaises gens en général, et sur ces deux-là en particulier.

Au café, nous avons donc fortement sympathisé et revenir au bureau se fit plus facilement. L'autre était déjà là, et elle fit la moue quand elle me vit arriver avec Nicole.

« Vous deviez manger avec moi –fit-elle–

– Ah bon ? J'en suis désolé. Vous ne m'aviez rien dit et je suis parti après midi...

– Vous allez apprendre qu'à part pour un rendez-vous où il faut être à l'heure, les horaires sont plutôt chamboulés pour nous .

– Je ne voulais pas...

– Et puis, il est normal que vous mangiez avec moi le premier jour.

– C'est mon premier « premier jour » Madame.

– Je me demande bien ce qu'on vous apprend à l'école... »

Par la suite, je me suis moi-aussi demandé ce

qu'elle avait bien pu apprendre à son école pour avoir pourtant le diplôme qui lui permettait d'occuper ce poste. En tout cas, ça n'était pas une école du « management ».

Elle passa deux heures avec moi cet après-midi là. J'écoutai ses « consignes » et je me vis déléguer la quasi totalité du boulot. Elle s'absenta et ne revint à 16 h 30 que pour disparaître. Elle avait un train à prendre pour rentrer chez elle.

Quoi qu'il arrivât par la suite, elle ne manqua jamais ce train, dont l'horaire était une demi-heure avant la fin officielle du boulot. Je me retrouvai donc à régler le soir ce qu'elle n'avait pas réglé dans la journée. J'appris donc beaucoup plus sur le tas et grâce à mes subordonnés qui connaissaient bien leur travail.

En effet, sachant que leur supérieur hiérarchique avait pour habitude de faire systématiquement retomber la faute sur ses personnels, chacun connaissait son travail et celui de son voisin pour ne pas se faire coincer. Quand à moi, j'acceptai quelques fois de servir de fusible à leur place pour des peccadilles dans ma période d'apprentissage, ce qui par la suite me permit de bénéficier de leurs conseils et de leurs combines pour dissimuler de plus gros problèmes. Pourtant, ma présence auprès d'elle contribua souvent à brouiller mon image et à fausser mes rapports avec eux, ce qui me valut aussi quelques mésaventures.

Quand je rentrais enfin chez moi, ce soir-là, j'étais pourtant heureux de cette première journée, occultant tout ce qui aurait pu l'obscurcir...

Mensonges:Le tableau de sévice

Deux mois ont passé. J'ai beaucoup appris. Entre autres à supporter un chef qui ne me plait pas. Politesse un peu musclée soit, car par moment, je crois que je serai capable de n'importe quoi. Ce qui m'énervait au début, c'est cette façon d'exiger des transporteurs comme de nos subordonnés des états papiers et des bilans qui ne servent à rien. La moitié de la paperasse est bonne à jeter, et je dois vérifier les corrélations entre les différents chiffres. Un état bien pensé et photocopié pour chaque gestionnaire auxquels nous transmettons les bilans permettrait de substantiels gains de productivité. Mais non, nous devons remplir tel papier pour Machin, tel autre à peine différent pour Duchnock et chacun ne sait pas que nous avons cette somme de papiers à fournir. Bref, ce sont nos petites mains qui font les frais de cette désorganisation, et surtout du manque d'initiative et de concertation entre gratte-papiers. L'informatisation est tout aussi ubuesque, car l'imprimante fournie ne peut imprimer tout le papier nécessaire. Sans compter que nous ne pouvons pas tous utiliser l'ordinateur en même temps. Et il vaudrait mieux une personne de formée que chacun des employés, qui passent deux heures à taper trois lignes. Certains préconiseraient que chacun ait un ordinateur et une imprimante. Ca n'arrivera jamais, au prix que ça coûte...

J'ai mal de penser à tout ce travail inutile, source de tant de tensions. On m'a dit un jour que si le travail se faisait mieux, et bien il y aurait moins de monde et ce serait toujours infernal comme cadence. Avec bientôt deux millions de chômeurs, la France n'a pas besoin de gars comme moi pour aggraver la situation.

Et la moindre initiative de ma part me vaut des reproches à propos de petits riens. Pourquoi avoir pris ce camion et pas l'autre d'à côté ? Pas la peine d'avantager ce conducteur parce qu'il à cinq enfants pour les horaires de retour de mission le soir même si il arrive plus tôt le matin. « Parce que vous comprenez, après, ce n'est plus un arrangement, mais un droit. ». De même, dès qu'il s'agit d'une planification que j'ai faite, je suis responsable de tous les problèmes rencontrés jusqu'au pneu crevé (Il avait été changé quand précédemment?). Et bien sûr, pour la moindre chose, tout un lot de questions à cent balles pour ne pas prendre de décision immédiatement en fin de compte alors que la suite de mon travail en dépend. D'attendre son bon vouloir me coûte plus d'un tiers de mon temps. Parfois, lorsque je me démène avec mes registres, debout devant elle ne sachant où poser les dossiers, allant d'une table basse aux étagères, mon regard traverse la vitre et croise l'œil amusé puis gêné de mes curieuses voisines qui, j'en suis sûr, n'ont pas le son mais inventent les paroles.

J'en ai marre, mais j'ai un loyer à payer et je m'attends à une bonne nouvelle d'un jour à l'autre de la part de ma jeune épouse. Alors je m'accroche à ce job.

Et quand je sors du bureau central, c'est pour aller porter la « bonne parole » dans les autres. C'est à moi d'assumer la diffusion des mauvaises nouvelles. A savoir les corvées, les avis négatifs, les tours pour les personnels en 2 fois huit, les permanences de week-end si il y a lieu...

Sans compter que pour la énième fois, je dois rappeler aux personnels que l'heure de retour du repas de midi, c'est 13h 30 et pas après, café pris et non sur le coin du bureau. Mais qu'elle y aille les engueuler la poufiasse plutôt que de m'emmerder avec ça. Moi, à partir du moment où le boulot est fait et que je n'ai pas de taches de café sur les états...

Elle voudrait aussi que j'empêche Mr Fricht de fumer sur la passerelle. Or, l'interdiction formelle obtenue par les syndicats ne concerne que l'intérieur des bureaux. Mais il paraît qu'au moindre courant d'air l'odeur pénètre... Elle veut pas qu'il aille fumer dehors non plus ? Pourtant, ce brave Mr Fricht est la mémoire du service. Quarante ans qu'il est là. Encore deux ans à bosser pour qu'il profite de sa retraite. Il est tout maigre, avec des cheveux blancs, des lunettes rondes en métal argenté, des dents jaunies par le tabac toujours visibles lors de ses nombreux sourires, des yeux bleus délavés avec un fond un peu jaune (il aime le whisky) et toujours un petit air qui semble dire « Alors Ptit ? Tu veux quoi ? ».

J'aimerais pouvoir lui dire tout ce que je ressens, espérant un conseil avisé qui me permettrait de la supporter ou de la faire virer. Mais je me tais et la solution miracle tarde. Au secrétariat, avec une chef de secrétariat et deux équipes en deux huit, c'est l'effervescence des machines à écrire et du papier en

trois ex, des panières, des dossiers... Milieu exclusivement féminin. A mon entrée, les pianoteuses lèvent la tête de leur machine, sourient brièvement, articulent un bonjour, reprennent le machouillage de leur chewing-gum puis le tac tac tac de leur clavier mitrailleuse. La responsable quand à elle me fait la place pour poser mes parapheurs, chemises, dossiers sur l'avant de son bureau toujours encombré.

C'est une grosse avec une paire de lunettes en écaille épaisse de branches comme de verres coiffée à la Sheila des années soixante. Elle a ses jours. Divorcée, elle oscille entre rencontres, haine de son propre boulot, petits soucis quotidiens de mère célibataire à un enfant et hormones. Elle exhibe sa poitrine pour faire oublier le reste de ses volumes, qui sans être éléphantiques n'en sont pas moins conséquents. Le reste du bureau n'est pas mieux loti. Parmi les quatre secrétaires, il y a deux dindes, taillées en bouteille de vichy. Petite tête, petits seins, gros cul et le même dandinement qu'une oie lors des déplacements. La comparaison avec les oies s'arrêtent là car le côté « oie blanche » a du plomb dans l'aile. Franchement, il y a des mecs qui n'ont peur de rien. Parce que même si l'une a un visage un peu mignon derrière des lunettes et sait s'habiller, l'autre porte sur son visage l'humour cruel de la nature. Je me souviens d'un soir où j'avais du venir vers vingt trois heures pour un « problème insoluble de l'équipe du soir », alors que nous venions de nous coucher avec mon épouse. Et bien, quand celle-ci était venue peu après au bureau pour un prétexte fallacieux, et que je l'ai présentée à l'équipe, elle n'a plus jamais trouvé de raison d'être jalouse des filles

de mon service. Quand aux deux autres, si l'appréciation « Potable » pouvait s'appliquer, c'est le côté poseur et parler pour ne rien dire qui agaçait en permanence.

Une plaisanterie parmi d'autres lancée un midi à la cantine à Norton, un chauffeur sympa. « Je suis malade. Je souffre de priapisme toute la journée à mon poste » « Pourtant, elles sont pas terribles chez toi... » « Justement, c'est ce que je te dis, je suis malade ».

On se défoule comme on peut n'est ce pas ? Il faut dire qu'à ce moment, je commence déjà à me sentir très mal à ce boulot.

Heureusement quand même que je pouvais compter sur l'autre bureau avec Nicole et Nathalie pour remonter le niveau de mes discussions et me sentir mieux dans cette entreprise.

Il y avait encore deux personnels qui étaient sous notre autorité directe au rez-de-chaussée. C'étaient auprès d'eux que les chauffeurs allaient chercher leurs missions et le manifeste de leur chargement, et qui ensuite redonnaient les talons signés par les clients destinataires avec les réserves éventuelles. Ils collectaient aussi les états d'entrée et de sortie de stock, et pour les camions, les états de kilométrage, de consommation, d'entretien, les pannes ou remarques sur l'état des camions et parfois aussi les constats d'accident. Un comptoir guichet en quelque sorte qui permettait au service de collecter au plus près des chauffeurs et magasiniers les états qui après exploitation sommaire, étaient envoyés aux bons destinataires via le service courrier de la boîte, interne local, interne national et postal . Monsieur

Fritch les avait à l'œil et si son bureau était au dessus, dans un coin du secrétariat, c'était tout de même sa responsabilité au rez-de-chaussée. A côté de ce comptoir ouvert, il y avait un local d'archives aux fenêtres closes et grillagées, des sanitaires, et une petite pièce café à notre usage, (et non à celui des chauffeurs et caristes, c'était une guerre permanente qui semblait réjouir ma chef).

Ces deux personnels étaient masculins. Ils étaient tous les deux très différents. François, grand, brun et posé était un geignard permanent.

Une vraie commère qui ne pouvait saquer notre « responsable » qui lui faisait des reproches à chaque fois pour du travail mal fait selon elle. Il avait une petite maison à payer, une famille sympa, un chien qui lui polluait le jardin et aboyait sur les voisins à longueur de journée. Voisins qu'il détestait depuis une affaire de construction de garage dont le mur, le sien, empiétait de quelques centimètres d'épaisseur pour même pas deux mètres de long le mouchoir de poche pseudo jardin taillé en biais de ceux-ci. D'où un procès fleuve avec recours et autres mesquineries qui leur gâchait mutuellement la vie et donnait à ces quelques centimètres carrés un prix exorbitant et une importance déraisonnable. Hervé quand à lui était roux, petit, tatoué et grunge. Sec et nerveux, il faisait généralement peur. Moi, je l'avais trouvé tout de suite marrant et j'avais écouté avec patience ses histoires de murge et autres défonces qui croyait-il pouvaient m'impressionner. Lui au moins restait en permanence derrière le comptoir alors que l'autre se déplaçait souvent dans les bureaux du bâtiment de la direction, toujours pour des raison de syndicat selon

lui, parce que c'était un dragueur selon les filles de chez nous. Bref, je prenais souvent un café en bas, à ce comptoir et non dans la salle. Cela me permettait de discuter avec les mecs de mon service comme de croiser les chauffeurs et les caristes. Mais les filles du haut, enchaînées à leur machine à écrire et surveillées à plein temps dans leurs aquarium, m'en voulaient de cette recherche de communication avec d'autres collègues masculins, ce qui m'excluait de la plupart de leurs petites affaires aussi sûrement que ma proximité avec la « Chef » elle-même et mes fonctions de responsable superviseur.

Alors, quand ce matin là, elle m'avait reparlé encore de ce tableau inutile, j'ai craqué. J'ai commencé à le constituer. Je mis trois semaines à faire la première mouture de ce fameux tableau d'étiquettes après avoir suivi les flux d'informations. On commençait à parler de « process de qualité » dans nos cours, mais notre entreprise à ce niveau avait un certain retard. Pour des raisons de suivi et d'archivage, même dans mon service, on travaillait deux fois, car les formats de fiche de suivi n'étaient pas adaptés, différaient selon le type de paperasse, de sa destination ... On y rajoutait des « bons de perception » dont il fallait suivre pour eux aussi l'émission et le retour, et qui bien sûr devaient être remplis à la machine à écrire. A chaque dossier était joint un historique de mise à jour et de transfert qui lui devenait indissociable jusqu'à l'archivage sur étagère soit, mais pour la plupart, c'était l'antichambre de la benne à ordures au bout d'un certain délai. Que de travail pourtant dans ces chemises défraîchies, avec du papier pelure de

différents formats, des feuilles carbone de différentes couleurs, des signatures « de travail » et des tampons parfois superposés, et des photocopies noirâtres ou trop claires...

Ma chef adorait m'envoyer moi dans ces archives que je détestais. J'étais ainsi à sa botte, pour le dossier de son choix, qui, après de longues recherches, atterrissait sur un coin de son bureau quelques jours et que je devais ensuite redescendre, alors que je suis persuadé, la plupart du temps, elle ne l'avait pas ouvert. En son absence, je faisais son travail, et j'avais très rarement besoin d'un dossier d'en bas'.

Un matin, pour simplifier mon travail, j'arrivai au travail avec un micro-ordinateur portable. Un 286 à 12 mégahertz avec écran VGA monochrome, un Dos 3.11 et une licence SPRINT, un traitement de texte vendu avec l'ordinateur d'occasion. Je me fis aider par l'informaticien de la boîte qui m'y installa les pilotes de l'imprimante du secrétariat de l'administration. Ainsi, je pouvais préparer les nouvelles fiches de procédures, les nouveaux modèles d'états à remplir (qui seraient ensuite photocopiés) et donc faire évoluer le travail vers plus d'efficacité. Elle n'y vit qu'un « jouet » et me menaçait de représailles si elle me prenait en flagrant délit. Cela n'entama pas ma détermination, mais j'avançai mieux durant ses absences dans la journée ou après seize heures trente.

Ce fut un vendredi que je fus convoqué par le DRH. Elle n'était pas là et la journée avait pourtant bien commencé.

Et là je reçus un sacré savon. J'étais carrément

accusé d'avoir insulté mes collègues féminines. Et d'ailleurs, il était de notoriété publique dans toute l'entreprise que je les critiquais. Durant cinq bonnes minutes, il ne me laissa même pas parler. Et je fus ensuite « invité » à sortir de la pièce avant qu'il ne se décide à me virer sans deuxième chance.

J'étais furieux. Je n'avais jamais insulté personne et il ne m'avait même pas laissé le temps de demander des explications. J'allai donc voir le représentant du syndicat. Je voulais savoir ce qui s'était passé. Il m'apprit alors qu'on avait rapporté au DRH que j'avais traité les filles de mon service de putains. C'était faux bien entendu. Deux bonnes semaines auparavant, j'avais juste fait un mauvais jeu de mot au comptoir d'en bas, et en présence de ma chef en plus.

A un nouveau chauffeur, François expliquait qu'ici, il fallait savoir « tenir sa langue » car tout était déformé ensuite. En plaisantant donc, j'avais dit que c'était à un tel point que le matin, je me demandais toujours si j'étais dans une putain de boîte ou une boîte de putains, en voulant seulement parler des ragots qui pouvaient être colportés par des langues qui auraient mieux fait de ne jamais arrêter de tourner dans leur bouche. Rien à voir avec la moralité des filles vu que concierge, ça pouvait être masculin ou féminin. Mais pareil, je n'avais rien contre le concierge officiel, et je fis remarquer que si j'avais voulu être blessant, l'humour aurait aussi bien marché avec « merde ». Loin de laisser dire, j'en parlais avec tout le bureau à mon retour, comme quoi si quelqu'un avait quelque chose à dire, on pouvait en discuter là tout de suite. Elles nièrent leur implication

dans cette histoire, et m'assurèrent ne pas ressentir de griefs particuliers contre moi. Nicole et Nathalie rajoutèrent une couche comme quoi de toute façon, ses coups, l'autre les faisait toujours en douce. Ce n'était donc pas par hasard si cette convocation avait eu lieu aujourd'hui et qu'elle était partie du bureau hier à quinze heures quarante cinq au lieu de seize trente.

Quelques jours plus tard, pour me calmer, je fis une petite parodie d'une chanson que j'aimais bien alors que j'étais à côté d'elle. Elle était devenue une « muse » un peu particulière. Et je ne lui parlais jamais de cette affaire. Elle ne l'aborda pas non plus mais les heures dans l'aquarium devinrent tendues et glaciales.

En voici les paroles.

« Je vivais à l'écart de la salle de réunion
Serein, contemplatif sans besoin de pognon .
Refusant d'acquitter le tribut d'allégeance
Un brin de laurier suffisait à mon intelligence .

Les gens de bon conseil ont su me faire comprendre
Qu'à l'homme de là-haut j'avais des comptes à rendre.

Sous peine de choir dans un oubli complet
Je devais mettre tous les atouts de mon coté.

Courbettes de la docilité, vous me faites bien mal plier .

Manquant à la rigueur la plus élémentaire
Dois-je pour les besoins de la cause sociétaire

Arrêter de raconter dans quelle position
Les petites bêtes plongent dans la fornication ?

Si je plaisante un peu, combien de pénélopes
Répètera-t-on que j'ai traitées de salopes ?
Combien de bons amis me regarderont de travers ?
Combien de mauvais coups me donneront mes pairs ?

Courbettes de la docilité, vous me faites bien mal
plier .

A toute compromission ma nature est rétive
Souffrant d'une hérésie quasiment maladive.
Je ne fais reluire, au grand dam des flatteurs
que les bons arguments, les projets prometteurs.

Dois-je pour gagner leur confiance si vitale
Battre le tambour avec leurs idées géniales ?
Dois-je les arborer plus ostensiblement
Comme un enfant de chœur porte un saint
sacrement ?

Courbettes de la docilité, vous me faites bien mal
plier

Une femme du monde et qui souvent me laisse
Faire ses quatre volontés sur le mur de la presse
M'a sournoisement passé sous son crayon de bois
Les paperasses du plus bas étage qui soit.

Sous prétexte de bruit, sous couvert de plus haut,
Dois-je m'abstenir au fond de mon bureau
De crier sur les toits et sur l'air du talion

Mon chef de service m'a filé le bourdon ?

Courbettes de la docilité, vous me faites bien mal plier

Le ciel en soit loué, je vis en bonne entente
Avec le DRH, l'étoile fuyante
Lui le grand décideur et moi l'énergumène
Il me laisse faire la merde, je lui laisse dire amen.

En accord avec lui, dois-je apprécier l'ivresse
Lors d'un bon pot-départ fêté dans l'allégresse
Et chanter la mélopée d'une voix plus très pure
Qui fera dire ailleurs "Ils ont pris une biture"?

Courbettes de la facilité, vous me faites bien mal plier

Avec qui sacrebleu faut-il serrer la louche
Pour faire taire un peu la pétasse aux cent bouches ?
Faut-il aussi supprimer de mon répertoire
les blagues faciles qui servent d'exutoire ?

Pour calmer les censeurs qui me trouvent vulgaire
Je devrai châtier mon vocabulaire.
On trouve pourtant dans tout bon dictionnaire
Pour décrire le sexe plus que le nécessaire.

Courbettes de la docilité, vous me faites bien mal plier.

Seraient-elles plus efficaces, ces divines courbettes

Si comme tout à chacun j'avais une balayette
Si je me mettais à faire dans la dentelle
Et prenais tout à coup des allures de femelle ?

Mais que je ne sache pas leur cirer les grôles
A certains sous-chefs de la vieille école
Ca confère à leur gloire une once de plus-value
La brosse à reluire aujourd'hui ne suffit plus.

Courbettes de la docilité, vous êtes bien mal payées.

Après ce tour d'horizon des mille et une recettes
Qui vous valent à coup sûr de profiter des miettes,
J'aime mieux m'en tenir à ma première façon
Et me gratter la tête en cherchant des solutions.

Si mes chefs en veulent, je les sors dare-dare.
S'il n'en veulent pas, je les remets dans mon tiroir
Refusant d'acquitter le prix de l'allégeance
Mon brin de laurier suffit à mon intelligence.

Courbettes de l'imbécilité, vous ne me ferez pas
plier. »

Néanmoins, j'avais besoin d'elle pour faire évoluer le service. Le tableau était terminé, elle ne le mettait jamais à jour alors qu'il servait de décor derrière elle quand elle « recevait ». Et je lui fournis les maquettes des procédures ainsi que les nouveaux états à renseigner ou fournir. Elle les prit pour les consulter, me fis corriger quelques fautes (nul n'est parfait).

Enfin, après concertation en réunion avec les

autres chefs de service, elle décida de les mettre en place.

Nicole m'apprit qu'elle en avait retiré tout le bénéfice, en mentionnant tout de même mon concours comme « manœuvre » de l'opération. Dans un sens je m'en moquai. Mon travail s'en trouvait simplifié. Ma femme en était à son sixième mois de grossesse. J'avais d'autres chats à fouetter. Un jour, le tableau se décrocha du mur. Je jure que je n'y fus pour rien. Alors que je me préparai à le remonter, elle le trouva inutile et me fit même démonter le pan qui n'avait pas chuté. Il finit ainsi son existence dans la salle d'archives.

Mensonges: Point de rupture

Ma femme pouvait accoucher d'un jour à l'autre. Elle avait rejoint sa mère en province et j'étais seul le soir à l'appartement. Au bureau, la situation était tendue. Depuis deux semaines, j'avais commencé à remplacer la chef de secrétariat, en congés sans solde avec son mari militaire à la Réunion. En même temps, il manquait une secrétaire en congés maternité et une des deux dindes allait bientôt se faire prescrire les « congés pathologiques pré maternité ». Dans l'autre bureau, c'était Nathalie qui partait deux mois en stage informatique. Et bien sûr, personne n'était remplacé. Heureusement d'ailleurs que la nouvelle organisation permettait quelques raccourcis.

Ma chef aussi était obligée de bosser et cela la rendait acariâtre. Elle me menait une vie d'enfer et ses jérémiades me tapaient sur le système et me faisaient perdre mon temps. Plus d'une fois, je serrai les poings, par réflexe. Elle s'en apercevait et jetait de l'huile sur le feu, comme si elle avait voulu que je la frappe. Mais cela lui aurait fait trop plaisir. Plainte, arrêt de travail et statut de victime. Alors, mentalement, je la projetai au travers des baies vitrées qui explosaient en mille éclats tachés de rouge, au ralenti, dans un fracas apocalyptique. Je l'imaginai brisée après un bref envol, écrasée sur la dalle de ciment du rez-de-chaussée, la tête et le cou enfoncés dans le torse et la cervelle giclant du crane sous l'impact happée au vol par un clébard de passage.

Projetée assez loin, un camion aurait aussi pu lui rouler dessus. Je finissais par sourire de ces excès d'imagination, de plus en plus ridicules. Mais il était hors de question pour moi de frapper une femme. C'est un acte de lâcheté qui m'aurait à jamais mis au rang des parias. Des marchandises disparaissaient aussi, et je dus augmenter la fréquence des inventaires comme faire plus de rapports de casse, moins contraignant que mener des enquêtes sur les vols.

C'est alors que je fus accusé d'être complice, au moins par laxisme.

Je fus convoqué encore une fois par le DRH. Cette fois, je ne me laissais pas faire. J'exigeai même qu'on vienne fouiller chez moi pour dissiper tout soupçon.

Je voulus aussi faire jouer le syndicat pour me plaindre de mon supérieur hiérarchique. Et là, je ne trouvai plus aucun soutien.

Ma chef était intouchable du fait de sa « liaison occulte » avec la grosse légume politique. Le DRH ne savait que trop les informations dont disposait cette légume sur les frasques du PDG, entre autre plusieurs fois raccompagné par des hommes en bleu en toute sécurité chez lui alors qu'il avait été pris au volant de sa voiture de sport, plus connue que le loup blanc, au retour de chez une call-girl de luxe.

J'étais seul et je bossai seize heures par jour. Irréprochable mais encombrant. A moins que...

Une tentative de conciliation eut lieu dans le bureau du DRH afin de crever l'abcès. Il nous demanda de trouver un terrain d'entente, que nous devions continuer à travailler ensemble. Il me proposa de vider mon sac.

Je m'épanchai donc, mais pas totalement. Je pouvais parler de l'incompétence et des mensonges de mon supérieur hiérarchique, je ne pus me résoudre à parler de toutes les vexations qu'elle m'avait fait subir, à base de mots, de petits ordres anodins, du sale boulot fait à sa place, des rumeurs colportées dans mon dos, des tableaux de service dont elle m'avait confié la responsabilité, mais dont elle modifiait les tours sur la demande de quelques favoris ou favorite pour se faire bien voir, mais en parfaite injustice pour les autres...

Elle ne dit rien dans le bureau du DRH. A notre retour dans l'aquarium, elle me fit savoir qu'en fait de « vider mon sac » je n'avais fait que l'insulter. Evidemment, je ne lui avais pas spécialement tressé des couronnes et elle n'avait aucun intérêt à entrer dans les détails. En plus, surmené comme j'étais, je n'avais pas du être aussi crédible que je l'aurais souhaité.

Mais qu'importe ce que j'avais pu lui dire. Elle n'essaierait même pas de comprendre qu'elle était allée trop loin. Dans son idée, j'avais perdu la bataille en perdant mon calme devant un autre supérieur hiérarchique.

Le vendredi soir je rentrai en province. A deux heures du matin, ma femme me réveilla et à neuf heures du matin, je téléphonai au DRH pour lui annoncer la naissance de ma fille. Nous en profitâmes pour discuter un peu et il m'assura qu'une semaine plus tard, à mon retour, un « remaniement » aurait lieu et que ma chef allait changer de service. Seulement, il faudrait que j'assume seul le bon fonctionnement de la logistique jusqu'au retour de

mes adjointes manquantes. Ma femme ne me rejoindrait pas de sitôt dans la région parisienne. Je pouvais bosser vingt heures par jour si il le fallait. J'acceptais donc de tout cœur le marché et passai une semaine l'esprit tranquille, et tout à notre joie familiale.

A mon retour le lundi matin, le DRH m'attendait à l'entrée de la boîte. Il n'avait finalement rien pu faire. C'était continuer sans histoire ou la porte. Je n'avais pas le choix. Mais je décidai de commencer à chercher du travail.

La journée fut un véritable enfer. Je ne répondis à aucune provocation, mais après son départ, je me fis aider et je descendis mon modeste bureau dans la salle d'archives. Je préférais encore bosser au rez-de-chaussée, dans le bruit, la poussière, les odeurs de carburant et la lumière artificielle qu'avec elle à côté.

Retour à la case DRH, qui n'y trouva finalement rien à redire. Pour une fois, c'était elle qui se sentit humiliée devant tout son service, et le mercredi matin, elle ne vint pas au travail.

Elle avait posé des arrêts maladie de longue durée. Nicole fit la moue. C'était la deuxième fois. La fois d'avant, elle avait réussi à faire démissionner l'ancien DRH. Cette fois, sans aucun doute, elle aurait ma peau. J'avais deux mois de délai et la moitié du personnel absent. Sans que je le demandai, tous et toutes firent pour le mieux, et nous fêtâmes même deux anniversaires qui ne l'avaient jamais été entre ces murs.

Ma femme revint à l'appartement mais me voyait très peu. Durant une période de froid, elle glissa sur

une plaque de verglas et se brisa le coccyx. Je fus appelé pour venir chercher ma fille dont elle ne pouvait s'occuper. Cet après-midi là, un vendredi, je ne pouvais m'absenter et je n'avais rien au bureau. Ma femme avait été emmenée au moment où elle portait notre enfant avec un harnais ventral alors qu'elle faisait les courses. L'hôpital m'avait prêté un biberon à faire réchauffer au micro-ondes. Je n'aurai qu'à le ramener le lendemain. Mais pour la sieste, je dus improviser. La gamine dort dans un carton plein de papier bulle à l'abri de la lumière entre le mur, un meuble bas et un « toit » en carton qui tenait grâce à un contrepoids posé sur le carton lui-même sur le meuble bas et dépassant jusqu'au mur. Vers seize heures, alerté, le DRH se déplaça pour m'autoriser à rentrer chez moi et à prendre des dispositions pour lundi en souhaitant un prompt rétablissement à mon épouse. Personne ne se plaint du surmenage durant cette période. Mais une fois arrivé à l'appartement, seul, avec la gamine dans les bras, j'eus une crise de larmes en me la remémorant dans ce p... de carton. Quel travail mérite ce genre de sacrifice ?

Mi-février, le chef du secrétariat revint, puis Nathalie puis une secrétaire. Il était question aussi du retour prochain de la « lâcheuse », nouveau surnom de notre chef bien aimée.

Deuxième semaine de mars 1993 : le cauchemar allait reprendre. Mais en fait, la première semaine, elle ne fut que l'ombre d'elle-même. Manifestement, ses pilules n'étaient pas de celles qui engendrent la bonne humeur... ni le dynamisme. Seulement la mauvaise engeance reprend vite du poil de la bête, et

dés la deuxième semaine, elle avait fait le tour de « tout ce qui n'allait pas ».

Elle s'en prit à la jeune mère, de retour depuis peu elle aussi, et gérant assez mal il est vrai les nuits de son enfant et les siennes. Je ne supportai pas de la voir ainsi enfoncer cette pauvre fille. Alors j'intervins et j'eus la cruauté de lui faire remarquer qu'elle ne pouvait pas comprendre (sans insister sur le fait qu'il valait mieux qu'elle ne puisse jamais le comprendre pour le bien être de l'humanité et puis que d'ailleurs elle était mal partie pour). En un quart de seconde, nous retrouvâmes nos positions antagonistes et nous étions prêts à l'affrontement.

La jeune femme prit peur, car elle passait d'une simple séance de remontage de bretelles pour quelques retards et un manque d'efficacité au boulot à mauvais quart d'heure en tant qu'enjeu et témoin pour la bataille entre deux ennemis qui ne se feraient aucun cadeau. D'abord surprise de mon intervention, elle tenta de me faire comprendre que je n'étais pas concerné. Ce à quoi je répliquai que tout ce qui concernait un de mes subordonnés me concernait aussi. Cela faisait trois mois que pour les absences des uns, et les faiblesses des autres, ceux qui restaient assumaient. Si elle avait encore des problèmes, ce serait à ses collègues et à la hiérarchie de les assumer et de l'aider à les régler pour qu'elle soit le plus efficace possible en toute sérénité. J'avais bien insisté sur le mot « faiblesse », et elle l'avait bien pris pour elle.

Alors elle quitta le bureau, furieuse. Je savais qu'elle allait se plaindre à notre hiérarchie. Mais il

fallait traiter ce problème qui n'avait que trop duré. Et depuis trois mois, j'avais tout noté en prévision de ce moment. Je m'étais remémoré les mauvais moments, j'avais établi certaines concordances entre les actes et une volonté manifeste de nuire dès que son incompetence resurgissait. Je renvoyai donc la mère à son travail, lui disant qu'a priori, l'autre avait plus urgent à traiter que son cas à elle. Elle me fit un petit sourire, même si elle avait peur de finalement elle aussi faire les frais de notre altercation.

Midi arriva et nous n'avions aucune nouvelle. L'après-midi se passa sans que nous la revoyions non plus. Elle ne me manquait pas, mais j'étais étonné du silence du DRH.

Le lendemain, celui-ci m'intercepta à l'entrée de la boîte. J'allai recevoir à mon domicile un recommandé m'annonçant mon licenciement pour faute grave. Un chauffeur m'y amènerait mes affaires personnelles, et je n'étais pas autorisé à retourner sur mon ancien lieu de travail. J'estimai avoir un droit de justification mais on me signifia que la cause était entendue.

Quand je parlai de prud'homme, il me regarda tristement. « Mon prédécesseur a essayé aussi. Peine perdue. Vous saviez à qui vous aviez affaire.

J'essayai pourtant. Mais c'était ma parole contre les déclarations de mon employeur, et des témoignages de personnes qui n'étaient pas de mon service. En plus d'indiscipliné, on me qualifia de violent, machiste, grossier et homophobe.

J'étais furieux. Je le fus encore plus quand je fus convoqué à la gendarmerie. Elle avait porté plainte

contre moi. Ce fut un moment extrêmement pénible. J'en rougissais d'indignation et je portai à la connaissance du gendarme mes notes mais c'est vrai que j'eus malgré moi des qualificatifs peu gracieux à son encontre. Je ne parvins pas à rester calme face à cette injustice, aux mensonges honteux et même à des faux témoignages. En bonne place, il y avait aussi ses arrêts maladie. J'eus l'impression d'être broyé par une machination. Je risquai gros me signifia le gendarme, et mon innocence ne reposait que sur une bonne foi que mon comportement emporté menaçait.

Je ne rentrai pas chez moi ce soir là. Je m'endormis ivre sur un banc, et je faillis être ramassé par une patrouille de police à cinq heures du matin.

Mais je parvins à leur expliquer que je n'avais pas osé rentrer après une soirée arrosée entre copains et j'avais ma carte orange sur moi. J'avais juste le temps de prendre le premier métro, de prendre une douche et d'aller bosser au bureau. Et cette idée fit son chemin. Retourner là-bas. Régler ça entre quatre yeux. Mais ils ne me laisseraient pas passer à l'entrée. Il me fallait donc un laisser-passer efficace. J'en avais un. Je l'avais acheté à un voisin qui disait que le quartier n'était pas sûr avec une douzaine de cartouches. Avec ça, il n'y aurait pas de héros pour s'interposer.

Effectivement, je fis sensation quand je le sortis négligemment de mon sac de sport. Je n'eus pas besoin de tirer un coup en l'air et de mettre en joue. Je dus menacer malgré tout quelques copains chauffeurs avec quelques « Ne m'oblige pas... », « Tout se passera bien si ... » et « Eloignez-vous

avant que ... » Le premier coup de feu partit pour couper la retraite à ma chef et la raccompagner au bureau pour discuter. Elle avait été prévenue trop tard et n'avait pu m'éviter. Je fis aussi descendre tout mon service et nous nous retranchâmes dans « notre » bureau.

Cette fois, elle était liquide. La tentation de lui filer quelques coups de crosse m'avait effleuré un moment, mais malgré ma colère, je ne parvenais plus à être violent. Je la fis s'installer debout sur un bureau, appuyée à la vitre, face au hangar. Elle me tournait le dos. Tout le monde pouvait voir sa peur.

« Je suis passé hier chez les gendarmes. Qu'espérez-vous d'un homme déjà à terre ? »

– Je ne le voulais pas. On me l'a conseillé.

– Qui ça on ? Et pourquoi ?

– La boîte avait sa propre responsabilité...

– En quoi ? Vous êtes nulle. Il faudrait qu'on ne vous dérange pas dans vos petites combines sur le dos des autres ? C'est vous qu'on aurait du virer.

– Allez-y . Après tout, c'est vous qui avez besoin d'une arme.

– J'en ai eu besoin pour passer. Pour vous, je peux vous écraser à mains nues.

– Alors lâchez-là au lieu de commander ainsi.

– Pas tout de suite. Je veux que vous sachiez ce que c'est que d'être sur le point de tout perdre par la volonté d'un autre.

– Vous n'aviez qu'à faire comme les autres.

– Continuez. Vous me donnez envie de libérer tout le monde de votre emprise.

– Vous êtes fichu si vous me tirez dessus.

- Vous aussi. Nous sommes ainsi à égalité.
- Vous ne pouvez plus vous en sortir.
- Fallait pas m’y mettre.
- Que voulez-vous ?
- Je ne sais plus. Mais la situation présente me va bien.
- Voilà les flics.
- Il fallait bien qu’ils arrivent. Mais ils n’auront pas ce qu’ils veulent tout de suite»

Je me rapprochai de la porte vitrée, tout en faisant venir vers moi ma chef, toujours sur son bureau.

« Stop ou je la bute.

- Déconnez pas. On peut discuter.
- Je suis pour l’instant occupé avec elle. Barrez vous !
- Rendez vous avant que ça tourne mal.
- C’est trop tard.
- Nous montons.
- Non »

Il pose le pied sur la marche. Je tire sur le mur. La balle ricoche, le manque mais il prend un éclat de ciment qui le fait jurer. Son collègue pense qu’il est touché et dégaine. Je tire à nouveau. Il riposte à plusieurs reprise durant leur fuite alors que je tire au dessus de leur tête. Ils ne m’ont pas touché. Ma chef quant à elle est couchée derrière le bureau. En fait, elle saigne beaucoup. Beaucoup trop.

J’entends les sirènes. Les portes qui claquent. Les rangers qui courent sur le béton, les ordres. Dehors, des tireurs se mettent en position. Tout est fait dans un premier temps pour m’empêcher de partir

avec mon otage.

Celle-ci vient de se libérer toute seule. Rien à faire de la destination de son aller simple. La discussion est terminée. Je n'aurai pas d'excuses, de remords. J'espère au moins qu'elle a eu quelques regrets.

Que faire maintenant ? Me rendre ?

Une heure passe. J'ai mis le bureau devant la porte. Je suis retranché au premier étage. Je pense que sur les toits, ils doivent essayer de faire des trous discrets pour me voir d'en haut.

Selon moi, ils doivent savoir qu'elle a été touchée. J'ai arraché les fils du téléphone. Je suis totalement isolé. Alors, ils attendent.

Je mets la radio. Sur France infos, on n'en parle pas encore. Et puis, on en parle comme d'un forcené qui aurait tiré sur les forces de l'ordre, avec une otage. La version officielle est que, licencié pour violence et outrages répétés envers ma hiérarchie, je suis revenu me venger et que j'ai pris une malheureuse otage dont on est sans nouvelles actuellement. Ma famille refuse de se rendre sur les lieux pour m'encourager à me rendre. Ca, ça métonnerait. Ma femme doit être en larmes et on ne veut pas d'elle ici. Et si on ne veut pas d'elle, c'est parce qu'ils vont m'abattre dès qu'ils seront sûr qu'elle est morte, par leur faute. Seulement, ils doivent donner le change.

J'écris donc un mot à ma femme, avec ces détails. Je lui demande pardon. Je lui dit « au revoir ». Je n'ose pas rajouter « Bonne chance ». Puis je cache l'enveloppe et la mélange au courrier de la boîte. Elle la recevra dans quelques jours...

Il est quatre heures du matin. Je m'endors.

Je sais que je ne me réveillerai pas, comme HB, la semaine dernière. Je n'ai pas eu droit à la visite du petit malin, mais peut-être serait-il passé demain ? Quel intérêt de lutter trois jours ? Je m'installe en pleine vue. Si leurs infra-rouges ne me détectent pas, ils me verront demain matin, aux premières lueurs de l'aube allongé sur le bureau. Ils n'hésiteront pas.

Par « hasard », un peu avant les élections présidentielles, le gendarme qui a abattu « HB » en a parlé aux médias. Cela devait certainement servir les intérêts du candidat de droite. Il n'y a pas de petits profits. Il n'a pas attendu le 13 mai, date anniversaire du fait divers, en retard sur le calendrier électoral.

Mais moi, ça m'a rappelé l'histoire de mon père. Est-ce lui aussi qui a tué mon père ? A-t-il reçu un ordre de son ministre de l'intérieur ? Mon père porte bien le chapeau de la mort de sa chef, et ma mère n'a jamais reçu la lettre. Dès le lendemain, elle perdait son emploi. Pure vengeance de la politicarde certainement. Plus rien ne la retenait à Paris. Elle m'emmena dans un village perdu de la Creuse, chez son frère agriculteur. Celui-ci reçut la lettre et ne lui transmit pas, ayant reconnu l'écriture, pour son bien m'a-t-il dit. Seulement, il ne voulait pas que je continue de croire que j'étais la fille d'un assassin.

Ma mère eut un accident de voiture, quelques années plus tard, ce qui me rendit orpheline à huit ans. On ne retrouva jamais le chauffard impliqué qui a pris la fuite. J'en ai bientôt quinze. J'ai trouvé l'histoire de mon père grâce à son dossier informatisé qu'il avait fait pour le prud'homme, mais aussi les notes qu'il avait écrites sur chacun de ses collègues, sous forme de « fiche » pour s'entraîner à gérer les formulaires

sous Sprint. J'ai retrouvé avec sa parodie de Georges Brassens quelques couplets cyniques sur sa chef, mais j'ai préféré ne pas les reprendre.

Cette histoire de harcèlement moral, avant l'heure car à l'époque, on n'en parlait pas, et dans une situation inversée l'avait psychologiquement détruit, et ses parodies en portent la marque. Avec un récit à la première personne, j'ai essayé de le faire revivre, un peu pour moi aussi. Je ne peux pas citer les vrais noms, par crainte de représailles. Et puis, je suis aussi de près la carrière politique de celle qui aurait pu tout éviter, en ne couvrant pas sa partenaire au delà du raisonnable. Les temps changent. Les mœurs, les mentalités, la façon de voir les choses... Notre monde s'assombrit selon certains. Elle est candidate dans son fief à la députation cette année. Au nom de la parité, et de son engagement, elle représente son parti. Elle veut prendre la défense des jeunes face à cette société si cruelle à cause de la « droite dure ». Elle, en vieillissant, apprécie les rencontres avec les jeunes. De plus en plus jeunes. Mes presque quinze ans serviront bientôt mon intention de nous venger.

Actualité du repas de dimanche

L'oncle René n'est pas un tendre. Depuis la dernière guerre du Golfe, en 1991, il est sur tous les fronts. Il a commencé comme jeune parachutiste dans la "colo" comme il dit, il a fait partie des commandos, des châteurs opérationnels. Il est passé sous-off, il a fait plusieurs passages en ex-yougoslavie, au Rwanda, au Kosovo... et encore dernièrement en Côte d'Ivoire et au Liban.

Il est aussi parti deux ans à La Réunion et deux ans en Aide Militaire Technique à Djibouti.

Et tout ça en seulement dix-sept ans. Toute ma vie. Il est adjudant, et il parle de partir à la retraite complète à trente cinq ans.

Mon père trouve ça lamentable. Lui a fait des études pour être infirmier. Il ne risque pas le chômage, ne parvient pas à prendre ses RTT, travaille de nuit et à trente sept ans, il en a déjà marre des malades. Il a donné cinq ans chez les fous, deux ans au bloc opératoire, quatre en réanimation, un en maternité et maintenant il se tape les vieux. Alors il trouve ça scandaleux.

C'est dimanche, j'ai donc dix sept ans, et l'ambiance est survoltée dès l'apéritif. L'oncle René qui n'a vu du bac que la poupe de celui de Royan pavoise, se resservant d'autorité son troisième rickard tandis que mon père s'occupe des saucisses sur le barbecue.

– Et bien moi, je l'emmerde la journaliste du Canard Enchaîné.

J'aurai pas trois mille euros mensuels, seulement la moitié, et cela malgré la décôte imposée en 2003 par la réforme pour nous aligner à 40 annuités, et non pas à 25 comme elle l'a écrit. D'ailleurs, on voit bien à la lire qu'elle a lu le dossier en travers. Et puis, qu'est ce qu'on a à foutre de la retraite d'un colon quand on voit ce que cumulent les grands pontes des entreprises publiques en stock option. Sans compter les parlementaires. Tiens, j'entendais un député PS l'autre soir sur France-Info. Tu sais, un trésorier du PS qu'est passé en justice, mais aussi à Bercy. Et bien, entre Bercy et l'Assemblée, c'est deux régimes favorisés qu'il va cumuler. Mais ça, le Canard, il la moule"

– Ce que je vois moi, c'est que tu vas gagner en restant au plumard chaque matin plus que Lucie en étant aide-soignante.

– Et alors? Tu crois que Lucie pourrait faire 20 kilomètres en moins de quatre heures avec un sac de quinze kilos, casque sur la tête et arme au poing ?

– Ca sert à quoi ?

– Ca sert à foutre le camp quand on vient de tout faire pêter.

– Pfff. Vos commandos ne savent même pas faire crâmer une paillote.

– C'était des gendarmes. Et puis, ils ne sont pas tous formés pour faire partie du GIGN. Et le GIGN, c'est des bons.

– Faut dire que vous, vous auriez réussi à faire brûler un journaliste amateur de frites à l'intérieur.

– Tu as la rancune tenace, espèce d'écolo primaire. Tu doit être content que ton copain ait mis en place un ministère exprès pour ça.

– C'est pas mon copain. Mais c'est le seul candidat sérieux qui s'est présenté cette fois.

– Tu parles. Que des guignols! D'ailleurs, aujourd'hui, on sait qu'il a menti sur l'état de la France. Par contre, pour donner du pognon aux riches, et nous imposer un traité européen dont on ne voulait pas, il tient parole. Et c'est formidable un pays où il y a 53% de riches non?

– T'as voté pour la bonne femme toi?

– Secret militaire. Si je te le dis, après je suis obligé de te tuer. Nous sommes apolitiques. Comme ça, on peut critiquer tout le monde. Normal, que ce soit la droite ou la gauche, on a pris de sacrés coups sur la gueule ces vingt dernières années. Et personne pour nous protéger nous.

– Vous ne servez à rien.

– Tu verrais dans quel état sont les pays où leur armée a besoin d'intervenir que tu serais content que

notre existence seule suffise à l'éviter.

– Je t'avoue. je me fous totalement de votre existence.

– Je te souhaite de ne jamais avoir à regretter notre absence. Nous, on peut être là sans qu'on soit en train de pisser le sang ou se tordre de douleur comme pour toi. Et encore, parfois aux urgences...

– Une bonne couverture santé, ça se paie.

– C'est pareil pour l'assurance "paix", bien qu'il ne faut pas élire des va-t'en-guerre aux côtés des américains. De Gaulle, lui, ils les a renvoyé chez eux sans avoir besoin d'un ministère.

Mon père, tout à l'heure excédé par la lenteur du charbon de bois à prendre est maintenant trop occuper à éviter que les saucisses ne brûlent à cause des flammes que la graisse dégoulinante avive. Il se prend une deuxième bière. C'est mauvais signe quand il se met à boire.

A la cuisine, ma mère et ma tante discutent elles aussi. Elles se sont tuées quand je suis entré tout à l'heure. Je pense donc qu'elles devaient parler de mon cadeau, une surprise à laquelle je ne m'attends pas bien sûr. Alors je rode dans le couloir voisin pour écouter discrètement leur conversation.

– Tu n'y pense pas babette !

Babette, c'est ma tante Elisabeth. Un vieux prénom pour une fille assez canon quand elle a connu mon oncle durant une de ses saouleries dans les rues de Bayonne.

– Il faut qu'il change, je n'en peux plus. Et si il faut en plus qu'il reste toute la journée à la maison...

– Il va retravailler.

– Je l'espère. Mais pour l'instant, il ne sait pas ce qu'il veut faire. L'Armée lui propose une reconversion, mais il n'a pas envie de « redescendre » en redevenant simple exécutant.

– Et alors, pourquoi il quitte ?

– Il est cassé de partout. Le dos, les genoux. Il s'en sort sans accident grave, mais il ne supporte pas de rester couché plus de six heures, il ne peut plus tenir en place, que ce soit debout ou assis, trop longtemps et alors qu'on lui dit de se ménager, monsieur va faire ses épreuves sportives annuelles à fond au lieu de se contenter du minimum pour avoir le niveau.

– Et bien alors, pourquoi tu veux qu'il bosse ?

– Il faut bien payer la maison. On a encore quinze ans de crédit.

– Mais avec tout ce qu'il gagne...

– On a jamais rien économisé tant qu'on avait pas la maison. Au retour de ses missions, c'était vacances, restau, sorties. Et puis voiture, hifi... Pas d'enfant, mais des copains aussi pour boire et dépenser.

– Pourtant son frère n'est pas un gaspilleur. Et ils ont eu la même éducation.

– René a vécu longtemps au jour le jour avec l'impression qu'il pouvait ne pas rentrer d'une opex. Et puis, on prend l'habitude d'acheter sans regarder les étiquettes, et voilà. Moi, outre-mer, je n'ai pas travaillé. Les payes locales sont minables et les contrats locaux ne donnent pas droit à la retraite française. A chaque retour, chômage. Le temps de trouver un boulot et hop, il était muté.

– Mais pourquoi tu veux le quitter ?

– Il est devenu trop différent. Il a été aussi absent si longtemps. Et même quand il était à la caserne, il rentrait tard. J'ai l'impression que nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre.

– Tu l'as trompé ?

– Pas au début. Pas souvent ensuite. Alors que lui, je crois bien qu'il ne s'est pas gêné.

– En fait, l'un comme l'autre, vous ne savez plus où vous en êtes. La vie « normale » vous effraie et vous vous croyez les seuls à avoir ces problèmes. Avec André, nous travaillons parfois de nuit, en horaires décalés de matin ou d'après-midi, et avec des horaires différents pour chacun. Réfléchis bien, et sans te mettre martel en tête.

Tu sais, nous ne parvenons pas à prendre nos RTT ensemble non plus, quand nous parvenons tout de même à en prendre malgré les tours de service surchargés car nous manquons de personnel à l'hôpital. Et ça, c'est le lot commun de nombreux couples aujourd'hui, qu'il s'agisse d'artisans, de caissières, de femmes de ménage, de camionneurs, de représentants, d'informaticiens... Finalement, les fonctionnaires et les ouvriers en usine, aux horaires bien établis sont peut-être mal payés mais peuvent

mieux profiter de la vie.

– Quelle vie de merde !

– Et ils veulent nous faire travailler plus d'un côté, alors que chacun veut qu'on reconnaisse ses problèmes de pénibilité de l'autre. Et personne veut payer.

– A la télé, on essaie d'accuser les malades, les chômeurs, les fonctionnaires et les régimes spéciaux de la faillite de l'état.

– C'est vrai après tout. Il suffit de regarder ce que coûtent nos députés, sénateurs, ministres pour le résultat que l'on sait : 1200 milliards de dettes et les avoirs de l'état vendus à vil prix, ou des achats à perte comme EADS. Et bien sûr, ni responsables, ni coupables. Droite, gauche : tous pourris. D'ailleurs, avec la politique d'ouverture d'aujourd'hui, et leur intérêt pour le recyclage des déchets, les masques tombent Aie

– Mince, tu t'es bien coupée. Comme quoi on ne peut pas discuter intelligemment et faire la cuisine en même temps. Heureusement que tu as un infirmier à la maison.

– Pfff. Si on devait compter sur les hommes pour nous soigner correctement.

– On va peut-être demander à ce que la sécu ou les assurances remboursent les plats tout prêts qui évitent les accidents.

– Tu ne payes déjà pas assez pour elles.

– T'as raison. Et en plus, il vaut mieux ne pas en avoir besoin.

– Bon, je vais me mettre un steri-strip et un pansement liquide.

Je retourne vers les mecs qui entament, l'un sa troisième bière, et l'autre son cinquième pastis.

L'oncle René y va de son couplet tricolore.

– Cette bande d'incapables se sont encore ridiculisés devant les argentins.

– Ce n'est pas du foot, c'est du rugby. Le meilleur gagne et les deux sont amis.

– Ce sont des professionnels aujourd'hui. La donne change. La preuve. L'entraîneur fait de la politique maintenant.

– Il n'y a pas encore finalement. Il a le fisc aux basques et c'est depuis hier matin dans la presse. D'ici qu'on lui demande de démissionner, non pour avoir perdu, mais pour régler « sereinement » ses problèmes judiciaires...

– Tu ne crois pas que son copain président va le protéger.

– La presse et le président sont de mèche. Regarde la dernière « rupture » placée à point nommée pour écraser médiatiquement la grève.

– Tu défends les conflits sociaux toi?

– Si il y a la guerre civile, les militaires se reposent. Rien à foutre des syndicats payés avec des valises de billets données par les patrons. Ce qui compte, ce sont les gens dans la rue qui expriment leur colère « à l'ancienne » et coude à coude au lieu de se laisser plumer en permanence.

– Et bien ils vont vite revenir à la raison. C'est la chienlit en ce moment.

– C'est bizarre. On se croirait revenu au temps du gaullisme, à part que la grandeur de la France, comme la taille du président, ont réduit de moitié. A

part aussi qu'il s'est laissé pousser les cheveux.

– Yoda a de grands pouvoirs malgré sa taille.

– C'est pour ça alors qu'aujourd'hui on met la charrue avant les bœufs, et que les décisions sont prises avant les discussions. Même le discours « remerciant les partenaires de la concertation » sont écrits à l'avance. Normal, quand les partenaires gueulent, les caméras ne filment pas. Puis l'organisateur en chef parle et il n'y a que lui qui passe aux infos, reliés par la presse. J'ai vu ça lors des discussions sur DADvSI.

– Sur quoi ?

– Les droits d'auteurs, internet et tout ça... Je m'étais bien cassé la cheville, j'ai été arrêté un mois, et je voulais télécharger des films. Au lieu de ça, je suis tombé sur un site de contestataires qui décortiquait tous les travers de cette nouvelle loi. Ce que j'ai découvert sur ce site et en regardant la chaîne parlementaire a été édifiant.

– C'est quoi comme site ?

– odebi.org

– Connaît pas. Mais un site qui t'entraîne sur La Chaîne Parlementaire, ça doit être quelque chose.

– Il y a aussi agoravox, un journal citoyen, inlibroveritas un site d'écriture. D'ailleurs, j'ai envie de raconter ma carrière, en changeant quelques trucs parce que, tout ne doit pas être su.

– Tu sais qui a tué Kennedy toi ?

– Non, mais je sais ce qui est arrivé à Ben Laden.

– Il est mort ?

– Je ne sais pas. Mais je peux te dire que son docteur nous a confirmé qu’il avait attrappé la syphilis avec une occidentale.

– Une blonde ?

– Certainement. Y’a qu’elles pour se balader avec des virus et s’étonner que les autres soient infectés ensuite.

– C’est dingue qu’aujourd’hui on puisse encore leur faire confiance.

– C’est à cause des blagues. Y’en a qui croient encore qu’on exagère.

– T’en reprend un ?

– Non frérot. Quand tu commences à servir le jaune, c’est que tu as trop bu.

– De toutes façons, on va passer à table.

– J’ai amené un petit Gaillac...

– Attends, je vais sortir un Bordeaux.

– Garde le pour tes amis. Moi, j’aime bien les petits vins pas prétentieux. Et puis, après le jaune, le goût est un peu cassé, faut pas servir de la dentelle, mais du correct qui assure en bouche avec tout.

– Tu n’y connais rien en pinard.

– C’est vrai, mais si tu sers au dessert un Loupiac ou un petit Sainte Croix du Mont, je ne cracherai pas dessus.

– J’ai un Gabarnac dont tu me dira des nouvelles. C’est juste à côté et c’est aussi bon.

– Gabarnac ?

– Une chiure de mouche sur la carte à quatre kilomètres de ton Sainte Croix du Mont.

– Et t’as des actions ?

– Non, mais si je leur dis que j’en fais de la pub, ils

m'offriront peut-être un carton.

– Il te faudra un an pour le boire.

– Que veux-tu ? L'alcool est un fléau.

– C'est vrai. Mais c'est avec la limite posée arbitrairement par certains que je ne suis pas d'accord.

– Nous sommes inégaux devant les psychotropes et chacun est le plus mauvais juge pour lui-même.

– C'est pour ça qu'on doit tous se mettre à l'eau ? Excuse-moi, mais tant que j'emmerde personne, je bois ce que je veux.

– Mais sur la route...

– Babette conduit. J'ai bien choisi une femme qui n'aime pas l'alcool.

– Tiens, quand on parle du loup.

– Alors, c'est cuit ?

– Oui, et nous aussi.

– A table alors.

– Je ne dirais rien ...de plus.

Cette fois, à quatre, la conversation bâte son plein. C'est mon anniversaire, mais en fait les adultes parelent entre eux et je n'existe que pour passer le pain, l'eau ou pour me faire charrier sur mes résultats scolaires.

– Vous avez entendu cette horrible histoire de bébés ?

– Oui, elle les a tués.

– Et les tiens René, ils sont à la cave ou dans le congélateur ?

– Toujours dans mes baloches. Je ne suis pas décidé à

m'encombrer plus.

– Vous êtes lourds les mecs.

– Désolé les filles, je voulais juste faire comprendre à René qu'il n'est plus célibataire depuis longtemps.

– Ca ne te regarde pas André. Babette, je suis désolée.

– Ce n'est rien Lucie. J'ai trente deux ans. Je peux encore en avoir.

– Si il réussit à ne pas se faire couper les c...lles avant de prendre la quille.

– J'en ai aussi qui se trémoussent dans l'azote si tu veux tout savoir. Mais nous nous sommes donnés encore un peu de temps pour y parvenir sans aide médicale.

– Si jamais il naît avec le nez retroussé, c'est qu'il se le sera écrasé sur la paroi du tube.

– Tu disais ça à tous les pères qui passaient par ton service maternité.

– Il vaut mieux éviter. Peu ont le sens de l'humour durant l'accouchement de leur femme.

– Quand je pense qu'aujourd'hui on les oblige à être présent.

– Personne ne les oblige...

– Si, leur femme, la famille, les copains...Je suis sûr qu'il y en a plein qui tournent de l'œil.

– C'est assez amusant quand ça arrive. Mais le plus souvent, il faut leur retirer leur camescope car ils gênent à vouloir tout filmer.

– Ils attendent peut-être un gag pour envoyer à la télé ?

– Heureusement que les portables sont interdits car certains auraient envoyé des vues de l'entrejambe

maternel à leurs parents.

– C'est lamentable.

– On voit déjà n'importe quoi à la télé. Les gens perdent les repères.

– On voit moins de scènes de sexe qu'il y a un temps dans les films français.

– On commence à être aussi censuré que dans le monde musulman.

– La même hypocrisie plutôt. Hier, je suis passé devant le programme que suivait Adrien. A 17 ans devant KD2A. Et bien, j'ai compris pourquoi. Deux blondasses siliconées et juvéniles se sont mutuellement envoyées de la crème au chocolat sur le visage, la robe au niveau des seins avant de se colleter et de se rouler par terre et dans le chocolat. C'était plutôt suggestif. Et volontaire. A la fin, un gamin entre et fait « Dieu bénisse l'Amérique ». (ndla: authentique)

– En Italie, pour avoir l'audimat des moins de six ans, ils mettent des présentatrices à gros seins car ça rappelle de bons souvenirs aux gamins.

– Ou va se nicher la perversité aujourd'hui ?

– Elle est partout. Y compris dans les associations de défense de la famille ou de l'enfance.

– Tu n'as pas honte de dire ça.

– Pourquoi ? Ces associations se mêlent de santé publique, de sécurité publique et ont des adhérents qui sont à la fois dans nos institutions pour faire voter des lois, et dans des organisations religieuses radicales. Leurs propositions ne visent pas à faire de la prévention et de l'éducation, mais à faire des lois pour interdire, sanctionner, supprimer. Ainsi, sur le net, instauration de filtres parentaux qui peuvent par

la suite faire interdire des sites classés « subversifs » en ne faisant que « Autoriser que des sites validés ». Sur la route, encore plus de radars au lieu de faire baisser le prix de l'heure de l'auto-école afin de permettre plus d'heures de conduite. Dans la rue, utilisation massive des caméras et bientôt, à chaque enquête sur un meurtre d'enfant, on fera faire des centaines de tests ADN inutiles mais on dira que si ceux-ci étaient généralisés, on aurait trouvé le coupable plus vite. Tu sais que lorsque on a pris dans le cadre d'une enquête, ton empreinte ADN, elle est systématiquement fichée et qu'il faut plus d'un an de procédure pour pouvoir être effacé de ce fichier.

– Mais si on a rien à cacher...

– Les moyens mis en place pour traquer les criminels de façon massive peuvent servir demain pour opprimer la population. Ils nous habituent au « contrôle permanent » pour la bonne cause, et de temps en temps rappellent la pseudo légitimité de celui-ci, surtout quand il faut détourner l'attention.

Regarde « Vigie Pirate ». C'est en place depuis 1994 sans interruption. C'est sensé être « anti-terroriste » mais aujourd'hui, dans les gares parisiennes, c'est fait pour empêcher que les révoltés des banlieues ne viennent troubler l'ordre à Paris.

– Tant mieux.

– Alors ne t'en va pas donner des leçons aux régimes africain qui eux aussi laissent des minorités régionales à l'écart du développement du reste du pays.

– Ca n'a rien à voir. Ils crèvent de faim.

– Dans les banlieues, ils crèvent de trouille, de désespoir, de honte, de malbouffe à petit feu.

- Il y a de l'amélioration.
- Pour certains. Les autres se cachent
- De toute façon, tu es obtu. Tu critiques tout.
- L'inaction ne me vaut rien. Je rentre chez moi. Je subis les conneries de la télé, les pubs et les infos tronquées. Et sur le net, je m'aperçois de la complexité de l'ensemble mais surtout de la tendance générale actuelle.
- Qui est ?
- Collusion entre medias, industrie, finance et politique.
- Ce n'est pas nouveau.
- C'est aujourd'hui extrême et nous supportons propagande et censure « douce » en permanence.
- Tu es parano...
- Je ne suis pas le seul. Tiens, regarde dans « Prison Break », c'est la même théorie.

- Il faudrait que tu tries mieux les conneries à la télé et sur le net. La semaine dernière, je suis tombé sur le site d'un taré qui annonçait une invasion américaine en 2014.
- Oui, il est un peu en retard. Ils sont déjà là les américains, à acheter nos entreprises pour piquer les brevets, les fermer et nous plomber un peu plus les chiffres du chômage.
- C'est la mondialisation.
- On accepte la mondialisation d'un côté, et on refuse l'immigration de l'autre. le peuple dit « non à l'Europe des marchand » et le président dit « Oui » à un traité simplifié dont les citoyens n'ont même pas le contenu, et qui doit leur faire la part belle car le volet social doit en être totalement absent. Il faut être

logique.

– Je suppose alors que tu boycottes aussi l’initiative de la lecture de la lettre de « Guy Moquet ».

– Ah oui, le « coup de cœur » du président. C’est faux. Le gamin est symboliquement intouchable . Martyr, patriote... oui mais, sa lettre est certainement récupérée par un lobby traditionaliste. Elle m’a été lue, lors de la dernière prise d’armes du 8 mai, devant le monument aux morts dédiés aux résistants, et déjà par un gamin de cinquième. L’école de la république est en danger car les manuels scolaires sont revisités de plus en plus souvent. Pendant ce temps là, une autre population en école privée apprend à peler une pomme avec une fourchette et un couteau et à se sentir légitimement supérieure... Non, ce n’est pas un hasard si aujourd’hui on l’impose. cela détourne l’attention, et permet de tester la réactivité des enseignants comme de la population.

– Toi qui es militaire, tu serais contre l’ordre et le patriotisme ?

– Pas du tout. Moi, quand je regarde le drapeau, je pense aux anciens, je pense à mes copains, mort ou tués ces dernières années dans l’indifférence générale. J’y vois une constitution, une institution vénérable et une population à laquelle je me dévoue parfois, quand la solde est insuffisante pour justifier ce que je fais et ce que je risque. Mais quand eux me le montrent, je vois bien qu’ils ne veulent pas que je voie ce qu’ils cachent, où qu’ils détournent mon regard de ce qu’ils font. Leur ordre et leur patriotisme sont les mêmes qui ont entraîné des millions

d'hommes dans les deux dernières guerres. Moi, j'aimerais plutôt un ordre qui permette de lutter contre la corruption, le pillage des biens de l'état, les délits d'initiés et un patriotisme qui privilégie l'achat français. L'achat français qui permet aussi de lutter pour l'écologie, puisque déjà, il n'y a pas les marchandises à faire venir de l'étranger, donc moins de pétrole consommé. Et pas un patriotisme de stade de foot ou de rugby quand les maillots Nike rencontrent Adidas.

– T'as pas de whisky chez toi ?

– J'ai du rhum réunionnais ou antillais selon arrivage. C'est bien meilleur.

– A boire avec modération.

– A boire comme le pinard ,...en bonne compagnie. L'alcool selon moi a un côté festif. Le mettre au ban de la consommation, c'est se priver de certains épanchements que seule une désinhibition partielle permet. Ce qui ne veut pas dire qu'on peut conduire rond comme des queues de pelles.

– Deux millions de français ont un problème avec l'alcool.

– Quarante sept pour cent des votants ont un problème avec l'actuel président. Et encore, durant son état de grâce.

– Mais ça n'a rien à voir !

– En es tu sûr ? Et puis je ne serais pas le premier à faire des amalgames avec des chiffres. Si ?

– C'est vrai qu'en plus on leur fait dire ce qu'on veut.

– Merci d'en convenir. Cela évitera peut-être à des enfants de trois ans de subir des « cures

médicamenteuses » ou des programme de redressement.

– Mais où va tu pêcher ça ?

– Sur le net, bien sûr. Les journaux ne réagissent plus à ce qui se passe à l'Assemblée Nationale. Pourtant, on y retrouve des noms de rapports qui se présentent de manière scientifiques et qui valident des thèses pourries. Ce n'est pas pour rien qu'il existe une association « Non au zéro de conduite pour les enfants de trois ans ».

– Jamais entendu parler.

– Et tu n'es pas le seul, ce qui est loin d'être rassurant.

– Mais de là à accuser le président d'être responsable de tout...

– Mais il n'est responsable de rien. Il n'est qu'un pantin, une figure de proue. Il a même des côtés sympa. Son petit coup de trop à Bruxelles ou sa rupture avec sa femme le rendent humain. Mais cela déplait aux conservateurs dans le monde entier. Un journal à Los angeles a titré « Le couple présidentiel français divorce et la population s'en moque. Quand seront nous aussi civilisés ? ».

Malgré tout, il soutient publiquement la politique pour laquelle il a été mis en place par ses sponsors et il a déjà signé des textes dont nous aurons honte dans quelques années, enfin j'espère. Et la pipolisation actuelle gêne les journalistes qui finalement ne savent pas où sont les repères et s'auto-censurent, comme les internautes se censurent aussi pour ne pas risquer d'être poursuivis.

– Je croyais qu'on ne risquait rien sur Internet.

– Demande ça aux webmasters de monputeaux.com

ou « le radiateur ». Et il y a de plus en plus de modos, qui jugent plus sur une loi de 2002 sur la « confiance numérique » que sur la « nettiquette » des débuts.

– Dites les hommes, pour le dessert, vous allez arrêter un peu avec la politique non ?

– Tu as raison, Lucie. En plus, il fait beau.

– Et le réchauffement climatique, c'est pas dans tes sujets ?

– Dis, on ne va pas dans la foulée jeter un froid.

– Pourquoi ?

– Parce qu'encore une fois, je ne suis pas d'accord sur la façon de stimuler les économies d'énergie et les mesures anti-pollution.

– Ne me dis pas que tu es contre les crédits d'impôts pour changer une chaudière ?

– Je viens d'étudier ça, vu que mes impôts 200- n'ont pas tant baissés qu'on a bien voulu le dire. C'est discutable. Les projets proposés par les industriels aux particuliers en tiennent trop compte et les prix sont pharamineux. Ensuite, pour la partie restant à charge (50%), soit tu peux payer et il te faudra dix ans pour amortir ton investissement en économies sur le chauffage classique, soit tu t'endettes et pendant ta période de remboursement, tes économies sont bouffées par les intérêts.

Bref, il te faut vingt ans pour commencer à y gagner. Et même chose pour les récupérateurs d'eau qui se branchent sur tes toilettes et la machine à laver. Bref, seuls les « riches » gros consommateurs de chauffage et pouvant payer cash s'en tirent, alors que ceux qui faisaient des économies avant n'économisent pas tant que ça et paient des intérêts. Même chose encore pour les calculs des vendeurs de système de filtration et

d'adoucesseur d'eau. Il faut trop longtemps pour commencer à y gagner, même si leurs propositions semblent ne pas déséquilibrer le budget. Mais là, je suis hors sujet, il n'y a pas de subvention, juste que dans mon quartier l'eau a mauvais goût.

– C'est tout ?

– Si tu rajoutes donc le coût de ces remboursements qui auraient pu servir à faire de vrais transports en commun que les gens auraient réellement intérêt à utiliser par rapport à la voiture, et le fait que les entrepreneurs ne te proposent que des matériels étrangers, oui c'est tout.

– J'ai eu peur que tu repartes en guerre contre les industriels pollueurs jamais payeurs...

– On en a assez causé la dernière fois qu'on s'est vus, même qu'on a faillit se fâcher. Pas envie aujourd'hui.

– Allez, j'ouvre le blanc.

– Tatatatatatatatata

– Tu vas faire pareil quand je vais le fermer ?

– Les plaisanteries les plus courtes...

– Je le ferme.

– Tatatatatatata

– Je le rouvre

– Tatatatatatata

– Bon André, tu le sers ce blanc ?

– Si on ne peut plus rigoler, allez bidasse tends moi ton quart

– 17 bougies. Le temps passe si vite.

– Et on n'a qu'une vie.

– A la nôtre.

– Bon anniversaire Adrien.

– Tu prendras ta part de gâteau René ?

– Comme tout le monde André, même si ça doit faire

grossir.

– Un plus petit pour Lucie, une miette pour Babette...

– Et tu te crois drôle ?

– Tiens ma chérie, avec plein de crème.

– Comme d'habitude. Un petit bout à la crème. C'est toi qui l'a fait Lucie ?

– Que vas tu encore nous sortir ?

– Il est bon, c'est tout, ça va, j'ai ma réponse.

– Qu'est ce que tu fais Adrien ?

Ce que je fais, c'est simple. Je dégage. Ma copine m'attend. Et les repas du dimanche en famille, avec mon père et mon oncle, c'est d'un lourd à chaque fois. Il paraît qu'avant, dans la famille, c'était jusqu'au soir, avec les grand-pères et les grand-mères. Heureusement qu'ils ont pris le large et que les vieux d'aujourd'hui voyagent à l'étranger, parce que sinon, ce ne serait pas supportable. De toute façon, la seule actualité intéressante aujourd'hui, c'est de savoir qui de Hamilton ou d'Alonso va être champion du monde.

Un homme en colère

"Je m'appelle Antoine, Antoine Cassimalien. Ne cherchez pas. Personne ne me connaît, à part ma famille, mon patron et quelques employés de la boîte. je suis petit, bedonnant et j'ai le sommet du crane déplumé. Insignifiant quoi! Mais ce n'est pas mon drame.

J'étouffe, j'enrage, je ne me sens pas bien.

Ce malaise a commencé à la suite d'une vulgaire histoire d'importation de cadillac. Mon transporteur a fait appel à un déclarant en douane incompetent qui s'est trompé dans la déclaration de la valeur du véhicule. J'ai trop payé et je me suis trouvé sans recours face à l'administration, puisque celle –ci refusait de me reconnaître. Seul le déclarant en douane pouvait mettre en cause la procédure, mais il y avait des frais supérieurs à la somme induement perçue par les services douaniers.

Et il ne voulait pas reconnaître ses torts. Comme d'autre part, j'avais bénéficié de conditions avantageuses de transport de la part du transporteur, il était prêt à faire plonger mon ami si je ramenai trop ma fraise.

Enfin, les associations de consommateurs ne comprenaient rien à mon dossier et il s'avérait difficile, vu qu'il s'agissait d'une somme trop peu élevée (800 euros) de faire un procès pour ça.

Bref, cet incompetent pouvait continuer à se cacher derrière son "habilitation" d'état et se tromper aux

dépens de ses clients en toute impunité. Par contre, les règlements de la douane sont bien plus sévères pour le déclarant si l'erreur est en défaveur de celle-ci. Et rien ne protège le client pourtant obligé par les textes à passer par une personne habilitée.

Notre administration n'était pas parfaite, mais je découvrirai surtout que lorsque elle "externalisait", elle garantissait ses arrières mais se moquait bien du reste. Les lois, c'est elle qui les invente, elle n'allait pas avantager ses opposants.

Puis ce fut mon divorce. Là aussi, obligé de "faire confiance" à quelqu'un qui ne s'impliquait pas autant qu'il aurait du. La justice encore une fois dépendait de lois plus ou moins biscornues et non du bon sens commun. Elle avait fait exprès de perdre son boulot pour être au chômage et me demander une pension et conserver l'appartement. La société n'avait pas à assumer ce parasite que j'avais engrossé en sortie de boîte de nuit, puis qui m'avait collé aux basques. J'avais cru trouvé quelqu'un qui pouvait m'apprécier. Je n'aurai pas du dire que j'étais informaticien. J'avais épaté un boulet, et aujourd'hui j'en porte les chaînes. Enfin seul, je m'éclatai alors sur internet. Et je découvris l'injustice, le mensonge, la manipulation.

J'ai suivi les débats de l'assemblée nationale sur "La chaîne parlementaire" au sujet de DADvSI. Les paroles sont bien retranscrites sur le site de celle-ci. Mais l'émissaire du gouvernement après les débats "lisait un texte" convenu à l'avance qui ignorait le contenu des débats précédents et validait son point de vue. Les quelques extraits sur les chaînes nationales ne prenaient en compte que ce discours et le vote massif des godillots de la majorité faisait passer des

lois inverses aux volontés affichées durant les débats. Alors, aujourd'hui, quand on me dit "La loi, c'est la loi", moi je sais que "la loi, c'est ce que la majorité absolue a volé au peuple après s'être fait élire indument.

Et quelle est la légitimité d'un pouvoir élu grâce au mensonge et à la dissimulation quand la frange de la population qui l'a mis en place regrette son choix.

Quelle est la légitimité d'un parti de se dire de l'opposition quand ses efforts sont destinés plus à conquérir des adhérents au dépend des partis qui eux aussi font partie de l'opposition?

Mais ce qui m'écoeura le plus furent les discours moralisateurs mis en place pour justifier des lois n'ayant pour but que de la démagogie ou de remplir les caisses de l'état.

De plus, l'idée que le citoyen a besoin d'une repression, de préférence au niveau du porte-feuille pour se mettre au pas me devint insupportable.

Il y eut aussi des manoeuvres dites d'incitation, mais en fait de découragement pour que les gens préfèrent encore être passifs plutôt que de faire valoir leurs droits. Ainsi les "franchises" non remboursées incitaient les gens à ne pas se soigner, ce qui n'empêchait pas les cotisations de sécurité sociale d'augmenter sans réussir à combler un déficit chronique. Sous prétexte de "sécurité", on gêna la dépose des déchets verts par des barrières dans les déchetteries. Le scandale "malodore" passé, on continua quand même à harceler policièrement les SDF pour leur faire quitter les centre-villes.

Mais toutes ses manoeuvres mesquines de politiciens hypocrites en cheville avec les industriels, comme

l'affaire EADS pouvait le faire supposer, comme les marchés publics exorbitants pour les collectivités le démontraient chaque jour, comme les lois européennes et nationales ensuite prises sous l'influence de lobbies, avec parfois la menace pour les élus propres d'être trainés en justice, ou non réélu par "dommage médiatique", tout cela, non, ne m'aurait pas ainsi poussé à bout.

Et les mensonges industriels qu'on découvre petit à petit (Amiante, nitrates, pesticides et aujourd'hui pyralène). Le seul pollueur-payeur, c'est l'automobiliste, qui paie des taxes sur tout (carburants, véhicule, autoroutes, assurance) et paye des industriels pour embaucher des jeunes ou des chômeurs pour dépolluer.

Au contraire, le premier stade d'écoeurement passé, je commençai à m'attaquer à leur "logique", aux "détails oubliés", aux scandales ramenés à des détails, aux idées reçues, et surtout aux idées habilement répandues par une propagande plus simplificatrice que simpliste.

Je reçu des coups, des moqueries... On me mis en demeure de reconnaître et assumer les génocides staliniens pour oser ainsi m'élever contre l'avis des français et les mesures prises pour protéger le travail intellectuel d'artistes mondialement connus, ou pour ne pas accepter d'être jugé par un radar automatique.

Mais tout ça, ce n'était rien. Ce n'est rien... comparé à ce que vous m'avez fait.

Vous, vous tous et en particulier mes proches et mes collègues.

Mes proches n'ont pas su voir ce que je leur montrai, leur expliquai. Ils ont préféré croire la télé, les autres,

et ne ratent pas un match de foot ou de rugby dès que le bleu est de sortie. Ils ne ratent pas non plus une publicité et une émission comique, la plupart du temps plate et grossière. La nourriture industrielle leur convient aussi. Elle est si pratique et c'est sûr, un bon fromage est une pâte cuite. C'est pasteurisé, c'est bon pour notre santé. Quand à l'alcool, juste de temps en temps dans un soda brunâtre de moins en moins sucré soit, sans ceci et décelatisé, mais toujours aussi brun.

Bon, en tout cas, il vaut mieux être seul que mal accompagné. c'est ça une vraie rupture.

Quant à vous, mes chers collègues, mes chers concitoyens, c'est votre apathie, votre résignation ou votre adhésion à des idées stupides, à votre confort, à votre sécurité, à votre égoïsme qui m'ont usé jour après jour. Grégaires, vous vous êtes soudés dans la médiocrité pour rejeter tout ce qui ne pensait comme vous, si on peut parler de pensée en ce qui vous concerne.

J'aurai pu finalement vous ignorer, mais vous ne m'avez pas laissé tranquille.

Je ne suis pas un immigré, je ne suis pas un SDF, je ne viens pas des banlieues, je ne suis même pas un smicard. Qu'avais-je ainsi à déranger vos certitudes rances?

Alors, vous m'avez harcelé. Avec des plaisanteries stupides, en vous moquant de mon énervement, en mettant en exergue mes petits défauts, en me rendant responsable du chiotte bouché, en me collant la stagiaire que personne ne voulait, en racontant des histoires dégradantes, en persuadant le big boss de couper ma liaison internet à mon bureau...

Alors vous pouvez toujours tambourinez à la porte de mon bureau, vous pouvez avoir l'air abattus là en bas, je sais que vous n'attendez que ça.

– prenez ma main, monsieur, soyez raisonnable."

C'est ma voix que je viens d'entendre. J'ai récupéré la clé USB de cet homme qui pouvait servir de baladeur MP3 et d'enregistreur. Pour comprendre pourquoi. La suite du dialogue, je la connais. Elle a été brève. L'homme était surexcité. J'avais peur de prendre sa main. Il était capable de m'entraîner avec lui.

Je l'ai suivi sur l'étroite corniche. Je pensai qu'il hésitait, cherchait une échappatoire... En bas, les pompiers suivaient, espérant éventuellement le rattraper dans leur bache, mais surtout pour écarter la foule inconsciente du danger. Quatre-vingt kilos de chair et d'os, il vaut mieux éviter d'être dessous après leurs dix mètres de chute.

L'homme s'arrêta, se retourna, me fixa dans les yeux, sourit.

Il m'invita à regarder en bas, ce que je fis avec difficulté. Mais je ne voyais pas ce qui pouvait ainsi le réjouir.

"– Il doit être assuré tous risques celui-là" entendis-je pour la deuxième fois de la journée.

Et je réentendis aussi ses derniers mots, avant le saut, dédiés à la foule, jetés au monde entier, captés par plusieurs caméras de télévision déjà sur les lieux, coupés au montage ce soir aux infos, et la clameur de la foule puis le choc sur la grosse sportive de marque, l'alarme qui se déclenche, les cris...

"Vous êtes trop cons".

Explosion

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Action-réaction !

Boum..rang

Licence : Art libre (lal)

Attentat

Le président nouvellement élu pour la seconde fois consécutive souriait à la foule qui lui faisait face, enthousiaste. Celle-ci avait été sélectionnée avec soin. Le quartier était bouclé. Il n'y avait en fait qu'une cinquantaine de personnes qui se pressaient sur cinq mètres de front.

Les services de sécurité avaient beau passer et repasser les enregistrements numériques des divers journalistes sélectionnés qui couvraient l'évènement pour le monde entier, ainsi que ceux des caméras de video-surveillance de l'endroit, impossible de déterminer un coupable.

Les secondes avant l'explosion puis l'explosion elle-même sont décortiquées image par image. Un terroriste suicide vient d'envoyer ad patres onze personnes et en a blessé une trentaine d'autres, dont huit grièvement. On y voit bien l'origine de l'explosion derrière le premier rang mais pas une seule partie du terroriste ne dépasse.

Et puis... dans la foule, il n'y avait que des proches du président, des fonctionnaires payés pour son service exclusif, et utilisés aussi pour leur faciès représentatif d'une France cosmopolite, bien qu'ils aient tous été sélectionnés avec grand soin et soient surveillés en permanence. Le président avait une certaine expérience passée dans la sécurité, et en était devenu dépendant, surtout que le nombre de ses ennemis augmentait chaque jour. Il avait fort heureusement décuplé l'emploi de la machine à voter

électronique, et avait savamment orchestré les sondages pour animer une campagne électorale au résultat courru d'avance. La médiocrité de ses adversaires, comme la médiatisation de quelques faits divers inquiétants au bon moment avait permis malgré tout un sursaut de son électorat réel. Mais celui-ci n'aurait pas suffi pour l'emporter ...

Dans le public, il y avait aussi des épouses bon chic bon genre de collaborateurs anonymes pour le public, et puis, il y avait ce bus de personnes âgées, de la maison de retraite d'Issy-Les-Moulineaux qui depuis le début, il y a cinq ans, soutenaient le président, et qui devaient être reçus après la prise de vue.

Comme le terroriste devait être mort, on regroupa les cadavres des victimes et on décida d'enquêter sur chacune d'entre elles .

On écarta bien sûr le cadavre du président.

Le premier corps était celui d'un homme grand et fort d'une trentaine d'années. Son innocence ne faisait aucun doute. Il aurait pu cent fois tuer le président et s'en tirer vivant. Mais aujourd'hui, il avait donné en vain sa vie en ayant échoué dans sa mission. Il était garde du corps depuis deux ans, et la presse retiendrait qu'il laissait derrière lui une jeune veuve et deux petits orphelins. Il avait reçu peu d'éclats mais était mort par l'effet de « Blast » , ce souffle de l'explosion qui faisait éclater les cellules du corps humain. Ce que la Presse n'écrirait pas, c'est que ses yeux morts ne parcourront plus les horizons lointains. Il aimait les voyages. Il aimait lire. Son boulot, bien payé, il l'avait choisi justement pour voyager avec son « client ». Mais aucun salaire ne peut valoir une

vie...

La deuxième victime était le responsable de campagne du président. Très jeune, il espérait beaucoup de la reconnaissance du président aux frais de la Nation : un emploi fictif dans l'administration, grassement rétribué, tandis qu'il continuerait sa petite entreprise de « promotion ». Il aurait du rester derrière la caméra mais son arrivisme l'avait poussé à se montrer dans les pas du grand homme , pas assez grand malheureusement pour le protéger du souffle de la bombe.

Les morts suivants faisaient partie du public. Il s'agissait du collaborateur noir dont le président serrait la main au moment du « flash », de deux femmes des membres de son équipe, que le dos et les fesses lardées de clous de tapissier innocentèrent avec certitude. Il y avait aussi quatre vieux mortellement touchés aux côtes ou à l'estomac et le directeur de la maison de retraite qui avait eu le bras droit arraché.

La coupable était donc cette petite vieille déchiquetée. Accrochée au bras du directeur, elle s'était faite amener au plus près du président. Mais peu photogénique, on l'avait cachée derrière les deux femmes de collaborateur...

Mais comment avait-elle pu en arriver là ?

La sécurité n'avait pas osé la toucher, et le chien n'avait rien senti de suspect. La bombe devait être artisanale, et elle ne devait pas avoir utilisé de poudre noire, ni de plastic.

Mais les vieux étaient ceux qui avaient voté en masse pour le candidat président. Encore une fois, un fait divers inquiétant juste avant le premier tour des

élections, avec des jeunes de banlieue comme protagonistes, avait fait remonter les votes vers le candidat symbolisant le mieux l'ordre, la sécurité et la défense de la nationalité.

Seulement, les nouvelles maisons de retraite qu'il avait fait construire pour le troisième et quatrième âge étaient hors de prix. La plupart des personnes âgées étaient donc logées encore dans des conditions très moyennes, mais surtout loin de beaucoup de soins médicaux, pénurie de médecins (de plus ceux-ci étaient inintéressés par les forfaits remboursés par la Sécurité sociale moribonde), et abondance de vieux oblige.

La terroriste avant d'entrer en maison de retraite fréquentait un site aujourd'hui interdit, un site de lecture écriture qui était devenu assez contestataire suite à l'arrivée d'un agitateur, aujourd'hui incarcéré. Et celui-ci, sous forme de recette de cuisine, avait donné sans que les robots de filtrage du net ne les détectent, les secrets de fabrication d'une bombe avec les moyens de bord, que chacun ou chacune pouvait trouver dans une cuisine, à l'intérieur de leur électro-ménager, dans le jardin ou dans le garage : que des produits courants impossibles à contrôler ou interdire.

Quand les attentats-suicide des mamies gâteaux se généralisèrent par la suite, dus au Mamie Blues dans les maisons blanches, les médias firent la Une sur ce phénomène de « Mamie Boum ». Il ne cessa qu'après une vraie prise en charge de la fin de vie des personnes âgées, en majorité des femmes, grâce au président suivant qui comprit vite la leçon, surtout

lorsque des enfants de huit ans, qui avaient aidé Mémé à la cuisine commencèrent à faire sauter les écoles primaires le dimanche après-midi.

« Pour un kilo de sucre, prendre trois mesures de ... »

Toute la population avait été considérée comme potentiellement dangereuse pour justifier la mise en place de contrôles omniprésents. Mais maintenant qu'elle le devenait vraiment, il valait mieux conclure avec elle un pacte au lieu de continuer à lui imposer les règles qui servaient le mieux les intérêts du pouvoir et de ses amis.

Un homme politique en 2006 avait affirmé "Ce n'est pas la rue qui gouverne".

Mais si c'est la population qui met en place les dirigeants dans un système démocratique, dans un autre, c'est elle qui les démet de leurs fonctions.

Seulement, quand les politiques jouent avec le feu, il ne faut pas laisser trainer les allumettes à portée du peuple...

Représentation publique.

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Les politiques sont-ils encore ce que l'on croit ?

Écrit il y a une petite centaine de jours. Pas très fin, (limite vulgaire, car écrit sous l'effet de la colère) mais à la vitesse à laquelle les choses vont, il vaut mieux publier avant que la réalité dépasse la fiction.

Licence : Art libre (lal)

Bilan de campagne

Dix huit heures, le soir du deuxième tour des élections présidentielles de 2017.

Les cinq candidats du premier tour sont autour d'une table en « U » dans une salle souterraine de l'Élysée.

Ils vont connaître les statistiques sorties des urnes, enfin, issues des résultats informatiques des machines à voter.

Ils sont trois hommes et deux femmes.

Le grand barbu chauve, c'est Georges Ematon. Il est le leader du mouvement d'extrême gauche. Il n'a pourtant que trente trois ans. Au premier tour, il a fait trente cinq virgule quatre pour cent des sondages. Il en a remercié le soir du premier tour seulement le tiers. En effet, il était hors de question qu'il soit au deuxième tour.

Paulette Sélarate représente la gauche traditionnelle. Elle a fait cinq pour cent des suffrages exprimés. Portée au second tour sur la vague des vingt huit pour cent « gagnés de haute lutte » grâce à l'audace des français osant à nouveau tenter l'aventure de la présidentielle avec une femme, noire et gay de surcroît, elle a tenté de rassembler au maximum les français autour de son projet aux mille et une propositions pour un pays gouverné « Nettement » grâce à une démocratie participative de l'internet qui associe l'ensemble des citoyens informés clairement aux décisions du pays.

A sa gauche, il y a le candidat du centre, Philémon Derche, malheureux d'avoir fait le meilleur score à

quarante trois virgule deux pour cent et d'être éliminé pour cause d'inexistence politique dans un modèle bipartite. Il est donc placé troisième à dix sept virgule quatre pour cent. Il est ce fameux troisième homme indispensable pour maintenir une pression très utile dans l'entre-deux tours.

Car apparemment, il a été celui avec lequel il fallait rechercher l'alliance pour pouvoir espérer l'emporter. Le candidat de la droite classique lui sait qu'il l'emporte de toute façon. Il a fait un bien maigre effet sur la population au premier tour: quatre virgule trois pour cent. Il est assez amer, car même les vieux ne votent plus pour Roger Lécouyenhor, un hindou dont le père intouchable est venu comme informaticien chez Bull durant les années 1970, espérant un meilleur avenir pour son enfant. Embauché chez Microsoft France en 1984, il a fait fortune en vendant des IBM PC équipés de ms-dos pré-installé sur les disques de cinq mégaoctets. Le jeune Denis en 2000, sur les traces de son père bricole les premières DRM et participe pour le ministère de l'économie à l'élaboration de la LEN 1.0 et de DADvSI 2.1 (ainsi nommée d'origine à cause de l'article 1 abandonné, puis ressuscité avant de travailler dès 2008 au ministère de la Culture Numérique et de la Musique. Il a été donné à trente deux virgule trois pour cent des voix, mais nul ne s'étonne de ne connaître aucun citoyen ayant voté pour lui. Diabolisé à l'extrême par ses adversaires, ses électeurs doivent craindre pour leur sécurité. D'ailleurs, la sécurité, c'est cinquante pour cent de son programme. Enfin, Francine Naipell regroupe sous sa bannière toutes les droites catholico-royalistes refusant officiellement la laïcité

de l'Etat . Elle avait tout de même obtenu un score de douze virgule cinq pour cent des voix mais on ne lui en a laissé que neuf virgule huit. Une extrême droite supérieure à dix pour cent agite trop les consciences populaires depuis 2002.

En face d'eux, il y a deux hommes. L'actuel président qui n'avait pas le droit de se représenter (Cela évite que le président de la République puisse avoir la sympathie réelle des électeurs et se mettent à contrarier les politiques économiques indispensables à la gestion de la planète) et Bob Garrison, l'homme de l'OMBRE (Organisation Mondiale des Banques et de la Ressource Economique).

Le président sortant annonce donc les vrais résultats. Quatre vingt dix pour cent de votants, quarante neuf virgule huit pour cent pour la candidate de gauche et cinquante virgule deux pour cent pour le candidat de droite.

Il n'y a bien sûr pas de vote blanc puisque les machines électroniques ne le permettent pas depuis deux mille douze. Seulement un pour cent des électeurs ont préféré payer l'amende pour ne pas être allés voter (Les autres ont rempli correctement le formulaire « d'excuse » sur le net pour expliquer leur absence d'un bureau de vote ce jour là mais en 2020 puisque le mandat présidentiel est passé à trois ans, on pourra voter grâce à Internet.)

Manifestement, la haine du capitalisme est encore inférieure à la misogynie, au racisme et à l'homophobie réunies dans la population ce qui évite de trafiquer les chiffres. En effet, un pays contrarié par un président qu'il n'a pas choisi et donc dans lequel il ne se reconnaît pas est plus difficile à diriger.

Le peuple a eu son spectacle, ses débats, Le Débat en finale, et a pu s'exprimer. Donc, il a pu se débarrasser de ses frustrations quotidiennes et maintenir en lui un sentiment d'espoir. La prochaine fois, il faudra quand même que ce soit l'opposition qui passe. Elle permettra de forcer la consommation de l'état et des citoyens, de laisser entrer des étrangers sous payés qui ensuite permettront de garder assez bas le niveau de vie de l'ensemble, de vider les caisses et de faire des emprunts que la droite bonne ouvrière remboursera petit à petit par l'austérité et la vente des derniers avoirs de la république.

Et pourquoi pas une femme ? Le peuple lui pardonnera certainement plus la débâcle ou bien aura plus tendance à assimiler cette débâcle inhabituelle par son intensité avec une incompétence féminine somme toute .

C'est une bonne nouvelle. Ils ont tous bien travaillé à cette réussite.

Pendant la période électorale, personne ne regardait les lois qui passaient sans être appliquées immédiatement, personne ne surveillait le prix de l'essence, de la baguette de pain ou des lames de rasoir...

Quand médias, politiques et décideurs économiques travaillent main dans la main, le pays est bien tenu.

Chacun doit donc ce soir se rassembler sous la bannière du vainqueur et remonter le moral de ses troupes afin que dès demain les citoyens travailleurs rejoignent leur lieu de travail et commencent à oublier les promesses d'améliorations qu'on leur a faites, et qu'on ne pourra pas tenir.

La semaine prochaine, une mesure démagogique, l'autorisation de copier sur son ordinateur via le net toute œuvre musicale ou cinématographique nationale de plus de cinq ans sans encourir de graves poursuites judiciaires permettra à moindre frais de satisfaire les besoins de la jeunesse, comme de rogner sur les revenus des petits artistes locaux qui ne sont pas distribués mondialement. Leur disparition progressive permettra un meilleur contrôle de la création et de l'homogénéisation des cultures. Un peu tardivement, on supprimera cette mesure aux effets pervers, afin que les grosses vedettes ne soient pas atteintes elles. Artiste ce n'est pas un métier à laisser occuper par n'importe qui. Sinon, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

C'est pareil pour les politiques. Heureusement, l'O.M.B.R.E veille sur la stabilité du monde, gage de sécurité et de réussite économique globale, enfin, au profit de l'Humanité qui la mérite bien sûr. Les autres n'ont droit qu'à des jets de "malodore" quand ils revendiquent. Moins toxiques que les anciennes munitions de gaz lacrymogènes, ils sont plus dissuasifs et plus pratiques pour les arrestations. En effet, les personnes atteintes ne trouvent refuge nulle part et c'est une aide efficace pour le flair des forces de l'ordre, aujourd'hui anémié, car celles-ci sont trop souvent contraintes à cotoyer l'ordure sans pouvoir la traiter (ou la retraiter) pour autant.

Roger Lécouyenhor va avoir la tâche difficile durant ces trois prochaines années de se démener pour sembler bien faire tandis que l'O.M.B.R.E s'occupera de tout. En compensation, il voyagera beaucoup, aura

droit à des vacances paradisiaques tous frais payés durant son mandat et à une retraite dorée. Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que sous sa présidence, à côté des bons résultats de la Sécurité Routière, (Moins de 1500 morts par an), on comptera en moyenne 13.276 suicides, 3455 soldats morts en opération, 27869 accidents domestiques mortels dus à des intoxications ayant pour origine des produits chimiques de substitution non contrôlés et que l'espérance de vie baissera de trois ans pour les hommes comme pour les femmes à cause de la pollution environnementale. L'Histoire ne retiendra rien, sauf ce que l'O.M.B.R.E aura laissé filtrer.

Les candidats attendent le départ de l'homme de l'O.M.B.R.E et de l'ancien président pour féliciter et s'attirer les bonnes grâces du vainqueur. Comme dans l'ancien temps, quand un président, c'était encore quelque chose...

Fuck !

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Romans / Nouvelles

Il y a urgence. Actuellement, les anglo-saxons ont réussi à imposer l'anglais comme langue unique pour le dépôt de brevet. Ça s'est passé à Londres. L'Europe n'a pas bougé...

Licence : Art libre (lal)

Fuck

"Susan was in the kitchen. Peter entered. «What the matter with you» she said. «I'm angry. Fucking frenches» ..."

« Dis Fred, je ne voudrais pas te vexer. Mais ça ne vaut rien ça. Qu'est ce qui te prend ? On dirait du « Albin Goladin » traduit par un logiciel macrochiotte.

– T'as pas écouté les infos ce matin ?

– Ben non, moi tu sais, depuis que je suis un éditeur au chômage, je me lève un peu tard...

– Notre cher président qui en est à son deuxième sexennat, et qui va rétablir le septennat pour pouvoir encore faire deux mandats de suite ... a décidé de ratifier le « Protocole de Londres Version trois ». Celui-ci prévoit que toute œuvre de l'esprit doit être en anglais dans sa version originale si elle veut bénéficier d'un copyright international.

– C'est dégueulasse. La version 1 en juillet 2007 avait été prévue pour les brevets internationaux. Il en était advenu que les petites entreprises sans traducteur se sont faites piquer leurs découvertes . Sans compter celles qui ont redécouvert des roues qui tournaient en anglais avec un minimum d'explications, voire sans preuve de faisabilité et de réalisation de prototype, et qui n'ont pu valider leurs travaux à cause de ces brevêtisations fantaisistes. On ne peut pas faire ça

avec la culture nationale...

– Oh que si. Les chanteurs depuis au moins dix ans et depuis peu les acteurs dits français sont passés à l'anglais. La moitié des films sont en anglais sous-titrés, et bientôt ce sera la totalité. A l'école primaire, les cours sont en anglais dès le cours préparatoire, depuis cette année et cette génération fera sa scolarité entièrement en anglais. Jules Ferry, le héros de notre cher président, a fait de même pour éliminer tous les patois et les langues régionales à la fin du dix-neuvième siècle.

– Avec la messe en latin, le français risque même de devenir une langue complètement morte en moins d'un siècle.

– Il est question aussi de changer notre devise.

– Ils vont la traduire en anglais ?

– Non. « Liberté, égalité et fraternité » ne sont pas des valeurs internationalement reconnues. Le parlement à majorité « Popular Moving Union » va voter dans les jours prochains « Labor, ecology and fidelity »

– Que vient foutre l'écologie dans la devise nationale ?

– Elle marque le respect de l'environnement, donc celui des citoyens français comme de nos amis de par le monde. Et puis, c'est un combat de tous les jours.

– Je sais. Elle justifie taxes, limitation de la vitesse et des déplacements, augmentation des prix de l'énergie et de tous les produits manufacturés et agricoles directement, sur tous les services indirectement. Mais ça n'empêche pas la vente des climatiseurs aux vieux, l'intensification des liaisons aériennes et la fabrication de yachts privés de plus de soixante

Fuck !

mètres. Bref on paie tout le temps, et on peut même faire des dons aux chanteurs qui défendent la cause des morues à Terre-neuve.

– Elles ont été sur-pêchées et ...

– Alors, il suffit que les industriels pillent et ensuite c'est à la collectivité de payer ?

– Ecoute, il fallait voter à gauche la dernière fois si tu n'étais pas d'accord.

– Quelle gauche ? Celle qui est responsable des goulags ou celle qui prétend qu'on ne peut pas augmenter le minimum moyen de survie solidaire sans risquer de faire une génération de fainéants ?

– Tu vois, on n'a pas le choix de toute façon.

– C'est comme pour mon prunier. Il n'était pas homologué, j'ai du payer pour le faire arracher et avoir le certificat d'arrachage.

– On t'en a quand même fourni un autre homologué en échange.

– D'origine et de brevet américain. Les prunes seront grosses comme des pêches, mais il lui faudra cinq ans avant ma première récolte. A nos âges, on risque de sucrer les fraises avant de pouvoir faire des confitures.

– Et on a du payer à cause de cette loi cinq pour cent de plus au niveau des impôts locaux.

– Normal, ce ne sont pas les citadins qui allaient payer pour les campagnes.

– Au fait t'as signé la pétition ?

– Laquelle ?

– Celle pour que la finale du worldmegaball se déroule à Paris en 2032.

– -Être le pays organisateur. C'est notre seule chance

d'être sélectionné ?

– Oh non. Nous avons Roderick, le petit-fils de Pannick Roah, qui peut emmener son équipe au moins en demi-finale.

– Je me demande comment tu peux supporter de suivre ces matches à la télé, avec toutes les coupures pub.

– Comme tout le monde. Bière, popcorn et charentaises. C'est le seul moment dans la semaine où tous les magasins sont fermés et où même les flics nous foutent la paix.

– À part qu'à cause des retransmissions sous dix angles différents, tout ce qui n'est pas vidéo à la demande ou services d'urgence est désactivé sur le Net.

– C'est la dure loi du sport.

– Les plus forts gagnent. D'ailleurs, la loi anti-dopage européenne a été déclarée inéquitable et doit être abrogée. L'Union Européenne va devoir payer cinq milliards de dollars. Un pour les ligues sportives et quatre pour les télévisions américaines pour avoir empêché durant deux ans aux athlètes américains de participer aux épreuves européennes sous prétexte que la Tri Nitrosine Toluminique était interdite en Europe et autorisée aux USA et en Chine.

– Ouaih. Et puis la semaine prochaine, c'est le grand lancement de la nouvelle boisson aux extraits garantis de coca.

– On ne sait même pas ce qu'il y a dedans.

– Oh que si. C'est un mélange de whisky, d'eau gazeuse, de coca et bien sûr de petites choses qu'on ne peut pas dire puisque c'est breveté. En tout cas

c'est prouvé. Cette boisson tonifiante qui ne fera pas plus de 4 degrés volumiques d'alcool donne de l'énergie, combat le taux d'alcoolémie dans le sang en transformant l'alcool en sucre au-delà de la concentration de 0.25 g/litre, sert de coupe-faim, et c'est un anti-douleur efficace. Elle va être retenue pour être le médicament de l'année.

– Je te la laisse.

– Tu t'y mettras aussi. Tu sais bien que les boissons alcoolisées vont être interdites à partir du deux janvier prochain. C'est la fin des vignobles français.

– Je me bourrerai la gueule au réveillon et j'en profiterai pour me tirer une balle dans la tête.

– Alors, il faudra que tu attendes le trois. Les armes légères ne seront pas légalisées à la vente avant.

– J'espère bien que cette loi pourrie ne passera pas.

– C'est une promesse électorale. Il est obligé de tenir ses engagements. « Familles Françaises » a donné son accord depuis qu'il a accepté que les armes ne soient pas accessibles aux enfants de moins de huit ans.

– Normal, c'est l'âge où on peut aujourd'hui les mettre en prison. Imagine un meurtrier de sept ans et demi qu'on soit obligé de relâcher. Ce serait le chaos.

– Aujourd'hui, c'est la cata. J'ai tout oublié de mon anglais scolaire. Et comment veux-tu traduire « Les carottes sont cuites » ? Je vais perdre mon boulot de feuilletonniste de l'été avant l'automne.

– « It's fuck » bien sûr.

– Tu crois.

– Oui, on est foutus cette fois.

– Et si on prenait le maquis ?

– Ici, en pleine Beauce ? Mon vieux, on ne peut

Fuck !

même pas consommer le blé ou le maïs transgéniques directement sans connaître la même fin horrible que les cafards et autres insectes. Maintenant, sans le « lavage » de la récolte, le blé et le maïs sont toxiques. Il n’y a même plus besoin d’épouvantails, ils ont eu les plumes des corbeaux. Les campagnes sont bien calmes depuis, et la Poste les déserte. Et dès la récolte, il n’y a nulle part où se cacher.

– Je n’ai plus qu’à adhérer à la SALEM (NDLA Société des Auteurs Littéraires et des Editeurs de Manuscrits : ne dites pas qu’il n’y a plus de manuscrits, il y a des sociétés qui doivent utiliser encore des phonogrammes et qui font payer des droits de reproduction mécanique). En faisant don de mes œuvres précédentes qu’ils pourront exploiter durant cent quarante ans après ma mort, avant qu’elles soient rendues au domaine public) je peux obtenir une petite retraite.

– Tu ne peux pas. Tu as fait des licences d’art libre dans ta jeunesse.

– Il n’y a pas prescription ?

– Il fallait t’inscrire avant mai 2023 pour être considéré comme un repent. C’était je te rappelle une garantie que notre cher président avait obtenue pour sauver les auteurs français de la pauvreté. Tu aurais ainsi bénéficié d’une infime partie des royalties que verse Google pour exploiter les œuvres du domaine public. Mais toi, tu n’as pas voulu, prétextant que les internautes voulaient une culture libre. Et ils sont où aujourd’hui, les internautes ? Ils sont abonnés à la Vod, ils consomment du sexe, des gags, des fakes politiques et des accidents et il y en a de moins en

Fuck !

moins qui lisent tes billets de « mauvaise » humeur.

– Tu dis ça pour me faire de la peine ?

– Non, si je voulais vraiment t'en faire, je t'apprendrai qu'Albin Goladin sera fait chevalier des Lettres et des Arts le mois prochain. Et on parle de lui pour la rosette.

– Fuck, fuck fuck et fuck...

– Tu vois, même toi tu t'y mets.

– On y est dedans pour longtemps. »

Jusqu'aux limites

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Romans / Nouvelles

Des hausses de prix ont été annoncées pour septembre concernant le secteur alimentaire.

Ames sensibles s'abstenir

Licence : Art libre (lal)

Jusqu'aux limites

Septembre 2007. Comme annoncé le mois de juillet précédent, les prix des produits alimentaires augmentent. Mais bien au delà des cinq pour cent annoncés. De toute façon, avant les vacances d'été, on ne pouvait pas dire plus sans risquer de compromettre la saison touristique. Pour ne pas que l'indice des prix prennent trop en compte les chiffres réels, les packagings changent. Les plaquettes de beurre ne font plus que 200 g, les fromages deviennent plus petits, les boîtes de conserve ont plus d'eau à l'intérieur quand il s'agit de légumes (qui vérifie le poids net égoutté à l'achat ?), la baguette de pain ne fait plus que 180 g et le tout à l'avenant.

La boulimie des pays émergents se tasse un peu puis repart. Dans les pays agricoles, il est hors de question d'augmenter les productions. Les leçons tirées de l'Europe avec des excédents alimentaires coûteux à stocker et de celle des produits pétroliers, dont les prix de vente augmentent grâce à leur rareté alors que les coûts de production et d'extraction stagnent (d'où de pharamineux bénéfices) ont porté. Il s'agit donc pour le paysan industriel, puisque les autres ont quasi-disparu de faire « son beurre » après de nombreuses années de vaches maigres. Le reste de la filière, lui-même à bénéfice constant en pourcentage compte aussi profiter de la situation. Si le paysan encaisse dix pour cent de plus, eux aussi.

Avec le nombre d'intermédiaires, la part du paysan ne représente en fait que vingt pour cent du prix de vente du produit. Si on ne devait prendre en compte que le paysan, l'augmentation serait donc de deux pour cent sur le prix final. Et pourtant, avec la spéculation des coopératives et des circuits de la grande distribution, l'augmentation pour la ménagère se situe entre douze et vingt pour cent.

Les produits de la pêche, entre la raréfaction de la ressource et le prix du pétrole, flambent eux aussi

Des chiffres de l'insee affirment pourtant que la hausse des prix moyenne n'est que de 6%. En effet, le prix des téléviseurs LCD grand format et de l'électro-ménager a baissé entre deux et dix pour cents malgré les nouvelles taxes au nom de la copie privée sensées sauver l'exception culturelle française.

Mais les industriels analysent de près le marché. Les gens achètent moins de voitures, achètent beaucoup moins de disques et de films. Les ventes d'alcool stagnent mais s'orientent vers les alcools forts. Les ventes de tabac s'effondrent, mais les tenanciers de tabac se rattrappent sur les jeux à gratter et le loto, toujours très sollicités. Dans les supermarchés, on constate qu'il se vend beaucoup plus de pâtée pour animaux. Or, dans le même temps, les ventes du marché animalier en terme d'accessoires, de litière, de dépenses vétérinaires, d'assurances baissent en volume.

Il faut se rendre à l'évidence. Les gens mangent des produits prévus pour la nourriture de nos amis à quatre pattes.

La première réaction est de consulter les spécialistes. Risque t'on avec ces produits, des

intoxications alimentaires ? Les spécialistes les rassurent : non. La viande est de moins bonne qualité que celle des raviolis et autres boulettes industrielles, et équivalente à celle des saucisses dites de « strasbourg » ou des merguez. Il s'agit des bas morceaux que les gens ne veulent pas consommer et qui surtout ne sont pas rentables à la vente, car ils gênent les ventes de morceaux plus classiques type steacks. Plus assez de personnes ne mange des daubes, des rouelles, des rognons, déjà parce que c'est long et difficile à préparer.

La ménagère ne s'embarrasse plus, et puis, elle ne sait même plus faire, alors... Ces bas morceaux sont ensuite mélangés aux miettes de viande extraites entre les vertèbres où arrachées aux os courts, aux bouts de gras etc. etc. Par contre, cervelles et moelle sont toujours jetées, à cause des lois issues des précautions prises pour éviter une nouvelle épidémie de vache folle.

Décision est prise alors d'augmenter les prix de la nourriture pour animaux. Ce sera autant de bénéfiques en plus. Un accord est passé aussi avec les vendeurs de « viandes reconstituées » pour que celles ci soient toujours plus chères que les produits pour chiens et chats. Il s'agit bien sûr d'ententes illicites entre les principaux acteurs du marché mais les organismes chargés de contrôler ce genre de manoeuvres surveillent plus les fournisseurs de télécommunications portable que le reste du marché. Et puis, ils ne disposent pas d'effectifs suffisants pour s'en apercevoir au travers d'enquêtes.

Deux mois plus tard, après les fêtes de fin d'année, on s'aperçoit que le cadeau pour chien et

chat a encore diminué. Ainsi que le nombre de tatouages. Mais plus horrible encore. Les animaux se font moins piquer par les vétérinaires. Les maitres laisseraient leurs animaux à l'agonie pour ne pas payer la piqure et la taxe à l'équarissage ?

Des animaux morts sont retrouvés sur la voie publique. Tout maitre n'ayant pas signalé la disparition de son chien et dont le cadavre est retrouvé paie en plus de la taxe d'équarissage une amende. En février, un animal sur dix est retrouvé la tête tranchée, la tête et son tatouage étant plus faciles à faire disparaître que l'animal tout entier.

Partout en France, on accuse aussi les gens du voyage d'être des voleurs d'animaux. Des perquisitions dans leurs aires réservées ont lieu et on ne trouve aucune preuve de ces allégations. Pourtant, les disparitions augmentent, ainsi que la consommation de boites et de croquettes.

Il n'y a plus d'abandon de chien et chat. Par contre, les adoptants sont de moins en moins nombreux et les marchands d'animaux font faillite, comme les refuges qui donnent leurs animaux avant de mettre la clé sous la porte. De vieilles dames bénévoles qui s'en occupaient avec coeur partent ruinées à l'hospice le plus proche. Il est normal que beaucoup de gens n'aient plus les moyens pour chauffer l'aquarium de Némó, payer les graines de Coco et les cages de Nestor le hamster ou de Kouriki la souris. Mais, un chat, un chien, c'est presque un enfant dans une maison.

Au printemps, pas de portée amenée aux vétérinaires pour les euthanasier. Plus de chiot ou de

chaton à tatouer, vacciner, opérer, assurer. On sait aussi pourquoi maintenant.

Un chasseur s'est fait prendre en mars avec trois chiens dépecés dans son congélateur. Il en avait deux à lui bien vivants qui servaient de « rabatteurs » et qui sauvaient ainsi leur peau jusqu'alors. Mais la plupart des animaux disparus avaient été mangés ou vendus par leurs maîtres. Il expliqua son geste par la raréfaction du gibier classique et bien sûr l'augmentation des prix de la viande.

Sous la pression des industriels, les médias se déchainent pour promouvoir à nouveau l'animal de compagnie. Bernard Barbichon succède à une autre vedette en B.B. du monde animalier.

L'émission « Trente millions d'amis » change de nom, fortement orienté à la baisse. Le président, poussé par son parti, prend des chiens avec lesquels il s'exhibe durant ses footings. Ses collaborateurs font de même et participent aux émissions de Bernard Barbichon à la télé, posent avec leur famille et leur petit animal. L'opposition proche du pouvoir fait de même pour ne pas se laisser distancer dans la popularité. L'effet est désastreux pour les deux partis aux municipales suivantes. Les français frustrés pour raisons économiques en sont venus à détester toute exhibition du luxe dont ils ont pu apprendre à se passer mais sans rien dire. Mais il réagissent violemment à ce rappel insolent du luxe d'un simple compagnon, auquel ils ont du renoncer dans de sinistres circonstances.

Par mesure de rétorsion, les industriels stoppent la fabrication de nourritures pour animaux l'été

suisant, quitte à jeter les bas morceaux pour ne pas déséquilibrer le marché. De toute façon, les gens riches qui ont encore des animaux achètent pour leur animal la même viande que pour eux.

Les politiques ne purent rien cette fois pour empêcher la révolution d'éclater au mois d'octobre suivant...

Contrôle permanent

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Science Fiction

Contrôle permanent...et tolérance Zéro

Cela a commencé par l'anarchie commerciale et idéologique

Cela a commencé par une politique anti virale et une gestion réseau serrée...

Cela a commencé par une volonté d'appliquer la loi du respect universel...

Cela a déjà commencé

Pas besoin d'être informaticien, bien au contraire. le premier chapitre vous explique pourquoi on vous embête autant ...

Bien que : on m'a déjà dit que c'était compliqué...Boa, quand vous comprenez pas, vous pouvez penser que de toute façon, ca marche, même si on ne sait pas pourquoi ;o)

De toute façons, dans le monde d'aujourd'hui, vous n'avez pas le choix et c'est justement pour ça que vous vous faites avoir

Licence : Art libre (lal)

Chapitre 1

La sonnerie de téléphone tira l'informaticien-programmeur de sa profonde réflexion face à ses deux écrans, son plan et ses multiples notes.

– Fred, je suis mal. Je viens de recevoir un mail de ton chef de service. J'ai un virus sur ma bécane. Je suis convoqué chez le DRH ce soir, pour qu'il me lise la lettre qu'il compte m'envoyer à domicile. Il parle déjà de faute grave.

– Calme toi Gérard. Il y a des lois qui te protègent, mais j'espère que tu es assez clean quand même. Il était où ce virus ?

– Sur mon disque.

– Cà j'ai compris, dis, transfère moi ton mail avec sa pièce jointe.

– Sa pièce jointe ? Je n'ai rien pigé à ce qu'il y a écrit dessus.

– C'est un compte-rendu automatique d'infection standard. Pour un informaticien, il y a tout. Pour la loi aussi.

– N'empêche que moi je n'y comprends rien.

– Tu n'es pas le seul. A part les informaticiens et les juristes, les autres ne doivent comprendre qu'une chose. Ils font ce qu'on leur dit, il ne font pas ce qu'on leur dit de pas faire, sinon ils sont sanctionnés.

– Bon, alors, transférer...

– Et ne fait pas comme la dernière fois "répondre à tous".

– C'est bon, ça, j'ai compris maintenant.

- Bon, je l'ai reçu.MMM... T'as pas de pot vieux.
- C'est quoi ?
- Oh, presque rien. Un faux positif.
- Un quoi ?

- Un programme qui n'est pas un virus, mais que le programme de recherche confond avec un virus qui a un bout de code similaire dans sa signature.
- ????
- T'as pas l'air de comprendre.
- Tu sais bien, moi, l'informatique.
- On ne peut pas traquer les virus seulement sur leur nom. Ce serait trop simple qu'il change de nom et puis continue son chemin. Alors, pour chaque malware, enfin, "programme méchant", on repère un bout de programme qui n'appartient qu'à lui, et on appelle ça "signature". Bon, c'est un peu plus compliqué que ça, mais c'est pour expliquer. Comme ça, on peut non seulement détecter des vilains programmes, mais on peut aussi détecter les bouts de programme que les virus rajoutent à des fichiers normaux, type exécutable par exemple, ou alors aux macros dangereuses qui sont rajoutées dans les fichiers de traitements de textes ou de tableurs évolués.
- Des maquereaux ?
- Des bouts de programme évolués dans le langage du logiciel qui gère ton contenu.
- T'es lourd.
- Vous voulez tous faire de l'informatique sans en apprendre les bases.
- Eh, j'suis qu'un utilisateur moi!
- Et bien, je vais te parler de choses que tu connais.

Tu aimes les chiens?

– J'en ai deux.

– Quand tu les sors dehors, ou si tu en adoptes un dans la rue, avant de le faire entrer chez toi, tu vas le nettoyer.

– Bien sûr, je n'aime pas les puces.

– Et bien, imagine que les puces, il en existe plus de mille espèces, et que tu disposes de 50 insecticides différents car chacun ne tue pas de la même façon les puces mais aussi leurs oeufs. Vu le prix des insecticides, tu ne peux pas te permettre de passer tes chiens avec les cinquantes insecticides à la fois.

– Bien non, il va en crever.

– Parfois on n'a pas le choix non plus, tu vas voir plus loin. Donc, il faut d'abord un programme qui scanne ton chien pour trouver une puce, c'est l'antivirus, puis quand il en trouve une, il l'identifie et consulte sa bibliothèque pour connaître la puce: c'est le fichier de signature. Et ensuite il choisit la meilleure façon de l'éradiquer. Voilà pourquoi il faut aussi mettre à jour des modules.

– Et si il voit pas de puce ?

– Il y a deux solutions. Soit il y en avait une et il l'a confondue avec un vulgaire grain de sable car il n'a pas été alerté par la signature, et cela veut dire que ton chien peut malgré tes mesures de précautions te refiler une puce, soit il ne t'arrivera rien, et c'est le but de toute cette traque.

– Mais on ne peut pas être sûr que le chien n'a rien ?

– Non, on ne peut qu'être sûr qu'il n'a pas une menace déjà clairement identifiée. C'est pour cela qu'on cherche à avoir une longueur d'avance et qu'on recherche aussi avec des signatures voisines des signatures de puces. On espère ainsi découvrir une nouvelle espèce ou une mutante. Mais parfois, on tombe sur une fourmi qui ne fait pas de mal.

– Bon alors je ne risque rien ce soir.

– Si quand même. Imagine que ta femme ne t'ai autorisé à n'avoir que deux chiens de garde. Et qu'à cause d'une fourmi que le détecteur non pas à l'entrée, mais dans la maison détecte une fourmi qu'il a pris pour une puce dans la chambre. Ta femme va dans la chambre et trouve un clébard que tu y planquais, et qui n'a rien à foutre là. Tu as des chiens pour la sécurité de la maison, mais celui-là, il est petit, gentil et joueur. Il est donc inutile. Elle ne veut pas le nourrir, le sortir, et attrapper des puces par sa faute. En plus, pendant que tu joueras avec lui, tu ne seras pas avec elle ou en train de faire le ménage ou la vaisselle, tandis qu'elle n'arrête pas, entre les gosses ou la cuisine...

– Tu n'es pas marié toi ?

– Détourne pas. Bref, avec ce chien, tu es moins productif et tu fais courir des risques pour toute la famille. Ce sont les puces qui propagent la peste. Bref, tu es un mari indigne, elle exige la mort du chien et elle va divorcer avec tous les torts de ton côté.

– C'est pas excessif ça ?

– Tant qu'on parle de chiens, de puces et de microbes,

c'est la loi de la nature qui s'applique en toute cruauté, mais sans arrière pensée. En matière de virus en informatique et sur le net, c'est une guerre économique pour les uns, hégémonique voire même idéologique, totale et même par simple perversion. Le but est de ralentir, blesser, tuer, décimer... on ne sait jamais ce qu'on peut ramener par téléchargement ou avec sa clé.

– Alors ce soir, je suis mort.

– Il y a encore un flou dans la réglementation, mais bientôt, il peut y avoir un barème mis en place, alors qu'aujourd'hui, c'est une question de jurisprudence qui tente de sauvegarder les droits des employés face à la paranoïa des patrons qui comprennent pas plus que toi bien souvent et le risque encouru malgré tout pour les réseaux. On va te reprocher des fichiers persos inutiles qui ne sont que des suspects potentiels. Tu en as peu heureusement pour toi. Mais tu sais bien que certains en ramènent par wagons entiers pour rire entre copains. C'est fini. A la limite, transférez vos bêtises via les "stations blanches", au moins ça testera les logiciels anti-virus, bien que, je ne sais pas si c'est bien un bon conseil, car si vous la contaminez et que ce n'est pas détecté, vous réussirez à contaminer le réseau quand un type ira tester une clé pour ses fichiers de travail. La rigolade est terminée. En plus, les responsables informatiques perdent trop de temps à gérer les "alertes" et cela a un coût élevé pour la boîte. Et ce n'est pas seulement ici que les messages d'alerte virale sont envoyés, mais directement au siège. Bref, il y a des comptes à rendre en haut lieu pour apparemment des peccadilles, mais qui coûtent très cher déjà sans

sinistre. Alors, ne t'attends pas à ce qu'on fasse des cadeaux dans l'avenir, pour toi comme pour les autres.

– Qu'es ce que tu peux pour moi?

– Je vais venir effacer tout ce qu'on peut, et qui n'a pas encore été vu. Et puis, ça peut t'éviter la récidive alors qu'en fait tu n'auras rien rajouté. Les fichiers de signatures changent tous les jours. Ce qui semble clean aujourd'hui risque d'être détecté demain. Je ferai savoir que t'as bien pigé la leçon, ce qui ne peut qu'arranger éventuellement la sauce. Et puis, je peux En parler au responsable syndical pour qu'il te défende. Tu fais partie du syndicat?

– Non, mais si il m'aide, demain, je m'y inscris. Putain d'ordi, on peut pas lui faire confiance, à ce cafteur

– Dis-toi que ce n'est pas le tien.

– N'empêche que tu conviendras...

– De rien. C'est comme ça. La peste, ce n'est pas moi qui l'ai inventée, et c'est moi à qui tu viendras faire des reproches si tu l'attrapes vraiment et que je t'ai aidé à planquer de misérables cabots dans ta cave pour éviter les contrôles sanitaires.

– Vous aimez ça les histoires de puces, les informaticiens.

– Nous en avons aussi de plus binaires que vous les primaires ne pouvez pas comprendre...On vous laisse avec vos histoires de blondes, que vous vous racontez plusieurs fois avant de comprendre.

– Gros malin.

– Bonne soirée quand même.

– Merci, je te raconterai...

Chapitre 2

L'e-téléphone de Fred joue les premières mesures du "concerto en sol mineur", sonnerie libre de droits et moitié prix sur le 0864-1285-10987.

Sans interrompre son surf, Fred clique sur l'icone. C'est Gérard.

– Allo Fred... Dis, j'ai mon ordinateur qui vient de me mettre une prune.

– Aie, c'est quoi le motif ?

– Joke_Lapinghost.AX a été trouvé dans votre boîte aux lettres.

– C'est qui qui t'a envoyé le mail ?

– Et bien, tu vas rire, c'est toi il y a une semaine.

– Bref, tu veux me dénoncer.

– Comprends moi, je n'ai plus que trois points chez mon F.A.I. Après on me coupe le Net.

– Bon OK. Envoie moi le formulaire de transfert de responsabilité. Et je m'arrangerai avec mon collègue de chez bleu-foncé pour garder mes points. Tu sais bien qu'il ne faut pas garder les e-mails trop longtemps.

– C'est vrai, d'habitude, j'efface dès que j'ai lu. Mais t'es un bon copain, et surtout tu m'expliquais comment télécharger sur MP3allofm sans me faire prendre.

– Tu aurais du faire un copier-coller. Et puis, ne t'inquiète pas pour les points. Quand il ne t'en reste plus qu'un, on te donne la possibilité de suivre un stage qui t'en revalide quatre. Le stage est en ligne et dure une journée. Il est un peu cher, soit, mais tu

peux surfer. Et tu ne risques en aucun cas une amende supérieure à ton nombre de points moins un. Il y a un contrôle mais chut. Il n'est pas de leur intérêt que tu ne puisses pas surfer. Seul les vrais criminels sont isolés.

– C'est étonnant quand même que toi, tu n'aies pas été pris.

– Joke_Lapinghost.AX s'est échappé de mon clapier. J'ai fait le ménage avec la signature adéquate sur mon poste en isolé. Normalement, je n'envoie pas d'emails plombés aux amis avec mon nom d'expéditeur. C'est plutôt les carnets d'adresses des grosses boîtes qui m'intéressent...

– Tu es un salopard de hacker ?

– Par nécessité Gérard. Je ne vole pas d'argent. Je ne détruis rien. Je n'exporte pas de données. J'envoie juste mes messages d'avertissement aux internautes.

– Toujours ta lubie sur le conflit capitaliste mondial ?

– Ton syndicat commence à s'y intéresser. D'ailleurs, j'ai parlé de toi pour une bonne place à la direction.

– C'est vrai ? Mais tu n'es pas syndiqué toi.

– Je n'en ai pas le droit. Je suis informaticien. Nous avons un devoir de réserve et une politique de secret.

– Tu trahis les tiens ?

– Nullement. Mais je tiens au courant les représentants de la population qui sont dans l'opposition des décisions qui la concerne et qui sont prises en haut lieu par des non-informaticiens en matière de gestion de la sécurité informatique.

– Bof, tout le monde s'en fout.

– Oui, mais aucun internaute n'a pu se défendre quand le permis de surfer a été mis en place, et que

les F.A.I. ont été contraints de mettre en place la politique de protection anti-virale et anti-hackers du Net français.

– Il y a toujours autant de virus.

– Il n'y en a jamais eu si peu. Mais actuellement, tous les développements de logiciels libres sont visés. Les petits jeux gratuits, les utilitaires, les programmes multimédia... C'est du manque à gagner pour les grosses sociétés informatiques américaines et chinoises. Alors, bientôt, il n'y aura plus de développeurs indépendants. Le terrorisme informatique aura perdu une arme, mais la guerre va être longue et la première victime sera la biodiversité en programmation.

– Et alors...

– Un jour, tu paieras pour tous les petits services qu'aujourd'hui les gros t'offrent parce que d'autres pouvaient encore te les offrir gratuitement.

– Tu vois le mal partout.

– Il se rapproche chaque jour de toi, et il te murmure : "Tout va bien. Je t'aime. Je vais m'occuper de toi, moi et moi seul."

– Il n'empêche que c'est à cause de toi qu'il y a toutes ces obligations de sécurité.

– Ne me fais pas rire. Je leur fais gagner des millions, et ils en profitent pour se rendre indispensables. En plus, ils se permettent aujourd'hui de piocher directement sur le compte des gens même avec des découvertes de faux-positifs. C'est à toi à prouver que le programme anti-viral a fait une erreur de jugement, alors qu'en plus, il a effacé la preuve physique sur ton disque, sous prétexte d'éradication de la menace.

- Il y a quand même un avis de procès-verbal électronique.
- Et il est vérifié par qui banane ?
- Quoi ? Ce ne sont pas des flics qui...
- Des flics électroniques, et des informaticiens payés par les boîtes d'informatique pour être vérifiées par eux. Tu vois toi un informaticien se retourner contre son employeur?
- Mais comment ?
- La loi votée l'année dernière au parlement européen qui autorise l'application de peines automatiques par les sociétés lésées par le piratage informatique et par les instances de surveillance de la fiabilité du réseau mondial.
- C'est pour ça que les PV sont en anglais ?
- Et oui, il paraît que c'est la seule langue du monde aujourd'hui. L'amendement qui autorisait la traduction en français pour les français a été supprimé au dernier moment par le Conseil Constitutionnel Européen car il créait une différence entre internautes, à partir du moment où un internaute italien ou polonais ne pouvait pas bénéficier d'une traduction dans sa langue d'origine.
- Encore heureux que "fenêtres" soit en Français.
- C'est bientôt fini. Avec l'amélioration du réseau ADSL Mondial, et donc des vitesses de transfert, les micro-ordinateurs ne seront plus équipés de disques dur système. Tu te connecteras grâce à une clé USB vendue avec l'ordinateur qui te dirigera vers ton bureau virtuel. Ainsi, la configuration de ton environnement et tes fichiers seront contrôlés directement en ligne et il te sera impossible d'obtenir un logiciel pirate. Et tout sera en anglais pour faciliter

la maintenance. l'avantage pour toi sera de pouvoir avoir des jeux en ligne indépendants de ton type de processeur.

– Ce sera la fin de la responsabilité des virus alors?

– Sauf si tu en fabriques toi-même et que tu les introduis par le port USB 4. Mais ils trouveront bien autre chose pour compenser la perte des amendes en ligne. Déjà, la licence mensualisée du pack logiciel initial ne sera pas donnée...

– C'est dingue le pognon. J'utilise de moins en moins de liquide aujourd'hui, puisque on achète le plus souvent en ligne et que que tous les commerçants sont connectés et me débitent avec ma carte bleue dès le premier cent. Il n'y a plus que pour les artisans qu'on fait des chèques.

– Et oui, les banques ont l'avoir mondial en réserve, même si une bonne partie ne leur appartient pas. Et au lieu de verser des intérêts, elles font payer des frais, et surtout pour les chèques ...c'est fort non ?

– Pourquoi personne ne dit rien ?

– Tu fais quoi si on te ferme ton compte ?

– Bref on est tenu par les cordons de la bourse.

– C'est pareil pour les gouvernements.

– Ça ne me console pas.

– Va faire un tour sur Second Life. Tu connaîtras peut-être un sort plus enviable.

Chapitre 3

- Tu en reprends une, Fred?
- OK Gégé. De toutes façons, maintenant, on est mûrs pour rentrer en taxi.
- Patron, s'il vous plaît ?
- Dis, tu sais ce que dit un noir mouillé qui entre dans un café?
- Tu sais ce que tu risques aujourd'hui avec ce genre de blagues foireuses ?
- Si on ne peut plus plaisanter.
- On ne peut plus rire de tout, et surtout des autres. Les caméras ne sont plus couplées à de simples enregistreurs, mais à un programme qui réagit à des mots clés classés sensibles et qui signale une possible infraction à la charte de bonne conduite citoyenne.
- Déjà qu'on a plus le droit aux gros mots pour ne pas risquer de choquer des gosses.
- Ils ont bon dos les gosses. Ce sont les pseudos bien-pensant qui ont des vapeurs à la moindre grivoiserie.
- En attendant, les ligues anti-racistes nous interdisent de simples plaisanteries.
- Même les blagues de blondes sont interdites parce qu'elles discréditent l'image de la femme.
- "C'est l'histoire d'un mec...", c'est sexiste ?
- Comme quoi, tout est fait pour nous encourager à nous taire.
- Tu sais que les gens moches vont bientôt pouvoir bénéficier des mêmes droits que les handicapés et les gros pour bénéficier de la protection anti

discrimination ?

– Tu as vu leur leader ?

– C'est sûr, il n'est pas photogénique.

– J'ai pris l'avion la semaine dernière. L'hôtesse de l'air de ma rangée devait faire partie du pourcentage obligatoire de gros thons dans l'entreprise.

– Le genre qui évite d'ailleurs les délires en plein ciel.

– Sûr, tu passes du 7^{ème} étage au 36^{ème} dessous en moins de deux.

– J'ai encore pris une amende par un modérateur sur un site pour "outrage" la semaine dernière. J'avais juste écrit que Johnny commençait à se faire vieux.

– C'est nominatif.

– C'est une vedette.

– Justement. Si ils ne te sanctionnaient pas sur le site, ce sont eux qui auraient été poursuivis. Mais les modos n'existent plus. Eux aussi sont des programmes experts détecteurs d'insanités.

– Alors, avant, on payait pour les virus. Aujourd'hui, c'est sur les mots.

– Les virus existent encore. La concurrence est dure et l'internaute est un consommateur volage. Il n'y a plus besoin de spyware, c'est à dire de programme espion, pour se renseigner sur tes habitudes de consommation, puisque après le scandale d'"Hasta", où le concepteur de l'OS faisait payer ces données aux entreprises en profitant de sa position dominante de système d'exploitation, tes données personnelles sont gratuitement proposées à tous les industriels. A eux de développer les programmes de classement, pour juger de ta potentialité d'acheter leur produit.

– Et la vie privée ?

– Que tu sois sur le Net ou dans la rue, tu n'en a plus.

Tu es "A coeur ouvert" sauf pour l'accès à ton compte en banque, mais tout le monde peut savoir où en est ta situation financière.

– C'est pas vrai ?

– Mais si. Les lois l'autorisant ont été votées cet été.

– Mais les medias n'ont rien dit.

– Tu sais bien qu'il y avait cette histoire affreuse de violeur d'enfants handicapés, les vacances du président en Floride et la mort de Luc Besson à un âge plus que vénérable, mais dont tout le monde s'est accordé à dire que c'était une grande perte.

– C'est vrai. Et puis, c'est tellement rébarbatif la politique...

– Bref, maintenant, il s'agit de se greffer sur l'affichage publicitaire d'un autre.

– Donc, pas d'action néfaste pour mon système. de toute façon, mon ordi sans disque dur ne risque plus rien.

– Détrompe-toi. Il a un mini système pour se connecter. L'ancien bios a évolué, et c'est une cible. Par exemple, on peut toujours reprogrammer ton écran pour décrypter illégalement les chaînes payantes.

– Ce serait plutôt un avantage...

– Et non, parce qu'au bout d'un petit moment, on te propose un "abonnement pirate" ou une dénonciation. Bref, ou tu payes pour avoir illégalement les chaînes en question, ou tu es dénoncé et tu payes une lourde amende. En plus, on soupçonne les majors de s'auto-pirater les abonnements haut de gamme parce que ça rapporte plus que les abonnements traditionnels qui ne sont que des prix d'appel.

– Quels salauds !

- Retiens-toi, ils viennent de te coûter dix crédits.
- C'est ma première grossièreté depuis trois mois. Mince, j'avais un sursis six mois.
- Vibrations et air de "lalala" électronique à 2 crédits en téléchargement au 0794-12768-AZ123.
- On te sonne.
- Qui ça peut bien être?
- "Vous venez de commettre une atteinte à la bienséance. Votre compte vient d'être débité de dix crédits. Vous pouvez contester cette contravention. Pour se faire, vous devez tout d'abord payer le tarif normal de cette contravention à 20 crédits. Pour reconnaître vos torts, tapez 1. Pour demander une analyse humaine du délit, et payer l'amende dans sa totalité tapez 2"
- T'as entendu ça ? C'est nouveau ce contact téléphonique.
- Je préfère ne pas en dire ce que je pense. Je tiens à mes crédits. Mais la prochaine tournée est pour moi.
- Non, je préfère rentrer. Si je bois encore, je risque de laisser éclater ma colère. Et demain, au syndicat, un autre va prendre ma place car ils vont considérer que j'en suis indigne. Je suis représentant régional maintenant.
- Félicitations.
- Ca risque de ne pas durer. Des rumeurs de dissolution des syndicats courent. Nous nous sommes opposés aux partis politiques qui selon nous ne représentent plus le monde du travail, et ils ont décidé de nous éliminer.
- Ce n'est plus de l'informatique et du contrôle du bon emploi des ordinateurs et des logiciels. J'espère qu'on ne va pas nous demander de censurer les gens.

- L'air de rien, avec votre "citoyennement correct", c'est déjà fait.
- Oui, mais les logiciels pour "jauger" de la subversion ne sont pas encore au point. Il faut parler de crimes et délits graves pour activer les "oreilles électroniques". Et ça marche sur le même principe que les détecteurs d'insanités, ou les atteintes à la personne.
- Mon cher ami, j'aime de moins en moins ton travail, qui sur le Net comme dans la rue, place des flics électroniques à tous les carrefours.
- Il fallait faire un sort aux première boites de conserves qu'on a installées en bord de route pour stopper "le massacre de la route".
- Encore une bonne intention pour nous vider les poches.
- C'était la volonté de la majorité des français.
- Tu crois qu'à l'époque, quand on l'a mis en place, c'était que pour ça?
- Je sais pas. Mon père disait qu'il n'avait pas su choisir entre la peste ou le choléra.
- Et bien, la peste est restée sur le bord du trottoir, et l'autre nous a bien fait...nous vider.
- Je vois que tu te reprends vite. Appuie vite sur le bouton. Il y a une majoration de l'amende au bout de dix minutes.
- Et mince j'oubliais. Ah je te jure. Quand j'ai défendu "le droit au portable pour tous", je ne savais pas qu'il allait ensuite devenir obligatoire et nous casser autant les pieds.
- Il y a un vieux slogan qui dit "La liberté qui tient à un fil"
- Il y a une autre expression de bon sens qui parle de

"pendu au téléphone"

– En tout cas, c'est pareil. Vous l'avez voulu. Vous l'avez eu.

Chapitre 4

- Salut Fred, c'est pas facile à trouver chez toi.
- Eh oui Gé, vous les citadins, dès qu'il n'y a pas un panneau tous les dix mètres.
- Heureusement qu'il y a le GPS
- C'est vrai, des explications avec des points de repère tous les kilomètres, c'est vague...
- Et puis, si ce n'est pas la rase campagne, c'est quand le Médoc et ses pins. Pourquoi m'as tu demandé de venir en plein hiver ? C'est l'été que c'est le plus intéressant.
- Ca ne pouvait pas attendre cet été. J'ai des choses à te dire que le circuit intérieur d'un appartement ne doit pas retransmettre.
- C'est obligatoire pour protéger les enfants contre les pédophiles, les mauvais traitements, la mauvaise éducation.
- Oui, mais là, tu vois, c'est impossible de monter un système de surveillance vidéo dans tout le terrain. Seule la baraque est équipée, avec aussi la protection anti-roudeur qui en surveille les alentours.
- Tu as combien là ?
- 5 hectares. Un vrai parc pour se détendre.
- Bon, avant d'aller prendre l'apéro, que voulais tu me dire ?
- Tout à l'heure, quand tu auras déposé ton portable à l'intérieur.
- Il est coupé.
- Non, il émet toujours. Un système expert traque les mots clés mais enregistre "pour le cas où". Les

fichiers sons sont compressés et ne seront effacés que dans deux ans du système actif.

– Bon, et bien, aide moi à décharger le coffre avant que la pluie ne nous tombe dessus.

– J'allai te le proposer. Tiens, passe-moi la grosse valise et prend le reste.

– Tu as vu? J'ai pu avoir une bouteille de pinard.

– Ici, à part dans quelques châteaux pour une production confidentielle, il y a belle lurette qu'ils ont arraché les vignes pour faire du bio-carburant. Et la plupart des whiskies et des vodkas ont aujourd'hui un arrière goût de pétrole.

– On va se la boire à la santé du bon vieux temps.

– Pas de problème. Tiens, pose tout sur la table.

– Ouah, un vieux godin.

– Il fait bon hein ? C'est bien parce que je ne paie pas le bois.

– Tu pourrais en vendre.

– J'ai déjà ma paie d'informaticien et je suis célibataire. Tu veux qu'il parte en fumée pour les uns, en impôts pour les autres. Je préfère encore qu'il me chauffe ici ou qu'il me fasse de l'ombre l'été.

– Tu es un mauvais citoyen.

– Tu en connais toi qui donnent à d'autres organismes qu'au Trésor Public pour les impôts et contravention, ou aux associations caritatives qui ont droit à leur show médiatique. Plus d'argent liquide, plus de possibilité de filer une pièce à un clodo.

– Et tu vois, il n'y a presque plus de clodos. En plus maintenant, ils te demandent réellement quelque chose pour manger.

– Pour un... tiens, viens, je voudrais te montrer mon petit carré de légumes.

- Rien ne pousse en hiver ...
- Justement, gros malin, tu verras mieux.
- Ah oui.
- Il flotte. N'oublie pas de laisser ton portable. Tiens, mets cet imper. On va passer d'abord à la grange.
- Ici une petite clôture électrique contre les sangliers.
- Il y a encore des sangliers ?
- Une petite centaine. Mais les paysans du coin se plaignent de leurs dégradations qui risquent les mettre sur la paille. Ils risquent fort de rejoindre les ours d'Europe dans les poubelles de l'histoire de l'évolution.
- Là, nous sommes hors d'atteinte. Je voulais te féliciter pour ta nomination comme chef de réseau sud-ouest.
- Comment es-tu au courant? Je suis déjà repéré?
- Comment es-tu entré au syndicat, mon ami ?
- Mais toi, tu es à quel niveau ?
- Je n'en fais pas partie. Je suis un de tes correspondants anonymes. Ou peut-être même aujourd'hui le seul, car des camarades ont été "écartés" dernièrement. Ils sont en vacances permanentes dans un centre spécialisé totalement sans ADSL, Wifi et même câble téléphonique.
- Je n'y crois pas. Je te croyais seulement un peu amer sur la tournure qu'avait prise les choses mais...
- Les informaticiens sont aujourd'hui contraints d'appliquer la gestion voulue par les grands groupes industriels. Nous maîtrisons les médias, le système judiciaire de premier niveau contre les petits délits citoyens et l'info-surveillance globale.
- Et nous, on communique par petits papiers que nous rédigeons dans les toilettes et que nous nous

passons de la main à la main.

– A cause de vous, certains s'interrogent pour savoir si nous pouvons justement vous surveiller jusque là. Heureusement que les coincés religieux s'y opposent. C'est bien la première fois qu'ils protègent vraiment les citoyens.

– Un monde de fous.

– Tu te rends compte. La tyrannie s'est montée en s'appuyant sur la culture des loisirs qui a accusé le net de tous ses maux,

sur le respect de l'individu qui a mis en place une politique de surveillance de la bienséance des propos, sur le désir d'une justice qui protège l'individu, en particulier les enfants et sur le respect de la propriété intellectuelle dans le cadre d'un commerce respectable.

Les progrès de l'informatique et de la communication ont servi d'abord l'anarchie qui a fait croire à la liberté puis ils ont permis d'organiser, dans un souci de "sécurité" et de justice le filtrage, la censure, les manipulations, les mensonges alors qu'en même temps elles rendaient publiques les données personnelles, et créaient un droit à l'image à deux vitesses.

– Moi, je n'ai rien vu venir, et si je n'avais pas été au syndicat...

– C'est pour ça que je l'ai soutenu dans la défense des employés, puis pour les droits des individus avant que tous ne soient dissous. Mais aujourd'hui, faire partie de ton réseau vaut dire être un terroriste qui est un grossier personnage pédophile et associal mettant en péril notre économie et notre bonheur.

– Tu as toujours été excessif sur ce sujet.

– C'est tout le monde qu'ils ont réussi à enfermer entre des limites qu'il est délictueux de franchir. Limites tout à fait subjectives qu'ils n'ont eu de cesse d'en réduire l'amplitude. En même temps, la confiance en l'autre s'est émoussée et chacun se referme. Nous sommes amis depuis si longtemps, et pourtant, tu ne sais même pas lequel de tes correspondants je suis.

– Aucun depuis que le système de codage des échanges est inexploitable.

– je ne sais qui a vendu la mèche. Pourtant, avoue qu'il était bien ce système.

– J'ai jamais bien compris comment ça marchait.

– C'est simple. Toi, tu faisais ton message en clair. Le programme séparait tous les mots puis allait les chercher par l'intermédiaire d'internet dans les archives des comptes rendus de l'Assemblée Nationale. Il les remplaçait donc par des coordonnées qui permettaient de les retrouver. Décoder ces coordonnées sans avoir accès aux documents de référence était impossible. Néanmoins, il y avait un deuxième niveau de sécurité. Il fallait choisir une image anodine à transmettre. Chaque pixel d'image a un code couleur. L'image était traduite en 65000 couleurs puis en 16 Millions de couleurs. Cela laissait le dernier octet de codage de chaque pixel libre. Le message lui était traduit en caractères entre 0 et 50. On rajoutait à chaque pixel en 16 M cette valeur dans l'octet libre. Ainsi sa teinte variait très peu et l'image paraissait normale. A l'arrivée, il fallait être identifié pour pouvoir passer l'image au programme récupérateur. Celui ci allait lire seulement dans le dernier octet de codage des pixels pour récupérer les

valeurs ajoutées qui donnaient les coordonnées de recherche. Tu as compris maintenant ?

– Non.

– Tu sais ce qu'est un octet quand même...? Et puis, c'est pas grave. Quand quelqu'un a craché le morceau, c'était trop tard pour trouver un autre système. Et au passage, ils ont supprimé pour les citoyens une dernière chance démocratique de savoir dans quelles circonstances étaient votées les lois.

– Pourquoi m'as tu fait venir ?

– Il existe un talon d'Achille à ce système. Il est tellement gros que personne ne le voit. Mais pour l'exploiter, il faut une action concertée globale.

– Alors parle. Tu m'intéresses. Et sois moins "technique" cette fois. Parce que les informaticiens, vous finissez par embrouiller tout le monde.

Chapitre 5

– Alors Gérard, elle se passe comment ta petite révolution ?

– Les affaires commencent à se tasser. Il va falloir reconstruire maintenant.

– Le réseau a redémarré ce matin. J'attends encore les ordres pour enlever les programmes de contrôle de contenu.

– Ils étaient mis en place par la loi. Nous n'avons encore pas mis en place toute l'équipe intérimaire.

– Heureusement, vos équipes étaient là pour prendre d'assaut les bâtiments officiels.

– Vois tu, ça ne c'est pas tout à fait passé comme tu as pu le voir à la télé.

– Et tu vas me dire comment ça s'est passé quand même?

– Tu aurais pu le voir si tu avais fait le coup de feu toi aussi.

– J'étais à mon boulot, dans les bunkers aux serveurs sensibles. Dès le début, nous avons été consignés sur place.

– Bon, à neuf heures du matin, tous les sympathisants ont déclenché la mise en route d'un maximum d'appareils électriques tandis que d'autres organisaient des courts circuits sur les voies de chemin de fer, les tramways. Nous sommes passés ensuite maison par maison pour faire fonctionner les chauffages électriques, les fours à pyrolyse etc. etc. Et quand la première centrale a sauté, nous avons prévenu les autres régions du succès de la méthode.

Tout est resté branché afin de faire disjoncter en cas de tentative de reprise. Puis nous avons expliqué que les caméras ne fonctionnaient plus, que les ordinateurs eux-mêmes ne pouvaient rien et qu'il fallait téléphoner aux amis pour leur faire consommer un max de courant pour en arriver à la même chose. Puis, nous avons rallié le maximum de gens pour prendre d'assaut mairies et commissariats. Ils ont été surpris et la plupart de leurs sécurités protégeant leurs arsenaux dépendaient d'une alimentation électrique. Et puis, il y avait peu de héros motivés dans leurs rangs. Bien sûr, certains sont montés aux poteaux pour détruire les caméras dans les lieux publics en toute impunité. D'autres se sont servis dans les magasins. Des jeunes ont bu et en ont profité pour faire un peu de casse et politiques et hauts fonctionnaires se sont enfuis. Nous avons pu donc entrer sans coup férir, avec la télé qui a filmé avec des batteries, dans les mairies, à l'Elysée, à Matignon...

Des excités ont brisé beaucoup d'ordinateurs aussi. Et finalement, quand le courant est revenu quelques heures plus tard, nous avons pu annoncer qu'une ère nouvelle allait commencer.

– Là, je t'ai vu. Tu passes très bien à la télé.

– Ceux que tu n'as pas vus, ce sont ceux qui nous ont permis de remettre le courant, une fois le réseau déconnecté.

– C'étaient qui ceux-là ?

– Ceux qui ont préféré couper les centrales avant qu'elles ne disjonctent, et conseillé à l'équipe précédente de filer tant qu'ils le pouvaient.

– Et vous en avez fait quoi de ceux-là ?

- Des alliés pour permettre de rétablir une situation plus sereine.
- Et d'établir la nouvelle équipe dans les fauteuils encore chauds des partants en attendant un vote démocratique.
- Tu as tout compris.
- Bref, rien ne va changer.
- Ne dit pas ça... Nous allons déjà accorder plus de liberté de parole et augmenter un peu les salaires qui en ont bien besoin.
- Et les informaticiens dissidents exilés en Corse dans des établissements fermés ?
- Ils vont y rester. Et pour toi, j'ai réussi à t'obtenir une villa en pleine campagne avec une plage privée.
- Je pars en retraite anticipée ?
- Oui Fred, et avec un bon traitement. On te doit beaucoup, mais qui sait ce que tu peux inventer la prochaine fois.
- La Méditerranée est plus chaude que l'atlantique. Je pense que c'est tentant comme proposition.
- Je suis content que tu le prennes comme ça.
- C'est le meilleur choix disponible. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi avoir changé vos plans et vos objectifs.
- Tu n'as jamais compris le genre humain derrière tes machines Fred. Ce sont les gens qui veulent de l'ordre et de la sécurité. Ce sont eux qui veulent vivre longtemps. Ce sont eux qui veulent ne pas trop se casser la tête le soir quand ils rentrent. Ils ont une petite vie, mais elle est sûre. Et la peur de tout fait qu'ils réclament la protection d'un pouvoir fort.
- Un pouvoir contre eux-mêmes ?
- Un pouvoir contre les mauvais penchants des

autres, et contre leurs propres tentations.

– Tu as raison, les chiens ne font pas les chats, et ils veulent ce que leurs pères leur ont appris. Et que fait-on des autres qui rêvent de liberté ?

– C'est ainsi dans le monde entier Fred. Il est devenu une vaste prison. Les caméras ont fonctionné. Les comportements déviants ne seront pas sanctionnés mais leurs auteurs seront particulièrement suivis pour les remettre dans l'axe ou leur proposer un peu plus de sport dans la journée. On va gérer.

– Et bien moi, j'ai toujours rêvé de ne rien faire, à mon rythme, chaque matin.

– Je passerai te voir. On visitera le coin ensemble.

– Merci Gérard. Mais je pense que tu vas être très occupé maintenant.

Epilogue

Cher Gérard, quand tu recevras cette lettre, je pense que tu en seras heureux pour moi. Ce siècle se termine bientôt. Je viens de fêter mes 102 ans. Tout seul, dans mon fauteuil. Comme tu le sais, après quarante ans de retraite, on a accepté que je reprenne un petit travail, nécessaire à la bonne santé mentale, et utile à la société. Tu sauras que j'ai été un juge modérateur apprécié, un bon professeur en ligne et que tes services n'ont détecté aucune dissidence dans mes actes. J'ai aussi rendu d'excellents services dans les systèmes experts de navigation couplés à la gestion des déplacements de véhicules. Ainsi, un conducteur entre son point de destination et ne s'occupe plus de rien. Son véhicule, qu'il s'agisse d'une voiture, d'un camion ou d'un fauteuil roulant, chez soi ou dans la rue, va gérer ses rapports avec les autres usagers de la route, respecter les règles de circulation, et optimiser son déplacement.

Tu sais ce qu'est un système d'exploitation Gérard ? C'est ce qui gère un ordinateur. Chaque maison à un serveur, chaque véhicule, chaque fauteuil roulant à son ordinateur intégré même si il suffit d'une télécommande pour le faire fonctionner, ainsi que quelques contacts sur la tablette tactile. Les fauteuils roulants...Si pratiques pour aller partout en ville. Vitesse maxi : 25 km/h. Poids: 40 kg. Ceinture de sécurité, capote 100% transparente amovible rabattable en un instant... Toute la population en a un. Les jeunes sont debout, les vieux sont assis. Les

vieux comme nous sont carrément soutenus et ne peuvent plus le quitter. Mais nous avons tous une super autonomie, depuis que nous sommes sur des fauteuils électriques qui se rechargent par contact ou par ondes à tous les coins de rue. Et pendant que le fauteuil se déplace, on peut dire bonjour, faire du courrier, téléphoner, regarder un film. Il y a encore quelques piétons sur les trottoirs, quelques vélos sur la route. Les voitures sont peu nombreuses, réservées à une élite, à quelques véhicules d'entreprise et aux administrations. Sinon, dans la rue, c'est surtout des fauteuils roulants.

Tous les fauteuils s'échangent des informations, en wifi, afin de respecter les distances. J'ai fait, il y a une semaine, une mise à jour des fauteuils qui n'attend qu'un signe. Et j'ai fait un virus, indétectable car il n'y a pas d'antivirus aujourd'hui, toute opposition ayant été supprimée qui va le lui apporter. Les jeunes ont leur fauteuil à partir de l'âge de dix ans. Tout le monde s'entend avec tout le monde, écoute les mêmes émissions débiles, jouent en réseau et dirigent des robots. Oui Gérard, ce virus ne va pas faire du bien à cette société de vieux, y compris avant l'heure. Sur quinze milliards d'habitants, il y en a sept milliards âgés de plus de soixante ans qui possèdent soixante quinze pour cent des richesses. Tu vois Gérard, j'aurai pu organiser une nouvelle anarchie. Mais ce sont ces sept milliards de fauteuils roulants qui vont se jeter dans la mer, sous les roues de camions, ou du haut des immeubles alors que l'utilisateur ne pourra pas s'en détacher. Tous les autres fauteuils ne feront que tomber en panne. Leurs utilisateurs vont pouvoir prendre en main leur destin et marcher de leurs

propres jambes, débarrassés surtout des vieux qui les ont mis jeunes dans le fauteuil.

Voilà Gérard. Je suis celui qui aura supprimé sept milliard de poids déjà morts, et les deux cent mille personnes les plus riches du monde qui pesaient elles aussi dessus. Mais je suis aussi celui qui va dire à huit milliards d'être humains "Lève toi et marche". J'oubliais. Il n'y aura pas huit milliards de survivants malgré tout, car cette fois, plus un seul micro ne fonctionnera. D'où un problème à résoudre pour se réorganiser. Mais ce ne sera pas tout à fait de ma faute. J'ai effacé le fichier mondial des licences légales de logiciel. L'image virtuelle de celui qui est actuellement en ligne va être effacée ce soir. Les ordinateurs restants refuseront de démarrer car ils n'auront pas pu effectuer la vérification de la licence. Et il est impossible de contourner ce programme. C'était une sécurité pour que les royalties soient bien versées aux ayant-droits chaque soir à minuit. Dans ton cas, j'ai triché sur ton âge. Ton fauteuil va juste s'arrêter après t'avoir ramené chez toi et t'avoir installé à la fenêtre. Tu vas pouvoir contempler la vraie remise en marche du monde et peut-être voir réapparaître les premiers hommes libres qui avaient disparu depuis bien trop longtemps et qui salueront l'aube du 22 siècle.

Les vautours

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Encore une fable de politique fiction.

Le pouvoir change de mains jusqu'à ce que...

Licence : Art libre (lal)

Chapitre premier

C'était en mars 1991, avant l'offensive terrestre des troupes de la coalition en Irak. Le monde était suspendu à CNN en 24/24. Je travaillais pour cette agence bancaire, comme jeune stagiaire. Je n'avais finalement pas été embauché.

A cette époque, je l'avais mal pris. Le secteur bancaire était plein d'avantages pour ses salariés, comme pour les dirigeants et les commerciaux, payés avec la misère des clients. Une banque prête de l'argent, mais en cas de non-remboursement de quelques mensualités, elle est autorisée à demander la totalité de la somme restant due au client. Mais avant, c'est déjà des frais bancaires élevés à régler en sus, et des procédures d'huissiers qui sont lancées pour l'affaiblir. Puis c'est souvent des saisies et des ventes aux enchères qui sont effectuées, ce qui ne permet pas au mauvais payeur de régler la totalité de sa dette, tout en l'ayant affaibli au maximum. Il n'a plus qu'à reprendre un crédit, aux mensualités moins élevées puisque la somme est plus petite, mais au taux bien supérieur. Pour un particulier, il pouvait y avoir une assurance, mais pour une entreprise, c'était la faillite qui parfois emportait avec elle la plupart des avoirs de son patron. Commerçants, paysans, artisans disparaissaient dans l'indifférence générale, tandis que la gauche caviar encaissait les dividendes à plus de dix pour cent annuels de la bourse de Paris.

Des entreprises de services, des chaînes de supermarchés, des enseignes de magasins, et de grandes exploitations industrielles prenaient la place des indépendants et des petits. Certains smicards pouvaient voir leur vie gachée à cause de la conjonction d'un excès d'endettement pour la vie quotidienne, d'un besoin imprévu d'argent et d'un incident de paiement.

Et avant que la commission de surendettement ne mette la banque face à un arrangement raisonnable, tous les avoirs du client s'étaient évaporés en frais exorbitants d'huissiers, d'avocats ou de banque à cause d'une petite somme manquante au départ.

Depuis, rien n'avait changé. La seule façon d'être tranquille était d'être Rmiste en logement social. Enfin, d'autres vautours les guettaient : les télépayantes, les buralistes, les cafetiers, les opérateurs téléphoniques, les boulangers, les meccanos, les vendeurs de supermarché pour récupérer les quelques francs qui leur permettaient de survivre.

Au cours de ces vingt cinq dernières années, la situation s'était accélérée. Le pouvoir d'achat des ménages baissait chaque année en Europe et aux Etats-Unis tandis que les états démocratiques en faillite étaient noyautés par le grand capitalisme qui faisait élire les dirigeants de paille qui leur voteraient des lois encore plus favorables. Il avait pris le contrôle des médias, y compris celui d'internet. En France, l'état providence en faillite avait fini par vendre ses entreprises pour ne faire que rembourser les intérêts d'une dette que les dirigeants malgré les apparences s'évertuaient à aggraver pour assurer des revenus réguliers et de « bonnes affaires » aux

financiers. Les autoroutes, le secteur énergétique, la poste, la distribution d'eau, le traitement des déchets, mais aussi d'anciens services publics comme les hôpitaux, la justice et la police étaient tombés entre leurs mains.

Pourtant, cette embellie capitaliste ne profitait plus aux banques, d'où ma venue aujourd'hui dans cette agence. Je venais récupérer les disques durs tampons de leurs serveurs qui transmettaient les données concernant leurs clients vers les centres informatiques des sièges sociaux.

Il y avait eu des signes avant-coureur : La mauvaise passe du Crédit Lyonnais, renfloué par l'état, la faillite de la Barings... en Angleterre ... puis des faillites de grandes sociétés comme Enron. Les compagnies d'assurances se serrèrent les coudes, les américains continuèrent leur fuite en avant, le monde se focalisa sur l'après 11 septembre, oubliant le « bug de l'An 2000 » et la réussite insolente de quelques grosses sociétés aux dépens de toutes les autres, comme à ceux de toutes les populations, passait inaperçue du grand public. Dans le même temps, au niveau législatif comme sur Internet, sous couvert de sécurité, de défense du « code de la propriété intellectuelle » et d'une certaine moralisation, la chape de plomb chaque jour finit d'étouffer la concurrence comme la contestation. Puis l'argent réduit à une carte bleue et à des unités de comptes, et les conseillers financiers remplacés par des systèmes experts de simulation, les agences bancaires n'avaient plus aucun intérêt. Et tout le monde y avait droit, surtout que la dénatalité compensée par l'allongement du temps de travail d'employés de plus en vieux

(mais payés une misère suite à la « reconduite négociée annuelle du contrat de travail », devenue la norme grâce à la disparition des syndicats et aux nouveaux textes de lois régissant le monde du travail) permettait un emploi pour tous. Un emploi mal payé pour beaucoup, sauf pour les informaticiens qui avaient permis la mise en place de la nouvelle société équitable et respectueuse de l'environnement.

Aujourd'hui, un chinois n'envie plus son homologue français et les usines ne sont donc plus délocalisées, il n'y a plus d'immigrés qui quittent leurs pays pour raisons économiques, même en Afrique.

Mais pour le directeur de l'agence, aujourd'hui en instance de recherche d'emploi, c'était fini les safaris. Il lui resterait la chasse au dahut en Corrèze. Je poussai la porte vitrée. Il était assis face à la machine à café, en bras de chemise, un gobelet à la main. Manifestement, il n'en avait plus rien à faire. Il avait vieilli et ne se remettrait jamais. Et pourtant, selon la norme, il lui restait encore quelques années de cotisation à la Caisse de Retraite Unifiée à assumer avant d'en bénéficier pour lui-même. Il leva les yeux vers moi et me reconnut immédiatement.

« Auguste ! Auguste Picrate. Si je m'attendais... »

Chapitre second

Son ton avait perdu toute sa condescendance de ce jour-là. Ce jour où il m'avait fait comprendre qu'il ne m'embaucherait pas, malgré ses promesses durant le stage. Il ne m'avait en plus pas rétribué, comme la loi l'y autorisait, puisque j'étais en formation. Tout un été, j'avais espéré. Et il m'avait même conseillé de faire de l'informatique car je semblai doué. Il faut dire que l'étude de cas de ses clients en matière de faillite personnelle passée ou en cours avait été bien mise en avant par la pertinence de mes requêtes sur les extraits de comptes.

–Comment allez-vous, mon cher Auguste.

En partant, je lui avais lancé un dernier nom d'oiseau, et l'avais assuré de ma non-clientèle à perpétuité. Et depuis dix ans, c'était lui qui payait à ma boîte, sans savoir que j'y étais, de substantielles sommes pour bénéficier d'une sécurité informatique performante, et d'une réactivité maximale des systèmes experts à la Bourse Mondiale. C'est d'ailleurs ces systèmes qui l'avaient ruiné la semaine dernière après huit secondes d'euphoriques ventes achats reventes qui n'avaient pu prévoir le crack brutal généralisé suite à la chute des Assurances Anglaises de Répartition des Risques Immobiliers en Europe de l'Ouest.

Il faut dire qu'en fait, la Bourse Mondiale a buggé deux secondes, ce qui a affolé tous les systèmes experts périphériques qui par sécurité ont vendu en masse, provoquant une première chute des cours. La spirale infernale a fait le reste et seuls les systèmes experts de dernière génération ne se sont pas laissés prendre et eux ont su anticiper les bons plans. Il est normal que les sociétés éditrices de ces logiciels en aient le plus profité, au détriment des versions commercialisées qui ayant fait leurs preuves étaient par conséquent dépassées. Heureusement que depuis toujours, les logiciels informatiques ont une clause de non-responsabilité au dessus de leur prix de vente en cas de dommages dus à leur utilisation. Mais, même pour demander ce remboursement, il faudrait porter plainte, que l'enquête aboutisse et qu'il ait les moyens de payer les avocats et l'avance des frais de justice au tribunal. C'est ça, tout l'intérêt de la privatisation de la justice.

– Ca va bien, Monsieur, lui répondis-je obséquieusement, vous voyez, j'ai bien suivi vos conseils.

– Très bien. J'en suis ravi pour vous. Un café ?

– Merci, non. C'est déconseillé pour la santé vous savez ?

– Voyez-vous, moi, depuis la semaine dernière, je me suis remis à fumer alors que j'ai arrêté comme beaucoup en 2007.

– Moi, je bois un verre de vin rouge avec le fromage pasteurisé du repas du dimanche. C'est tout.

– La vie est moins drôle aujourd’hui, et il faut attendre d’être vraiment vieux pour pouvoir en profiter un peu...si on y arrive.

– J’ai encore deux bonnes décennies de travail devant moi, et l’informatique est florissante aujourd’hui.

– Comme l’a été la banque en son temps. La main passe.

– C’était dans l’ordre des choses. Et c’est vous-même qu’il l’avait établi.

– Comment ça ?

– Vous avez désolidarisé l’argent de la valeur travail en spéculant, et en estimant toujours le progrès immédiat, plutôt que le long terme, comme un client qui emprunte sans réfléchir au lendemain. Vous avez tenu entre vos mains tous les secteurs d’activités. Pour simplifier la gestion, vous avez dématérialisé l’argent. Pour contrôler les entreprises comme les particuliers, vous l’avez utilisé comme une arme, soit en finançant des concurrents, soit en asséchant la source au mauvais moment, mais toujours en vous servant abondamment au mépris du client. En plus, la société n’a plus fourni l’opportunité d’économiser ou d’emprunter à prix raisonnable. Il n’est resté que la spéculation. Les gens n’ayant en fin de compte que peu d’argent quotidien, dématérialisé de surcroît, dépensent vite mais ne permettent plus de bénéfices. A part vos avoirs et ceux de riches clients dont vous étiez dépendant d’un petit nombre seulement, vous n’avez plus fait de bénéfices sur les petites rivières des intérêts ou des petits frais, à part les cartes bancaires.

– Oui, mais nous avons cependant les moyens de

continuer encore un certain temps...

– Plus aucun intérêt pour vos clients de vous payer pour une gestion que nos logiciels sont capables de faire automatiquement. La loi nous y autorise depuis trois mois déjà.

– Oui, mais aucun n'avait confiance en vous.

– Pas tout à fait. Et résultat, ceux qui sont restés ont coulé avec vous alors que ceux qui nous ont fait confiance ont été préservés du tourbillon baissier.

– Ils sont donc encore moins nombreux à avoir besoin de vous.

– Détrompez-vous. Les utilisateurs de l'informatique seront toujours des milliards. L'argent virtuel a conservé le pouvoir de quelques uns, mais a changé la face du monde. En dehors du travail, les gens peuvent bénéficier, en plus des logiciels de jeux à bas prix, de produits issus du monde du libre. Cela a fait disparaître les artistes qui ont servi de cheval de troie pour établir « le code de la propriété intellectuelle » dans toutes les juridictions mondiales, y compris les armes à la main quand il a fallu, et les système de contrôle afférents dans les échanges informatisés via le net. Ce sont eux qui finalement en nous payant ont financé leur propre perte, puisque non seulement nous avons fourni aux internautes les moyens de réaliser eux aussi des œuvres numériques artistiques à moindre coût, mais la repression sur le téléchargement illégal a été tellement forte et efficace que seul le libre a pu s'échanger librement. Quand aux films, les amateurs avec une petite caméra et leur inventivité font bien rire leur correspondant, à la différence d' Hollywood , qui ne les fait plus rêver

avec ses stars artificielles inspirées d'acteurs morts pour ne pas avoir à payer les cachets élevés qu'auraient exigé les vivantes si il y en avait encore. Et les effets spéciaux aujourd'hui ont fini par lasser. Les nouvelles générations se moquent du pouvoir et de l'argent puisque des jeux comme « Deuxième chance » qui leur font vivre des destins de meneurs d'hommes riches et célèbres leur suffisent. L'informatique a aidé le monde à sauver l'environnement. Quelle idée d'acheter une voiture pour risquer l'embuscade d'un radar robot mobile alors qu'on peut piloter n'importe quelle voiture virtuelle et que la plupart des boulots sont liés à l'informatique et donc peuvent être exercés de n'importe quelle piaule miteuse...

– L'homme désirera toujours avoir de l'argent
– Pas celui que vous avez connu. On disait déjà de votre temps que l'argent ne faisait pas le bonheur. La consommation permettait à la fois de frustrer les gens afin de les inciter à consommer, et de dégager pour une certaine élite de substantiels bénéfices car le prix était fixé au maximum de ce que le consommateur était disposé à mettre. Mais consommer est devenu insupportable. Aujourd'hui, chacun a le droit au travail et à l'accès à un ordinateur. Le travail permet la subsistance. L'ordinateur permet des loisirs gratuits. Il n'y a plus d'argent et le partage du libre sur l'Internet permet la paix sociale au sein d'un système répressif omniprésent à cause de l'informatique. Mais comment voler un voisin qui n'a pas plus que soi ? Comment vendre quelque chose qu'on peut donner tout en le conservant pour soi ? Comment ne pas payer quand la paye est débitée

automatiquement jusqu'au dernier cent et que le crédit n'existe pas parce que trop cher, il est interdit de fait ?

– Et vous, comment gagnerez vous de l'argent alors maintenant ?

– Moi, j'ai encore des clients riches qui paient ...pour le rester.

Epilogue

Mai 2020

Nous avons fait la même erreur que les banquiers. Eux voulaient gérer tout l'argent, le plus vite possible et il leur a échappé, dématérialisé et rapide comme il était. Nous, nous avons voulu un contrôle par nos produits, de plus en plus poussés. Et les intelligences artificielles auxquelles nous avons donné juridiquement carte blanche ont relu la constitution, et en matière d'égalité, de partages des ressources naturelles, des lois sur l'écologie qui n'autorisent pas les croisières de quelques privilégiés sur de grands yachts..., elles ont donc pris des mesures. Les derniers riches ont vu leurs avoirs confisqués, ainsi que ceux qui profitaient encore de leurs miettes qui en faisaient eux aussi des privilégiés. C'était tellement simple. Remise à zéro du compte en banque, inscription d'office sur les rôles du BIT (Bureau International du Travail) et décision de transformer les riches propriétés non agricoles en zones d'urbanisation sociale prioritaires . Bref, je dois travailler au Service de Travail Manuel Obligatoire par solidarité comme pour ma santé physique et mentale que je dois entretenir jour après jour. Et seuls les malades trop atteints en sont dispensés. Mais pour les autres, pour des raisons de santé, comme d'égalité des droits et des devoirs, partout sur terre, il n'y a plus de retraite. Et personne ne se plaint. Certainement pas ceux à qui nous avons appris, à coup de répression financière et

de loisirs audio–visuels douteux, à ne pas réfléchir, et ne pas contester les décisions de leurs dirigeants, à part que ceux–ci sont aujourd’hui virtuels, puisque seulement des programmes informatiques d’intelligence artificielle, et qu’ils mettent en application les volontés exprimées par le peuple : « De la sécurité, du travail et la santé pour tous. »

Voilà, ami internaute lecteur, la fin de ma petite histoire. Les IA ont trouvé malgré tout le niveau intellectuel des IN (intelligences naturelles) assez bas. Donc, les artistes et les créateurs peuvent avoir un peu de bonus au vulgus de base. Je vous en prie. Une centaine de lectures et une bonne moyenne me permettront, après ces trois heures de saisie , de pouvoir bénéficier de quelques crédits en plus du revenu minimum incompressible le mois prochain au nom de la Création Culturelle.

A.A.A.A.: Administration Automatisée Autoritarisée d'Autocrates

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Tout est vrai.

J'ai juste un peu colorié pour que ce ne soit pas triste, car il vaut mieux en rire avant d'avoir à en pleurer, ce qui ne tardera pas.

J'ai l'intention de faire quelques pages HTML avec les scans des documents officiels et des lettres type envoyées.

Pour me prendre 45 euros, il a fallu pas moins que l'article L223 du code de la route que je susviser aujourd'hui d'assez près, ne me préoccupant jusqu'à maintenant que de suivre sereinement un chemin respectable et respectueux.

En LAL, à diffuser, à faire connaître pour savoir pour qui on vote, et ce qu'ils font du pouvoir.

J'avais déjà écrit pour le radar automatique sur mon trajet domicile travail

<http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre7536.html>

Et bien là, c'est un radar mobile qui m'a eu.

Fiabilité selon Autoplus

<http://news.autoplus.fr/news/9924/Exclusif%20:%20les%20radar>

En dernière page, les liens vers les documents officiels scannés par mes soins

Licence : Art libre (lal)

45 euros, le point mais pas l'honneur

LETTRE OUVERTE

Monsieur,

Ce jour-là, j'ai ouvert la lettre, et j'ai ainsi appris que la semaine précédente, à 7 h 20, en plein été, en pleines vacances pour la moitié de la population, j'avais dépassé de quelques kilomètres heures la vitesse autorisée sur une double voie sèche, déserte, en plein jour, limitée à 70 km/h.

J'ai aussi appris que c'était le radar mobile de genre machin et de numéro trucmuche contrôlé sept mois plus tôt qui avait décidé de me prendre en photo. Un gendarme, un peu plus tard, de son bureau du centre de traitement informatisé avait reconnu en moi un coupable et avait retrouvé l'endroit où je me terrais misérablement.

J'avais un numéro de "dossier" et je pouvais payer par chèque, par internet. Je pouvais même demander des renseignements pour me faire aider à expier ma faute en réglant ainsi l'indulgence à la Grande Administration.

Néanmoins, j'étais bien prévenu qu'en plus, l'option "Suppression d'un point" avait été cochée. Aurait-elle pu ne pas l'être?

Je pouvais contester l'infraction. A ce moment-là, je payai l'amende à son prix voté par des godillots et elle restait suspendue à la décision d'un jugement futur.

Je pouvais dénoncer quelqu'un, au cas où un ami aurait abusé de ma confiance en entraînant mon véhicule dans une course aussi folle qu'irresponsable.

Je pouvais payer moins cher, c'est à dire tout de suite, enfin, j'avais quinze jours, ce qui éventuellement si j'avais été gêné aux entournures, pouvait me permettre de me rapprocher de la fin du mois.

Payer, c'était écrit plus loin, revenait à reconnaître sa faute.

Oui, parce que j'ai eu beau chercher dans l'enveloppe, je n'ai pas trouvé l'ombre de la moindre preuve de l'allégation de ce courrier. Pas de photo où j'aurai pu ainsi lire dans mes yeux toute l'imbécilité de ma quiétude durant mon forfait.

Je devais la demander. Pourquoi ainsi me harceler? Pour mon bien. Et oui, que ce serait-il passé dans ma vie minable si dans la voiture, j'étais mal accompagné et que ma femme, ouvrant l'enveloppe, découvre la truie immonde sur le siège passager du véhicule? Ce n'était pas le cas mais d'autres...

Imaginons aussi que je puisse avoir un air béat tandis qu'on n'aurait vu partiellement que la présence d'une âme charitable en train de me... cajoler.

Il s'en passe parfois des choses dans les baignoires...

Donc, pour mon image, je n'avais pas ma photo.

Bref, je devai payer sans preuve.

A qui devai-je cette sympathique attention ce matin-là, bien que la protection de ce genre de dispositif est bien relative puisque il ne peut en aucun cas permettre d'arrêter un danger public qui plusieurs kilomètres plus loin ira écraser une file d'élève devant une école?

Après quelques recherches, je constatai que l'enquêteur qui me condamnait sur la foi de documents pas à ma disposition était à des centaines de kilomètres du lieu de l'infraction, au chaud dans un bureau. Il avait du juger la photo recevable, puisque aucun canard volant en basse altitude ou autre volatile inconscient n'était la cause du déclenchement du collaborateur automatique. Aucune mention par contre du responsable de la mise en place du radar mobile, et de sa qualification pour. La marge d'erreur technique de 5 km/h est-elle suffisante pour affirmer que ma vitesse était excessive ? Moi, je rappelle que sans information (flash ou autre) au moment de l'infraction, je n'ai rien pu constater.

Gendarmerie ou police?

J'ai été voir les deux. Qui se sont mutuellement renvoyé la balle. Comme quoi, les responsabilités dans cette affaire sont bien assumées. Impossible de retrouver celui qui a décidé, en son âme de chef protégeant l'ordre, de tendre une embuscade à l'employé modèle ou en retard se rendant à son travail.

A signaler une deuxième délicate attention de la part de ces héros des bas-côtés qui nous évitent les fossés : pas de flash qui puisse troubler notre conduite ultérieure et nous gâcher la journée, ou nous permettre de pratiquer une dissuasion à grande échelle en donnant l'alerte à nos congénères. Même si l'altruisme se perd, il peut y avoir manque à gagner pour financer la sécurité routière.

Et puis la justice, c'est l'égalité des chances, et dans ce cas-là, elle doit être à zéro pour tous les contrevenants potentiels.

J'ai aussi téléphoné. Dix messages apaisants plus tard du type "Roulez bien, traînez-vous sinon vous finirez en poussières d'hécatombe national", une sacro-sainte parole de code republicano-routier me répond fort civilement que si je ne peux avoir la photo dans les 15 jours parce que je pars en vacances, c'est mon problème, et donc je paie sans photo avec réduction, ou avec photo et donc 50% plus cher. Comme au guichet du commissariat de police, il me fut répondu que 53% des votants avaient récemment plébiscité cette politique. Comme quoi, trouver à

redire sur les méthodes de notre administration témoigne de la part du rebelle d'un certain manque de culture démocratique. Criminel et contestataire, d'ici à finir terroriste, il valait mieux sortir tant que je le pouvais encore.

Comme quoi, je trouve que mon droit n'y va pas non plus par quatre chemins.

Que voulez-vous que je fisse donc en pareilles circonstances, navrantes soit, mais si cornéliennes.

Je payu donc, pour raisons économiques, mais en glissant dans l'enveloppe affranchie par mes soins (même pas une enveloppe T, les rats!), et ce malgré l'avertissement imprimé dessus "Ne mettez que votre règlement", une petite bafouille (en annexe), usant ainsi du droit aux 20 g de papier que me conférait le prix du timbre, de mon droit d'expression et répondant de toute façon de l'impérieuse obligation impérative de "régler les comptes" au nombre de titres prés.

J'y signalai, en plus de la crainte d'une perte d'image de notre exemplaire gendarmerie (je le pense vraiment), que si je ne pouvais contester l'infraction (manque de moyens, de temps, d'envie, et de preuves, n'étant pas équipé de disque de circulation comme les camions), je ne reconnaissais pas pour autant ma faute en cédant au chantage comme voulait me l'imposer en plus un paragraphe pernicieux de l'imposante réglementation jointe avec le constat d'infraction. A souligner d'ailleurs que si vous ne

pouvez pas en lire les petits caractères, pas la peine de réclamer au nom de l'égalité des chances: vous devez être inapte à la conduite et vous aggraveriez votre cas.

Alors, monsieur le sous-responsable automatisé de la circulation routière et de la sécurité réunies mandaté par le ministre politisé de l'intérieur sans majuscule, quand je reçois aujourd'hui et trois mois plus tard de vos services l'annonce du retrait d'un point sur mon permis, retrait bien spécifié en gras de "Plein droit", je crie à l'abus de droit de la part de notre administration sensée être au service et à l'écoute de ses concitoyens.

De même, à nouveau, vous parler de réalité de l'infraction par le paiement de ma part, et non pas par votre radar. Pourtant, si mon paiement vous est parvenu, c'est que ma lettre vous est parvenue aussi. Encore une « procédure » automatisée qui montre ses limites. Il est vrai que comme tout organisme vivant, l'administration à des organes différenciés, et on ne fera pas faire le même travail à une grande gueule qu'à un trou du cul. D'où peut-être un mauvais emploi de ma lettre. Mais peut-être aurai-je du l'écrire en code-barres?

Et je découvre, car la loi ne se cache pas, décomplexée et sûre de sa légitimité, toute la sagesse et la complexité de la récupération des dits points pour conserver le droit d'utiliser la voiture qui permet de se rendre à son travail. Et d'éventuelles voies de recours « au verso » menant « place Bon Veau », un

bon endroit pour faire valoir une loi d'avril 2000 relative aux droits des citoyens dans leurs relations avec les administrations.

Car, Monsieur, je n'ai eu droit jusqu'à maintenant qu'à des relations avec des machines ou des zombies psittacosés et rigides confondant justice et repression, vitesse et dangerosité, lois et bon sens. A noter en gras la mention « Aucune demande d'indulgence ne sera prise en considération. Les recours n'ont pas d'effet suspensif ». Pensez vous donc que je vais mettre temps et argent en l'air face à un mur d'incommunicabilité institutionnalisé?

Un jour, avec des procédés pareils, on risque être fusillé et réabilité cinquante ans plus tard, par listing.

Même si, avant que vous ne répétiez encore que la population dans sa majorité vous soutient par son vote, je prétends que vous confondez légitimité de la fonction et droit de changer les règles ...

Car le droit des minorités est encore reconnu dans notre constitution, même si cette minorité s'appelle l'opposition à tous vos principes vertueux qui n'ont pas fini de faire grincer des dents quand on voit le cursus de certains qui s'en font les chantres.(Ouf, lapsus évité de justesse).

De plus, sachez bien que je pense aussi qu'il n'est pas possible que tous vos admirateurs aient bien compris l'ensemble de votre programme, et celui de ses conséquences.

Je ne savais pas, monsieur le responsable, en tant que bon conducteur jusque-là, (demain, irez vous nous attaquer plus profond dans le portefeuille en vous attaquant au 50% de reduc) que même sans m'écarter du droit chemin, mais en étant juste un peu zélé pour le suivre, je devai me méfier plus de ceux qui sont sur le bord que de ceux qui comme moi l'utilisent. Pour avoir subi aujourd'hui l'application de la loi, je suis bien d'accord avec votre campagne TV actuelle qui répète à nos frais et nous martelle dans ce qui devrait être la quiétude de notre foyer qu'il n'y a pas de petites infractions.

Je sais aussi que ce point me sera restitué pour "bonne conduite" si au bout d'un an, je n'ai pas récidivé. Bref, à la prochaine incartade, je risque la "double peine" : amende+ points en moins et pas de récup.

Le criminel endurci qu'il me semble que je sois devenu pour avoir eu ainsi à mériter autant de sévérité de la part de mon administration sur la foi d'une machine, dont les indications sont faussées en cas de mauvaise installation, ce qui pour un radar mobile semble être, selon le journal Auto-plus, le cas général, m'incite à souhaiter que si pour cet écart de conduite, la sanction est si dure, et bien, en cas d'écart de la part des hommes politiques, il y aura la même sévérité qui s'appliquera.

A ce titre, je rappelle la "réussite actuelle" en matière de budget, d'environnement et d'emploi. Mais c'est vrai, à vous entendre, comme à constater les mesures

prises pour y remédier, c'est encore une fois la très grande faute à la population, en majorité celle qui vous soutient d'ailleurs, et non celle de l'incurie des politiciens, surtout les actuels qui viennent après les anciens. Il semblerait que 1936, 1968, 1981 et 1999 aient été de mauvaises années pour l'économie française.

Un bon retour au temps de Jules Ferry s'impose.

Mais ceci est un autre sujet, dont le débat se termine souvent dans le fatalisme puis l'amnésie collective orchestrée et soutenue par les managers/sponsors de patriotiques sportifs bleus eux aussi de nos équipes nationales. Nous ne sommes pas prêts, en France, d'avoir une "nuit des radars", durant laquelle des marteleurs volontaires d' Objets Gendarmiquement Modifiés, iraient corriger l'angle de prise de vue vers le sol.

Nous ne sommes pas prêts non plus à des « Class Action » citoyennes pour récupérer les 45 euros que votre « plaisanterie » m'a coûté. Et si d'aventure, point par point, je devai perdre mon permis, sachez que je ferai, contraint et forcé, des économies (v o i t u r e , c a r b u r a n t , a s s u r a n c e , autoroute,stationnement) car je n'irai pas repasser celui-ci. Un autre pan de ma consommation tombera aussi. Tout seul, cela ne vous gênera pas beaucoup, mais des études ont montré que 2 millions de personnes roulent aujourd'hui sans permis. Déjà deux millions de mécontents et votre système développe de nouvelles rancoeurs qui ne se satisferont pas d'une soumission au « système ».

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments attristés.

FLB

Page suivante, les documents officiels
Pour prouver que je n'ai rien inventé

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/lettreperso.jpg> ↩

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/messageenveloppe.jpg> ↩

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/pertepoints.jpg> ↩

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/versoaviscontravention.jpg> ↩

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/versoperpoints.jpg> ↩

<http://www.gm.fredleborgne.fr/archives/aviscontravention.jpg> ↩

La lumière

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Romans / Nouvelles

Vous venez de mourir.

Vous reprenez vos esprits.

Il fait nuit. Le monde est silence. D'autres autour de vous vont vers la lumière.

Licence : Art libre (lal)

Lève toi et marche vers la lumière

Un conflit meurtrier dans le désert tue de nombreux jeunes de différentes nations, de différentes religions. Des armes de destructions massives cotoient les drones répandant dans l'atmosphère des armes chimiques. Les corps à corps sont rares. Il s'agit le plus souvent de fantassins achevant des blessés, là d'une rafale, là d'un coup de baïonnette. L'assassin de toute façon ne comprend pas la langue de son ennemi agonisant.

Les âmes jaillissent dans mon territoire. Sagement elles s'alignent et se dirigent vers la lumière, visible par toutes, en une lente progression silencieuse

Mais il en est qui s'écartent, désorientées encore par leur mort charnelle. Nous sommes des dizaines, à cause de l'affluence d'aujourd'hui, à éviter qu'elles s'égaient dans toutes les directions.

"Par là, mon frère, les vierges t'attendent, frémissantes, pour te récompenser de ton combat"

"Vers la lumière, mon fils. Tes tourments sont terminés. La béatitude t'attend"

Parfois, je suis obligé de prendre l'apparence d'une divinité bouddhiste, animiste où celle d'un fonctionnaire pour les athées.

"Oui Monsieur, je sais bien que vous n'êtes pas croyant. Mais vous êtes là. Vous allez vers la lumière et vous choisirez le guichet correspondant à votre préférence. Vous avez eu une vie pour réfléchir. Essayez de savoir où vos parents sont. Ils sont encore

vivants? Quelle idée de mourir si jeune. Oui, c'est un vieux qui vous a coupé la route au rond-point. C'est injuste, mais bon, on vous l'avait bien dit que c'est dangereux la moto..."

Quand il ne s'agit pas d'athées communistes...

"Non, ici, pas de goulag, pas de barrières, mais il faut quand même vous enregistrer... Vous ne pouvez pas rester dans les ténèbres de l'antichambre du paradis..."

Le paradis, chacun en a sa définition, chacun voudrait savoir avant, alors qu'ils n'ont que quelques heures à patienter, que je leur dis, pour déposer les valises qu'ils ont sur le cœur.

J'avise un vieux soldat français, un réserviste envoyé au front après un ultime raclage de fond de tiroir, marchant de concert avec un âne, et ne suivant pas les autres.

– Mon ami, lâchez cet âne et rejoignez les autres, dans la lumière...

– Pauvre âne. Que va t-il devenir? Ne me dites pas que votre seigneur et maître n'a rien prévu, pour lui, qui a eu une dure vie de labeur, avant de finir éventré par une mine.

– Vous avez l'air d'avoir tout vu.

– De trop près effectivement. Quand je l'ai aperçu se dirigeant vers le champ de mines, j'ai couru vers lui pour l'arrêter... Trop tard.

– Ne vous inquiétez pas pour votre état actuel. Vous allez reprendre une apparence intacte dans la lumière.

– Ce n'est pas la moitié emportée de ma tête qui m'empêche de marcher ou de réfléchir. Je ne souffre pas. Et regardez. Depuis que j'ai coupé les tripes qui entravaient ma marche, j'ai une ligne de jeune premier. Mais ce pauvre âne a la patte brisée. Comme

moi, il ne semble pas souffrir. Mais pour lui, sans ma petite réparation avec ma ceinture, pas possible de marcher sur ses quatre sabots. Et si ça lâche, je suis là pour la lui remettre.

– Il a sa lumière à suivre. Il y arrivera. Ne vous inquiétez pas. Il existe pour lui de vertes prairies et des ânesses en chaleur.

– C'est pas vraiment un âne, c'est un mulet.

– Vous avez toujours forniqué pour vous reproduire ?

– C'est autorisé seulement pour les ânes ou le paradis serait un gigantesque lupanar?

– Vous choisissez votre option.

– Je préfère encore accompagner mon compagnon d'infortune. Je suis trop déçu par l'humanité.

– Vous ne pouvez pas aller au paradis avec les ânes!

– Pourquoi ? J'ai déjà le cheveu gris et la queue pendante. A priori, on ne devrait pas avoir besoin de se nourrir puisque on est mort. Le gazon me va très bien pour m'étendre. Et puis, regardez comme il semble tenir à moi.

– Du gazon, des étendues vierges, il y en a aussi dans le paradis qui vous est destiné. Et puis, je devine chez vous l'intellectuel qui se réjouirait de pouvoir fréquenter les plus grands esprits de l'histoire humaine...

– Il y a des bibliothèques?

– Non, aucun besoin puisqu'il y a la vérité révélée. Vous avez accès à toutes les connaissances rien qu'en y pensant...

– Alors, à quoi bon débattre puisque le résultat est connu. Enfin, quel intérêt de débattre avec un imbécile qui sait tout mais n'a rien compris. Je préfère

encore chercher à savoir que savoir sans chercher.

– Songez à tous les mystères...

– Et oui, plus de rêves. Que des certitudes. En bas, on en crève des certitudes et des vérités distillées par les médias.

– Mon ami, vous allez me vexer. Je ne suis pas un de vous. Je ne suis pas un angelot sous-fifre. Je donne un coup de main à mes saints débordés par l'afflux de nouveaux arrivants. Mais moi, je suis Dieu.

– Excusez-moi, vous faites si jeune. Et sans votre barbe...

– C'est de votre faute aussi d'imaginer la mort en jeune fille brune. Je suis ce que vous voulez voir et ne commencez pas avec des facéties déplacées. Oui, vous alliez faillir être assez iconoclaste. Puisque j'existe, respectez-moi, au moins comme vous respectez cet âne.

– Pardonnez-moi. Finalement, c'est vous que nous modelons à notre image.

– Vous ne m'avez tout de même pas inventé.

– Nous avez-nous créés?

– J'ai créé le monde.

– Oui, mais, dans quel état? Avez-vous créé l'univers et la vie terrestre s'est développée seule ensuite? L'homme serait alors le résultat d'une évolution. Ou avez-vous créé un monde pour l'homme?

– Où est la différence si aujourd'hui vous êtes là?

– Je suis un fruit du destin qui avait le choix et qui s'est fait lui-même, ou bien je ne suis qu'une potiche, semblable aux autres potiches, qui peut se remplir mais ne restera qu'une potiche et qui finira de toutes

façons avec toutes les potiches, dans la lumière.

– C'est cela. Finalement vous finirez dans la lumière.

– Même si je ne le veux pas?

– Pourquoi le refuser ? Vous ne m'adorez pas vraiment, mais vous avez toujours eu du respect pour moi, quel que soit le nom qu'on me donnait.

– C'était avant, avant qu'on se massacre pour se mettre d'accord sur la façon de vous rendre hommage.

– Non, vous vous massacrez pour le pouvoir et l'argent de certains d'entre vous. Le reste n'est que prétexte et illusion que la majorité d'entre vous trouve suffisant pour justifier ces horreurs.

– Pourquoi laissez-vous faire ?

– Ce n'est pas vous qui parliez de liberté de choix il y a un instant?

– Alors respectez mon choix de partir au paradis de cet âne avec lui.

L'âne poussa un braiement insupportable d'impatience.

– Vous allez pouvoir supporter cela?

– Après trente ans de mariage, et à entendre à la télé aux heures des repas des rires d'imbéciles, des pubs ou des infos pourries, c'en est presque reposant.

Je le laisse aller. Il marche, soulagé, enfin libre, vers le paradis des ânes. Il m'a laissé sa colère. Il a emporté une part de la mienne. Je sais qu'il y a des hommes qui ainsi échappent enfin au destin funeste de l'humanité. Une humanité que j'ai chassée de mon paradis, il y a bien longtemps, et qui revient, aujourd'hui par vagues alors que je n'ai lâché qu'un

couple sur la planète. Alors je les envoie dans la lumière, pour qu'ils s'y dissolvent au lieu qu'ils contaminent mon jardin. Seuls les animaux ont le droit d'y séjourner un temps, pour se remettre de toutes les atrocités terrestres. Puis ils sont à nouveau réincarnés pour faire vivre cette petite boule, tandis que les âmes du couple initial se divisent encore et encore pour enfanter de nouveaux esprits déviants, incontrôlables, sujets aux excès de créativité destructrice. Tout ça parce que ces deux petits voleurs ont mangé de mes fraises divines. Mais qui peut dire ce que deviendront ses créations? Surtout quand le temps et le hasard s'en mêlent. L'homme en tous cas n'en a plus pour longtemps. Et les quelques esprits qui ont refusé la lumière, avec ses promesses de bonheur éternel, de rédemption, de sécurité, de plaisirs sans fin, de récompense pour leur pureté,... ceux-là qui n'ont besoin que d'eux-mêmes pour avancer, sans déranger qui que ce soit, sans se charger inutilement,... ceux-là peuvent poursuivre leur route. Ils ne se lassent pas de découvrir, ils aiment faire, ils savent observer, et finalement ils entretiennent mon jardin.

Francis va compter un ami de plus pour bouchonner ses ânes. Il faudra que je les invite, tous les deux un soir, pour discuter.

Révisons nos classiques

Auteur : Le Poireau d'ILV

Catégorie : Humour

En complément de Patrick ST VAST, qui sait partager ses plate-bandes avec panache (et non pour vraiment l'embêter comme suggéré au départ).

En licence Art Libre et déjà avec deux contributions différentes

Licence : Art libre (lal)

L'auberge montagnarde entre la station de skis et Lyon

« Les loups–garous, ça n'existe pas »

J'ai parlé un peu fort. L'alcool sans doute. Mais depuis deux heures, dans cette auberge, les locdus du coin me prennent pour le parigot de base. Je m'étais juste arrêté pour un paquet de clopes et la discussion est venue comme ça. Alors, on vous offre un coup au bar, vous le remettez...et de fil en aiguille...

« Nous sommes en 2007. Y'a qu'au cinéma qu'on en voit. Ce sont des histoires de grands mères qui sont devenues des histoires d'ados. »

« Monsieur, vous me semblez être un spécialiste de cinéma, mais pour les loups–garous, faites nous plutôt confiance »

« Vous n'avez rien trouvé de mieux pour vous faire rembourser vos moutons ? »

« Nous ne vous faisons pas payer les pulls à chaque fois que vous en portez un. Nous ne taxons pas non plus les aiguilles à tricoter. Et côté subventions, vous êtes mal placé pour en parler, qu'il s'agisse de votre système de chômage, ou de l'argent que vous exigez y compris sur les fournisseurs d'accès à internet maintenant »

« Monsieur, sachez que le piratage numérique... »

« Un peu comme l'alcool, il nuit à votre santé »

« L'alcool tue lentement. Je ne suis pas pressé. Et puis, je ne voudrais pas être trop impoli non plus. Patron, remettez une tournée, elle est pour moi »

« Pas de problème pour la boire avec vous monsieur, mais alors, vous laissez vos clés de voiture au barman »

« Juste un dernier verre, et je m'en vais. On m'attend à Lyon »

« Vous n'êtes pas en état de rouler, sauf sous la table »

« Excellente celle-là. Je la soufflerai à un dialoguiste . On peut en griller une au bar ? »

« Jusqu'à l'année prochaine »

Tous les clients sont partis maintenant. Nous ne sommes plus que quatre. Le barman, mon vis-à-vis, la serveuse, et moi.

J'ai remarqué qu'ils m'avaient un peu tous empêché de partir. Il faut dire que ce n'était pas malin de ma part d'avoir montré mon portefeuille avec des billets de 200 euros à l'intérieur. Ils se sont fait rincer à l'oeil jusqu'à maintenant avec leurs histoires incroyables de loup-garous. Et ce qui m'a décidé de rester finalement, c'est le petit jeu de la gosse qui semble être intéressée par une petite sauterie avec un acteur. De série télé seulement, mais qu'importe. En fait de toile, c'est dans des draps que cette histoire va se terminer.

Elle a fini de balayer la salle de restauration et elle me demande de lever les pieds afin de mettre de la sciure sur le sol devant le bar. Tiens, ça se fait

encore ?

« De toute façon, mademoiselle, j'allai y aller, loup-garou ou pas » bravadèje.

Elle pose son balai contre le comptoir, me prend la taille et se colle contre mon dos.

« Bel inconnu- souffle t-elle- vous avez raison. Les loups-garous n'existent pas. Mais les vampires si »

Et elle me plante ses dents dans le cou tandis que les deux autres se rapprochent pour la curée et que les forces déjà m'abandonnent...

Vivre ou laisser mourir

Vivre ou laisser mourir

Un épisode inédit écrit et proposé par
François SCHNEBELEN

Un fort bruit de déglutition remplace vite les cris et les débattements de l'acteur en transit. Les trois vampires, penchés sur son corps que la vie déserte, se gorgent d'un sang à un degré d'alcool désapprouvé par les médecins. L'ivresse n'en est que plus grande, la tête leur tourne.

Le patron du bar est le premier à reprendre ses esprits. Aussitôt, il attrape ses collègues de beuverie et les écarte de la loque à terre. Malgré la résistance rencontrée, il parvient à ses fins à force coups et injures : « vous êtes cons ! Si on le vide de son sang, on aura son cadavre sur les bras, et vous savez ce que cela signifie ? »

La serveuse le regarde d'un œil mauvais, les lèvres et le menton rouges. Vexée de l'interruption, elle lui répond : « tu me dois respect, c'est à moi que tu dois la vie d'immortel. Ne l'oublie jamais. »

— Et moi, je suis le patron de ce bar. Je te paye pas pour t'empiffrer pendant le service.

— L'heure de fermeture est passée, alors j'ai droit à un peu de distraction.

— Peut-être... mais si on continue à s'abreuver à ce pauvre bougre, il ne va plus durer longtemps et alors, bonjour les emmerdes !

Le troisième larron choisit ce moment pour intervenir :

— Pour une fois, je te donne pas tort, patron. T'as bien fait de nous rappeler à l'ordre, sinon il nous fera chier comme les autres. En plus, il me semble l'avoir déjà aperçu à la télé. Son visage me dit quelque chose.

— Il jouait dans une série sur la 2, le vendredi soir, dit la serveuse.

— Un acteur ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? S'il passe l'arme à gauche, on a pas fini de l'entendre.

— Oui, mais c'était le méchant. Et puis, je suis sûre qu'il nous prenait pour les trouduc du coin. Il n'a pas volé son sort. Bien fait pour sa belle gueule !

— Peut-être, mais c'était pas une raison pour lancer la curée. Tu sais qu'on arrive pas à résister à l'appel du sang.

— Et maintenant, rajoute le client. On en fait quoi ?

— On le finit, hurle la serveuse, se jetant sur le corps à terre.

Ses deux vis-à-vis l'empêchent d'atteindre son but et, de concert, lui crient :

— T'es folle ! Arrête les conneries, on en a marre d'en subir les conséquences.

— Quelles conséquences ?

— Ecoute !

...

A présent que la conversation s'est tue, des bruits incongrus s'installent en toile de fond : ceux de lamentations, de pas traînants accompagnés de chaînes qui tapent sur le carrelage ou les murs.

— Tu sais que s’il meurt, il reviendra nous hanter comme les précédents que tu as sucés dans notre dos. Même la journée quand je dors, je les entends à travers mon sommeil, explique le patron.

— Parfaitement, moi de même, ajoute le client. Toi, tu es une vraie marmotte, alors tu t’en fous !

— Fallait le dire que ça vous gêne, pouvais pas deviner, leur rétorque la serveuse.

— On arrête pas de te le répéter, mais tu as la mémoire bien courte pour une immortelle.

— Bon, bon, j’ai compris. Je dois lui offrir le choix, dit-elle à contrecœur.

— Oui, lui lancent-ils en désignant la victime au sol, proche de la mort.

— S’il choisit de mourir, ce sera un beau gâchis.

— Au moins, il ne trépassera pas de mort violente et ne reviendra plus.

De l’ongle d’un index, elle s’entaille un avant bras et présente la plaie au-dessus de la bouche de l’acteur. Un sang, riche de promesses d’avenir, s’y déverse et ramène de la vie dans la carcasse moribonde.

Les deux autres l’avertissent à nouveau : « n’oublie pas que les loups-garous et les vampires ne sont pas les seuls à exister, les fantômes existent aussi. »

Le multiplexe à Lyon

Je n'ai pas été transformé en bonhomme de neige à cette auberge. Juste en vampire. Pourquoi ne pas m'avoir tué ? Un zeste de sympathie ou il s'agissait de débutants ? La fille avait été mordue par un vampire de passage. Elle avait ensuite contaminé son patron et un client habituel qui habitait juste à côté. En tout cas, le lendemain soir, ils m'avaient prié de choisir. Soit la porte, soit le pieu en bois. J'ai compris ensuite qu'il est plus facile pour un vampire de se débarrasser d'un autre vampire que d'un cadavre. Le pieu dans le cœur ou l'exposition au soleil changeaient le vampire en poussière, comme au cinéma, effets pyrotechniques en moins.

J'ai repris ma voiture et j'ai roulé jusqu'à Lyon. Impossible d'aller chez mes amis. Je n'aurai pas pu les tuer un à un en une nuit sans que les autres ou les voisins s'en aperçoivent. Alors, j'ai trouvé un endroit « tranquille » pour mes journées. Un multiplexe. J'ai du tuer deux employés qui voulaient me mettre dehors. L'un parce que je n'avais pas de billet, et l'autre parce que je fumais dans les toilettes. Il comptait même me coller une contredanse. Je l'ai illico presto transformé en martyr inconnu de la lutte anti-tabac, peut-être un rêve secret pour lui, si désireux de contrôler les autres. Comme ils n'ont pas été remplacés, c'est plus facile de filouter maintenant. Filouter le cinéma, moi, un acteur. C'est encore pire que télécharger, si on y réfléchit, mais on risque

beaucoup moins en fait au niveau pénal. Bon, c'est vrai, je regarde les films sans payer, mais après tout je ne leur coûte rien, sauf que, je leur supprime un peu de public de la séance du soir. Car ensuite, j'ai la nuit pour faire disparaître le cadavre aux alentours. Et c'est vrai, ça, ce ne sont pas des spectateurs qui reviendront.

J'ai les clés des issues de secours, trouvées dans les poches de ma première victime. Il me suffit de revenir avant l'aube. C'est un peu long quand même mes journées. Je ne savais pas que c'était aussi nul, la majorité des films, surtout français. On s'amuse bien à les tourner. Après les scènes, on croise des fans. Mais alors, quand on a que ça comme loisir...c'est affligeant. Ce n'est pas la faute des acteurs. Eux, ils font ce qu'on leur demande, c'est à dire bien peu en fin de compte. Le fantôme de l'opéra, lui au moins avait un spectacle de qualité tous les soirs, sans compter ce qu'il pouvait entrevoir des loges... Mais les vestiaires d'un multiplexe, ça n'a rien à voir. Et il n'y a que peu d'ouvreuses.

Alors, ce soir, à la projection de « Saw 3 », quand cette fille m'a allumé, je l'ai suivie dans les toilettes. Impossible de lui faire son affaire. Nous étions dérangés tout le temps. J'ai donc proposé de la raccompagner en voiture chez elle. Mais en fait, nous sommes sur le parking, tranquilles après un film d'horreur qui a du l'exciter. La pleine lune doit aussi la stimuler. Minuit sonne. Mon heure. Elle semble se regarder dans le rétroviseur. Moi, je ne peux plus. Je passe une main sur sa cuisse. Tiens, elle a du poil aux pattes la petite chérie. Et des ongles pointus aussi...qu'elle m'enfonce dans ma main la sa.. La chienne.

Quand elle se retourne violemment, nous avons tout deux un mouvement de recul. Mon sourire de vampire la surprend autant que ses mâchoires de loup finissent de me cailler le sang. Elle me mord, me griffe, se dégage, s'enfuit. Et alors, les loups garous n'existent pas ? Et quand un vampire se fait mordre, que se passe-t-il pour lui ? Le cinéma a-t-il déjà donné cette réponse ? En tout cas, je n'oublierai pas son odeur.

Nous sommes comme chien et chat l'un pour l'autre. Et nous avons le même gibier. Deux fois que je me fais avoir. Je ne croirai plus au sexe faible maintenant.

Mais par contre, si il faut croire aux vampires et aux loups-garous, faut-il croire pour autant aux fantômes, sorcières, goules, zombies et même au Père Noël ? Les zombies, il ne faut pas chercher loin pour en trouver. Quant au Père Noël, il est tous les soirs à la télévision en ce moment, à l'occasion des élections prochaines...

Mauvais sang à se faire

Le 2 février dernier, c'était la pleine lune. C'était aussi vendredi soir, avec affluence au ciné.

A minuit, je me suis senti bizarre. Mais fort heureusement je n'ai pas subi de transformation lycanthropique. Ouf. Je me voyais mal perdre la tête et gambader jusqu'à l'aube à l'extérieur, et finir ensuite en cendres sous le soleil.

Seulement, quand j'ai voulu mordre ma voisine, que j'avais romantiquement emmenée voir le clair de lune, je me suis brulé à sa chaîne en argent et elle a bien failli m'échapper. Aujourd'hui, je suis un acteur qui ne supporte pas le contact de l'argent. C'est un comble.

Un soir, j'ai aussi accepté une invitation à manger chez un petit boudin. Elle s'ennuyait, elle était venue à la séance de dix huit heures, et la chance l'avait mise sur mes pas. Elle ne voulait plus me lâcher. La pauvre, je ne voulais pas la décevoir. Je me jurai d'être bien doux afin qu'elle ne réalise pas l'injustice de sa chienne de vie lorsque je l'abrègerai. Ce n'est pas toutes les nuits facile d'être un vampire.

Nous fîmes l'amour. Elle me gratifia d'une pratique doublement interdite en public depuis peu et je fus comme un coq en pâte alors que dans sa cocotte réchauffait un coq au vin du meilleur aloi, auquel elle tenait particulièrement à me faire goûter. N'ayant rien mangé de semblable depuis plus d'un mois, et cette coquine ayant des talents cachés, je décidai donc de

lui laisser mettre un couvert de plus.

Je découvris alors que je pouvais manger de bon appétit, alors que je pensais être tributaire à sang pour sang de la gorge de mes victimes. Elle me regardait en train de manger, me couvant de son regard coulant de grosse. Je pensai même à lui faire grâce.

Je fus pris alors de violentes crampes d'estomac. Je me levai pour vomir dans l'évier. Mais la tête me tourna et je m'évanouis.

Je me réveillai nu dans sa baignoire, et l'eau était d'une drôle de couleur. Je commençai à me dissoudre. Quand elle croisa mon regard, elle eut très peur et s'enfuit. Tout mon corps était en feu et mon visage se mua en mon masque de vampire. Je n'avais plus de peau sur ma chair et elle hurla quand elle vit l'écorché mort vif que j'étais lui sauter au cou. Son sang me fit du bien. Du sang d'empoisonneuse. Elle en avait bien un litre de plus que ses copines toujours en train de surveiller leur poids, et bien riche.

Ah les femmes! Si imprévisibles. Celle-là n'avait même pas de fringues d'ex petit ami. Et les miennes n'existaient plus. Je dus prendre des siennes en me rembourrant des fesses. Les moins féminines que je trouvai, ce fut finalement cet uniforme bleu, souvent honni et irrespecté. En plus, tout mon corps me brûlait. Je mis le sien dans la baignoire. Cela passerait pour un suicide lorsque on retrouverait les factures de soude caustique. Je me rinçai abondamment au lavabo. Je ne pouvais me voir dans le miroir. Et si j'étais défiguré? J'avais encore mes cheveux, alors que je n'avais plus un poil sur tout le corps. J'avais aussi la barbe dure. Non, mon visage devait être intact. Par contre, on voyait les os de mes doigts par

endroits et mon sexe était singulièrement réduit. L'uniforme et les gants blancs masquèrent tout cela. Je dus éviter d'être vu et je me réfugiai durant deux jours dans le placard à balais de la femme de ménage, avec la femme de ménage en bleu de travail morte à mes côtés. Une vieille qui ne toucherait pas sa retraite. Chienne de vie.
Coup de blues.

L'invention de la mort qui tue

L'invention de la mort qui tue

par François SCHNEBELEN

Pour ce qu'Angélique s'en souvient, son grand-père avait tout du savant fou : une blouse informe sur un corps sec, une barbichette et des cheveux poivre et sel. C'est ainsi qu'elle le décrit aujourd'hui encore, elle rajoute juste que, suite à une illumination, il consacra sa vie à la chasse aux vampires. « Méritent pas de vivre », qu'il se plaisait à seriner à sa petite-fille à chaque visite dominicale.

Contrairement à Jeanne D'ARC, ce ne furent pas des voix qui lui suggérèrent cette mission, mais des mots glanés dans *Dracula* de Bram Stoker, sa bible. Dans son testament, il ordonna qu'à sa mort, ce livre reposât sur sa poitrine, comme un puissant talisman qui le protégerait dans l'au-delà, ainsi que ses héritiers poursuivissent la croisade contre les nosferatus.

Pour le bouquin, passe encore, mais cette chasse aux êtres de la nuit... Le père à Angélique en fait le minimum, bref, n'en fout pas une rame, se contentant de regarder les grands classiques à la télé. A l'entendre, *Le bal des vampires* lui aurait permis d'améliorer le détecteur de suceurs de sang : l'Invention avec un I majuscule du grand-père,

l'unique d'ailleurs.

Depuis le décès de l'ancien, Angélique, mignonne jeune fille blonde aux formes avenantes, doit se coltiner tout le boulot sur le terrain, c'est-à-dire trimballer l'assemblage hétéroclite de composants divers afin de repérer les vampires.

Mais l'engin de toute son existence n'a encore jamais réagi. A ce sujet, les avis divergent : les vampires n'existent pas, l'invention n'est qu'un tas de merde ou leur chemin n'a croisé aucun vampire. Le grand-père disait avec son sérieux habituel : « c'est la seule explication possible ! » Pourtant, malgré toute sa bonne volonté, l'aïeul n'a pas connu le moindre succès, le plus petit gibier à se mettre sous la dent. Une épine dans son pied.

Angélique doute du bien fondé de tout ça, mais accepte à contrecœur de se prêter à cette lubie. A-t-elle seulement le choix ? Elle n'attend que sa majorité pour se casser de cette baraque de fous. Si, au moins, ces tournées au crépuscule servaient à quelque chose, hormis user ses souliers et l'empêcher de regarder le film du soir, elle se ferait une raison, trouverait peut-être sa voie, mais rien. Désespérant !

Ce soir, Angélique essaie de feinter, de se montrer fatiguée pour aller au lit, mais son père lui rappelle qu'elle a encore du travail. Pour la première fois, elle se rebiffe : « y en a marre ! Ca fait des années que je me promène pour rien. A cette heure, ces cons doivent encore faire la grasse soirée, il est bien trop tôt pour eux et ils préfèrent paresser dans leurs

cercueils. »

Face à cette rebuffade, ses parents ouvrent de grands yeux.

Tiens, pour une fois que maman ne tire pas sa tronche de tous les jours, se dit Angélique. *Quant à papa, c'est sûr, elle va se prendre une torgnole.* Et non, un sourire, puis un acquiescement accueillent sa diatribe : « mais c'est bien sûr ! Pourquoi n'y avons-nous pas songé avant ? Va te coucher ma puce, je te réveillerai à trois heures du matin pour aller au cimetière du coin. »

Pour le coup, elle aurait mieux fait de fermer sa gueule.

Son père se frotte les mains de satisfaction, un bon pressentiment l'anime. Son humeur est si bonne qu'il décide de peaufiner l'invention de son géniteur. D'abord, il renouvelle la gousse d'ail dans le récipient, puis nettoie avec méticulosité le miroir intégré, change l'eau bénite du circuit et la pile qui actionne la petite pompe permettant de la faire circuler afin qu'elle soit vive. L'assemblage ressemble à une croix, but recherché. De son canif, il affine la pointe du pieu en chêne qui n'attend que de perforer un cœur de vampire. Satisfait, il contemple le concentré d'ingéniosités qui repose sur la table.

Au milieu de la nuit, il n'oublie pas de sortir du lit, sa fille qui y serait bien restée. « Courage, ma puce ! Cette fois, c'est la bonne. Pour l'honneur de la famille, tu ne failliras pas et te montreras digne de la confiance placée en toi. »

Cause toujours, pense-t-elle, t'aurais préféré un garçon en lieu et place d'une blonde comme moi.

Encore ensommeillée, elle s'habille, s'équipe du détecteur réglé aux petits oignons et du pieu en bois. Son père l'accompagne jusqu'à la porte ouvrant sur l'obscurité percée de ci de là par de maigres réverbères et lui dépose un bisou sur la joue, geste qui témoigne de son émotion au possible succès de cette nuit.

Consciencieuse, Angélique ne songe même pas à échapper à la corvée. Les épaules basses, elle traîne les pieds jusqu'au cimetière proche. La grille franchie, contre toute attente, l'engin se met à chauffer, dégage une chaleur infernale, avant de s'enflammer. Elle le lâche et, impuissante, assiste à la mort du rêve à son grand-père. Elle est atterrée, ne comprend pas, jusqu'à ce qu'elle aperçoive un fumeur solitaire entrain d'en griller une.

Ce putain d'engin fonctionnait, saisit-elle.

Baignée d'une nouvelle assurance – elle touche du bois, tout ira bien –, elle gonfle la poitrine et s'avance...

Encore un accroc

Ouf. La douleur est passée. Mais mon apparence physique est bien dégradée. Au dessus du cou, tout semble aller bien. Les gens ne détournent pas leur regard. Mais j'ai le corps de Freddy Kruger, et la bagatelle avec les nanas avant de les mordre, c'est terminé. Ou alors dans le noir. Mes mains sont atroces. Je dois conserver les gants en permanence.

Je ne peux plus rester au cinéma. Cette fois je vais me faire remarquer. Alors je me suis mis à traîner près des cimetières, histoire de repérer un caveau correct pour mes journées.

Cela a coûté la vie à un gardien. Ainsi j'ai son uniforme et ses clés pour entrer et sortir la nuit. En ce moment, je fais des journées de huit heures, mais cet été, quand je me réveillerai en plein jour, je risque de piétiner dans ce quatre places de huit mètres carrés. Il y en a un d'ailleurs que j'ai mis avec un de ses camarades dans les mêmes draps vu que de toute façon, maintenant, ils ont plutôt maigri et ne se gênent pas. Mais si monsieur voulait faire cercueil à part avec madame, maintenant, c'est raté.

Il m'a quand même fallu m'habituer au voisinage. Autant les cimetières le jour sont assez calmes (surtout en hiver, et puis je dors), autant la nuit, c'est inquiétant. Il y a toujours du bruit, sous l'action du vent je présume. Les vases qui se renversent, les feux follets, les grilles qui tapent ou qui grincent... Ca me donne la chair de poule. Heureusement, la ville n'est pas loin, avec son animation. Le maire se réjouit de la

raréfaction progressive des SDF dans sa commune et personne n'écourent leurs divagations concernant un tueur en série. Surtout que rangeant les corps au cimetière, ils n'attirent pas l'attention ailleurs. Le seul qui aurait pu quelque chose pour eux était le commissaire magretin, en vacances dans le coin.

Il m'avait repéré à la faveur d'un petit coup de pouce du destin, mais le sien s'arrêta au coin de la rue borgne et de elm street. Son chapeau et son imperméable me donnent depuis un nouveau style d'inspecteur Colombin quand je hante les rues de la vieille ville.

Je rentrais d'ailleurs tranquillement, ce onze février 2007, vers quatre heure du matin, quand je vis une petite blonde bien roulée en jean et pull-over traîner dans le cimetière. J'étais en train de fumer le paquet de clopes trouvé dans les poches de ma victime que je venais de glisser dans un caveau ouvert. Elle s'approcha crânement de moi et je regrettai déjà de m'être repu d'un sang d'ivrogne puant. Je lui souris de mes « dents normales ».

« Tu es dans un lieu public ici. Tu n'as même pas le droit de terminer ta dernière cigarette, vampire »

Elle savait. Comment ? Et cette insolence, cette certitude... pour un petit bout de chou.

« Mademoiselle, vous devriez rentrez chez vous. Les lieux ne sont pas aussi tranquilles qu'ils paraissent.

– Je suis l'élue, la Tueuse »

Et elle se mit en garde, un pieu de bois à la main.

Je lus dans ses yeux qu'elle ne plaisantait pas. Elle allait vraiment me planter son machin dans le cœur. Il me fallait la tuer avant qu'elle ne vienne me déranger en journée. Je me transformai donc et elle eut un petit mouvement de recul mais serra plus fortement son pieu dans la main. Et elle bondit sur moi.

Son pieu me pénétra entre les côtes et je pus la mordre au cou. J'aspirai son sang juvénile et elle s'évanouit rapidement.

Ces gosses ! Ils regardent n'importe quoi à la télé, croient tout savoir et pensent qu'un combat en corps à corps se résout miraculeusement avec un peu de karaté. La réalité est bien plus dure que ça et il est trop tard pour eux quand il le constatent. Mais aujourd'hui, je vais dormir auprès d'une mignonne petite blonde qui va avoir une surprise à son réveil. Et je ne lui dirai pas tout de suite que le cœur habituellement est à gauche, à moins qu'elle ne sache pas que la gauche, pour quelqu'un qui lui fait face... mais il faut dire aussi qu'elle va perdre l'habitude de se regarder dans un miroir.

Retirer le pieu me fit un mal de chien. En plus, elle m'avait perforé le poumon. Allai-je devoir dans mon état arrêter de fumer pour préserver l'autre ?

De pire en vamp pire

Je m'étais vue mourir sous ses crocs, et je ne pensais pas me réveiller. Maudite soit mon imprudence.

A mon réveil, il était là, souriant et fumant, à la lueur d'un cierge. Je portai une main sur mon cou et je pus constater sous mes doigts la présence de la marque de ses crocs. Je compris alors que j'étais morte, et que j'étais condamnée à vivre en vampire ou mourir à nouveau. La seconde d'après, j'estimai déjà être un peu jeune pour cela.

« Alors, jeune demoiselle, pourquoi n'écoutez-vous pas vos aînés ? »

– Pitié, Monsieur le vampire, ce n'était qu'un jeu.

– Un jeu dangereux très chère. Et pourquoi devrais-je vous épargner ?

– Je suis si jeune.

– Je ne suis pas bien vieux non plus, et une garce en ton genre n'a pas hésité.

– Elle vous a laissé vivre.

– Oui, mais quelle vie. Obliger de tuer presque chaque jour.

– Avez vous essayé le sang des animaux ?

– J'ai mordu un chien il y a quelque temps. Il a traîné un peu dans le coin, car je ne le voulais pas avec moi ici et il a disparu maintenant. La nuit, il était devenu vraiment très méchant, et je ne sais pas si il répand le vampirisme ou la lycanthropie. Mais son

sang était imbuvable, immonde...

– En tout cas, je ne suis pas psychiatre. Un soir, consultez en un avant de le mordre.

– Inutile. Je crois que tu vas être bien gentille et résoudre un de mes petits problèmes.

– Tout ce que vous voudrez.

– Un petit problème sexuel...

– Je vous trouve très mignon, sans vos grandes dents.

– Et comme ça ? »

Je retins mon cri. Il venait d'écarter les pans de son imperméable, et était nu en dessous. Son sexe ressemblait à une merguez...cuite. Le reste à un steak, cru.

« Moi aussi je vais devenir comme ça ? – lui demandai-je inquiète.

– Seulement si vous rajoutez le contenu de la mauvaise bouteille, prise sous l'évier, à votre bain.

– Ce n'est pas de l'eau bénite qui vous a fait ça ?

– Je respecte encore assez les églises pour ne pas aller faire ma toilette là-bas. »

Je souris.

« Si vous éteignez, je peux oublier ce problème –fis-je comptant sauver ma peau- mais auriez vous quelque chose pour mettre sur le marbre. Il est un peu dur et froid par terre et on ne va pas pouvoir beaucoup bouger dans le cercueil. »

Il me passa son imperméable et je m'étendis par terre face à lui. Il souffla la bougie et vint me rejoindre. Son contact glabre était très sec, et non froid et visqueux comme j'ai eu peur un instant. Son souffle était fétide malgré le goût mentholé de sa

cigarette. Le mien le deviendrait.

Il réussit à me faire ressentir un orgasme. Ce fut à ce moment là que je sentis la transformation s'opérer en moi pour la première fois. Je sentis mains et ongles s'allonger, ma bouche se gonfler, mes dents pousser et cette envie de mordre dans une chair vivante.

Lui aussi poussa un hurlement rauque. Je devais avoir une mine affreuse car il faillit lâcher la chandelle quand il la ralluma. Et lui ne faisait plus beau gosse du tout.

C'est alors que je recommençai à le haïr.

« Très chère, la miséricorde, dans sa grande bonté, a permis que les miroirs ne te retournent plus ton image.

– Vous êtes assez vilain aussi avec cette tête de loup sur des mâchoires pleines de dents.

– Saleté de loup-garou.

– Ils existent ?

– C'est pour en avoir douté que je me suis fait avoir. »

Cette nuit là, je lui servis d'appât et il tua un banquier en goguette pour nous deux. Il m'apprit tout ce que je devais savoir et me raconta sa triste histoire.

Un peu avant l'aube, il sortit pour fumer car je ne voulais pas qu'il fume à l'intérieur. « On pourrait nous repérer à l'odeur » lui ai-je dit.

Aux premières lueurs, quand il voulut entrer, je bloquai la porte. Je l'entendit hurler, me traitant de tous les noms, me suppliant, puis m'insultant une

dernière fois en hurlant ce qui n'a heureusement pas attiré l'attention sur cette crypte.

Ce soir, devant la porte, j'ai retrouvé un tas de cendres et un mégot. Finalement, ce sont bien les filles qui auront causé sa perte, mais la cigarette l'a un peu précipitée.

Et cette nuit, en boîte, je serai la plus belle pour aller danser.

Adieu pyro-vamp

Et oui c'est encore moi. Le vampire loup garou. Vous me croyiez tous mort, sous les rayons du soleil levant. Et bien non. Mon côté loup garou m'a protégé. C'est une évolution non prévue du monde d'en bas. Quand je pense que j'aurais pu profiter de cette opportunité plus tôt. La seule chose, c'est que je ne peux pas avoir les dents qui poussent pour mordre quand je suis en plein jour. Il faut que je sois en lumière artificielle pour me nourrir aux alentours de midi. Une vieille habitude à nouveau possible...

Le tas de cendres devant la crypte ? J'ai vidé une urne d'incinéré récent dont la tombe n'était pas encore close et j'y ai jeté mon mégot. Il ne fallait pas qu'elle se doute de ma survie.

Car sa trahison méritait une vengeance. Mais pas tout de suite. Chez les morts vivants aussi, c'est un plat qui se mange froid. Elle ne pouvait me voir du fond de mon... son caveau. Moi, je peux vivre en appartement maintenant.

Pour l'embêter, en journée, j'ai rajouté un cadenas à sa grille. Elle est restée une semaine enfermée. Elle devait être sacrément affamée quand elle est sortie. Et elle a du revenir avec des outils pour éviter une récidive.

Et puis en fait, elle est morte bêtement, même pas par ma faute. Il y a eu une descente de police à la boîte de nuit qu'elle fréquentait. Elle était mineure et déclarée fugueuse. J'ai vu les gendarmes l'emmenner.

Elle avait beau avoir été mise à l'ombre, elle a du être placée trop près d'une fenêtre. Dans la cellule, ils ont retrouvé des cendres dans une couverture à moitié calcinée.

Dans le journal, il y a la thèse oh combien contestée par les scientifiques de l'auto-combustion, et celle, plus rationnelle aux yeux de la population, d'une cigarette fumée en planque sous la couverture qui aurait mis le feu à ses vêtements, alors qu'elle avait trop bu... D'autres ont parlé d'une bombe sexuelle blonde à retardement (pléonasme) qui aurait fait long feu, mais ça n'a fait rire qu'eux.

Les circonstances de la mort d'un gendarme sont officiellement peu claires. Moi je sais qu'elle a eu droit à son dernier repas de condamnée, mais les autorités parlent d'une syncope. Il faut dire que ce n'est pas à la grosse veine du cou qu'il a été mordu. Moi, je ne ferai jamais ça. Mais c'est plus discret ainsi. Les femmes ont tellement d'autres atouts pour réussir auxquels nous ne pensons pas.

Quant à moi, je suis retourné au cinéma. Je ne connais rien d'autre, et je n'ai pas envie de passer mon temps à regarder la télé dans l'appartement du vieux que personne ne vient jamais voir, et qui se dessèche dans sa chambre close. Officiellement pour les voisins, je suis un petit neveu en stage dans le coin. Je fais les courses pour le vieux et je donne des nouvelles rassurantes à l'épicier et au boulanger qui s'inquiétaient. Ainsi je dispose d'un pied à terre.

Je m'inquiète aussi pour notre futur. Il y a quelques jours, j'ai fait la connaissance d'une superbe créature. Je l'ai donc séduite et même si étrange dans ses propos, je lui pardonnais tout car de toutes façons,

je ne la supporterai pas des siècles. Conduite de main de maître au plus haut sommet de l'extase, j'en ai profité pour la mordre alors qu'un tentacule ventral venu je ne sais d'où m'étripait. J'ai donc mordu plus fort avec cette fois ma gueule des jours de pleine lune. Quelle boucherie. Elle m'a arraché la moitié de la peau du dos avant de succomber.

Ce genre de mutation ne me dit rien qui vaille. ADN mutant extra-terrestre, anomalie génétique due à la dioxine ou aux nouvelles farines de blé OGM, ou alors à une piqûre d'abeille ayant butiné un insecticide par encore interdit, aux émanations toxiques d'une usine chimique, aux radiations suspectes d'uranium appauvri entrant dans la composition des stérilets, à la pollution engendrée par les gros 4x4 en ville...? je ne sais pas où on va, mais je découvre que notre monde est de plus en plus inquiétant. J'en ai été quitte pour me recoudre tout seul, tel un guerrier de cinéma. Et pour derrière, j'ai été forcé de colmater avec des bandes autocollantes en attendant mieux.

J'ai besoin qu'on s'occupe de moi, mais à qui vais-je pouvoir faire confiance. A un autre vampire loup-garou ? Et si j'essayais déjà de me faire des copains afin de choisir avec qui partager mon éternité.

à feu et à sang

6 mai 2007. Je n'ai pas pu voter bien sûr. Je dois être officiellement disparu et réapparaître serait suspect. J'aurai bien voté pour le candidat de droite, protecteur du cinéma et des ayants droits, mais sa politique sécuritaire risque me faire tomber plus rapidement dans les filets de la justice. Et en prison, je serai vite mis à l'isolement, ce qui me condamnerait à une faim perpétuelle. Ici à Lyon, sur la place Bellecour, l'annonce des résultats n'a pas fait que des heureux. Je me mêle au millier de manifestants présents car c'est ainsi que je pense pouvoir sympathiser avec une nouvelle proie. Je sors un paquet de cigarettes, m'en allume une et attire quatre cinq jeunes autour de moi.

Je souris de mes dents normales aux revendications affichées. « Président de m... pour un pays de c...s ». A mon avis, on n'a que ce qu'on mérite, sauf moi qui ne méritait pas ce sort ingrat.

Les bleus commencent à perdre patience. Des échauffourées éclatent, et ils commencent à charger des groupes isolés un peu chahuteurs sous l'objectif des caméras. Le quartier est coupé de la circulation. Quelques vitrines ont été vandalisées. Des feux font danser la nuit au milieu des cris de rage.

A ce moment-là, je préfère m'éclipser. Pas question d'être filmé. Encore une punition, pour moi acteur. Flash ball et gaz lacrymogènes sont lâchés, puis c'est la charge, et la débandade tout azimuts.

Une fille d'une vingtaine d'années assez mignonne me passe devant, poursuivie par une matrone en bleu, blonde et carrée. Je m'interpose et fait mine de repousser l'agent de la paix qui ne veut vraiment pas nous laisser tranquille. Je lui arrache son bouclier des mains, puis me colle à elle pour éviter les coups de matraque.

Ce faisant, je la mords au cou et m'abreuve à la va-vite tout en gardant un œil sur la donzelle à une dizaine de mètres. Le sang coule dans ma bouche, chaud, riche, gouleyant et je n'en perds pas une goutte. Dès qu'elle s'affaiblit, nous tombons derrière des poubelles qui nous dissimulent. Les odeurs ne me perturbent pas mais j'écrase une pomme pourrie qui tache mon blouson. Des restes alimentaires souillent aussi ma chemise.

La grosse n'est qu'à moitié vidée. Je lui prend sa matraque et fait mine de l'assommer. Je lui défonce le crâne après lui avoir enlevé son casque. Du sang macule son visage et je résiste à la tentation de le lécher. Je ne peux pas lui percer le cœur en présence de l'autre. Demain, elle se réveillera avec une soif nouvelle. Je m'essuie tant bien que mal la bouche et quand je me retourne vers la fille, j'ai apparemment gardé mon air poupin. Elle me remercie, n'osant pas jeter un coup d'œil derrière les poubelles. Je la suis. Peut-être ce soir, déjà rassasié, je pourrai passer une soirée normale avec quelqu'un. Les soirs d'élections, même si la perspective du Grand Soir s'éloigne un peu plus chaque fois, l'espoir est encore permis. Ce sont les lendemains qui déchantent. On se déguise en amoureux, afin de ne pas attirer l'attention des mobiles qui chargent leurs proies dans les bus. Elles

ont abandonné toute résistance. Elles sont maintenant seules face à la loi.

sangtiments

La fille du 6 mai au soir s'est révélée être un bon coup, et sans coup de sang, je l'ai laissée aller. La Gazelle m'a recontacté, peu impressionnée par mes cicatrices encore visibles de mes précédents déboires. Elle boycotte le cinéma alors j'ai un rendez-vous plus exotique dans le septième à la Boulangerie du Prado. Un lieu sympa, tenu par une association, dans lequel on peut écluser quelques verres au milieu d'étudiants. Y'a un bar, des chaises, une scène, un joyeux bordel en fait. Ce soir-là, 26 mai, quelques artistes musiciens ont égayé le week-end de ceux qui n'ont pas pu rentrer chez eux où qui habitent le coin. Un certain Fred a mené le Bal, puis a laissé place à Ubu, Otaké et à de vieilles valises sympathiques. Cette soirée, je me suis senti un peu renaître. J'ai bu et fumé en toute tranquillité. J'étais avec une fille chouette. Pourtant, avec sa bande de copains, ils parlaient de sujets graves. Villeurbane ne risquait pas la désertification tout de suite, mais les expulsions allaient bon train. Un lycéen majeur le vendredi même avait gagné un voyage en Algérie à quelques jours du CAP sans passer par la case « juge des libertés » prévue le samedi. Un homme de 46 ans en France depuis 17 ans et père d'un enfant de 7 ans avait été expédié à Tunis le même jour. Et un jeune, à quelques jour du bac croupissait au centre de rétention de Saint Exupéry bien trop près de l'attention du petit prince hongrois. A les voir ainsi désespérés, je me jurai de saigner autant que possible

des vieux. C'est vrai qu'il y en a plein et que les jeunes vont finir par manquer, surtout si je les décime inconsidérément par mon appétit de sang frais et qu'on les empêche de venir. Heureusement que j'avais mangé avant de venir, en faisant un petit détour par l'hôpital Saint Joseph. Pas de malade, car j'ai toujours peur de m'empoisonner, même mort. Et puis, si les antibiotiques m'étaient déconseillés hein? J'aime bien les infirmières mais elles risquent beaucoup manquer. Alors, je me suis rabattu sur un accidenté mal en point. Une chute de moto suite à un manque de vitesse, car c'est le camion qui le suivait qui l'a renversé quand il a pilé au feu orange. C'est pas prudent, même quand il reste peu de points sur le permis de respecter certaines règles dites pourtant de sécurité. Je n'ai été qu'un suraccident collatéral car son avenir était plutôt sombre. Depuis que j'en ai le loisir, je me conduis comme un prédateur avisé pour l'homme, ce que lui-même n'est pas quand il exploite ses congénères. Une autre histoire sur un air de « légende urbaine » courait de table en table. Il paraît que la nuit, une blonde en uniforme avec la cervelle à l'air et un chien sanguinaire dévorent les clochards dans les environs du port Edouard Herriot. S'agirait-il d'anciennes connaissances qui se seraient trouvées ? Je devrai peut-être y remédier... Mais ce soir-là, après s'être réchauffés contre un petit feu de bagnole improvisé croisé sur le chemin du retour, nous avons oublié le monde et toutes ses perversions dans son petit intérieur.

Un père attendrissant

C'est avec plein de musique électronique dans les oreilles que je quitte la place Raspail ce soir du 21 juin. J'ai aussi les crocs. Faim-soif et la présence de tous ces jeunes m'a aiguisé l'appétit.

Je laisse la foule petit à petit se diluer. Puis j'erre à la recherche de mon repas. Je l'aperçoit pas loin, sur un banc. Un homme d'une soixantaine d'année, le regard fixe. Il semble malheureux. Je vais abrégé d'un coup deux souffrances. La sienne et la mienne. Je me porte à sa hauteur, par l'arrière et je vais pour lui planter mes crocs en pleine croissance dans le cou. Ceux-ci se referment sur du vide à ma grand stupéfaction. Mon apparence redevient normale en une seconde et l'individu se retourne.

"Bonsoir" fais-je interdit .

"Vous pouvez me voir ?"

"Oui, Monsieur, bien sûr."

"C'est le ciel qui vous envoie"

Ca, j'en doute.

"Je ne me suis pas suicidé" rajoute t-il.

Je m'en fous complètement. Mais il insiste.

"Je ne me suis pas suicidé. Aidez-moi. Il faut que je lui dise. Elle est en danger"

Ce genre d'histoire, ca me rappelle quelque chose.

"Qui?"

"Ma fille"

"Pourquoi ?"

"Celui qui m'a tué n'est autre que son fiancé"

"Vous vous êtes opposé au mariage ?"

"Non, je n'ai pas voulu laisser ma place à un candidat du nouveau centre pour l'année prochaine aux municipales de mon patelin"

"Et ?"

"Mon gendre qui lui aussi est du même parti m'a empoisonné puis pseudo-noyé dans la baignoire tout en me tailladant les veines.

Il espère en tirer un bénéfice dans quelques années".

"Que voulez-vous alors ?"

"Allons voir ma fille. Elle fait ses études de droit ici."

Bon, c'est pas tous les jours qu'on peut rendre un service pareil non ? Nous arrivons devant une résidence cossue.

"Le code, c'est '4096' "

Nous pouvons donc monter sans être annoncés.

Je sonne à la porte. A deux heures du matin, c'est une jeune beauté méfiante qui s'éveille.

"Mademoiselle. Je suis désolé de vous déranger si tard. Votre père..."

"Mon père est mort"

"Oui, je sais, mais pourtant il est avec moi"

"Vous êtes seul".

"Si, il est à côté de moi mais vous ne pouvez pas le voir"

"Partez, sinon j'appelle la police"

Elle va pour fermer mais je bloque la porte avec mon pied qu'elle écrase. Soudain, je me sens comme possédé. C'est le cas. Ce salaud m'a bien eu.

"Marie Madeleine" m'entend-je dire d'une voix caverneuse d'outre-tombe "Je suis ton père"

L'effet saisissant n'est pas convaincant. Je parviens à le chasser de mon corps.

"Ne refaites pas ça"

"Désolé. Entrez de force"

"Je ne peux pas"

"La chaine n'est pas très solide"

"Oui, mais je ne peux pas entrer contre le gré du propriétaire"

"Le bail est à mon nom, et je dois encore payer le loyer.

Vous pouvez entrer"

"Dans ce cas..."

Je force et je passe. Tant qu'on paie pas soi-même son logement, on n'est jamais vraiment chez soi.

Marie Madeleine se blottit contre le mur adverse de son petit studio de 45 mètres carrés. C'est bien d'avoir un papa politicien.

"N'ayez pas peur. Je suis juste venu vous porter un message de votre père."

"Il est mort vous dis-je"

"Oui, mais il veut que vous sachiez qu'il a été assassiné par votre fiancé"

"Je le sais déjà"

"????"

"Non, ce n'est pas possible" s'écrie le revenant "Toi aussi, ma fille !"

Sa fille n'a pas que ce défaut. Son ordinateur dans un coin télécharge à qui mieux mieux films et musiques. "Cent contrefaçons, c'est être un mauvais garçon" déclarent les juges de la riposte gradué contre les téléchargeurs.

"Je peux ?" fais-je en montrant mon paquet de cigarettes.

"Non"

Cette petite conne met le show-biz sur la paille et lui refuse une petite sèche. Et bien, si je ne fume pas, je

vais me prendre une petite douceur. Je la renverse sur le canapé et m'abreuve à son cou. Elle se débat, mais c'est seulement sa partie "spirituelle" qui se libère.

"Mais qu'avez vous fait ?" pleure l'élu dépité.

"J'ai réuni la famille".

"Papa, c'est vraiment toi ?"

Les retrouvailles sont un peu agitées et troublent la fin de mon repas. Manifestement, en ce vingt deux juin 2007, les autorités célestes aussi récupèrent des moyens pour raccompagner les revenants du bon côté de la frontière. Sans frapper, des démons en robe capuchonnée noire entrent se saisir des deux "clandestins" au monde des vivants et les emmènent malgré leurs vociférations que les voisins ne peuvent entendre. Un démon se tourne vers moi avant de sortir "Nous te gardons une place au chaud".

Je n'en frémis même pas. Tout ce que j'espère, c'est que je ne vais pas avoir à discuter avec ma victime à chaque fois après que je l'aie tuée. Je suis peu loquace la bouche pleine.

Bleu noir rouge

Le début d'été est pourri. Ce qui décourage les gens à sortir la nuit. Je n'ai donc pas trop le choix de mes proies, surtout que les nuits sont courtes. L'école est finie. Il n'y a plus d'étudiants et j'ai mordu la fille que j'ai fréquentée un temps au retour de la fête du cinéma, après la dernière séance. Il faut dire qu'elle était amoureuse et me collait trop. Je ne trouvai plus le temps nécessaire à la chasse. Hier, il a fallu me résigner à mordre deux gamins de douze et quatorze ans qui trainaient près de la gare. Ils avaient essayé de me soulager de mon porte-feuille. Mais il ne reste que des gamins dans la rue en ce moment.

Il est une heure du matin le long des quais. Je suis seul, et affamé. Déboulant à pleine vitesse, une voiture de police grille les feux au carrefour et s'arrête à ma hauteur pour un contrôle d'identité. Je montre ma carte et le zélé poulet va pour vérifier à son ordinateur portable sur le tableau de bord. Lorsque il revient, il a la prétention de me faire conduire au poste. J'ai été déclaré « disparu » par ma famille, et même majeur, il faut que je déclare un domicile sinon ils vont m'arrêter pour vagabondage. Et ils veulent me faire écraser ma cigarette pour monter dans la voiture. Mes réflexes de vampire me permettent de violemment les repousser et je m'enfuis dans les petites rues attenantes. Derrière moi, je peux les entendre claquer les portes et me poursuivre en véhicule. J'atteins ... Ils sont obligés de descendre et de continuer à pied. Et notre chemin

croise la route de l'horreur. J'entends un premier cri qui se termine dans un gargouillement atroce. La femme flic ne l'a pas seulement mordu au cou. Elle a emporté le morceau. Le chien noir quand à lui a attaqué le second au niveau de l'entrejambe. Il est des douleurs que même les hurlements ne peuvent pas exprimer complètement. Mais ses yeux révoltés, ses mains qui tentent de repousser la tête du chien, sa façon de se casser en avant de retomber sur les fesses puis au ralenti avoir la tête qui penche en arrière pour aller s'écraser au sol... c'est une scène qui ne s'oublie pas. Le chien lui dévore ensuite les tripes. Le troisième et dernier tente de sortir son pistolet mais déjà la femme est sur lui. Il reste pétrifié, fixant le crane de celle-ci avec la cervelle à l'air en train de balloter à chaque foulée. Elle tend ses longues mains en avant et ses doigts aux ongles démesurément longs se plantent dans son cou alors que sa bouche largement ouverte et fortement dentée de deux cents cinquante six canines en deux fois cent vingt huit vient se coller à la sienne. Elle lui arrache nez, lèvres, langue et une partie des joues tellement large que la mâchoire inférieure de l'homme retombe inerte contre son cou. Il tire plusieurs coups de pistolet dans le ventre de son ex-collègue féminine sans résultat. Je passe à l'attaque après avoir récupéré près d'une poubelle un manche à balai. Je le brise afin d'obtenir une pointe et je le lui enfonce dans le dos. Elle tourne la tête vers moi, dans un angle impossible. Elle est horrible, ensanglantée, les yeux noirs brillant d'une flamme démoniaque, avec cette énorme bouche à tailler des poteaux téléphoniques en pointe. J'enfonce encore. La pointe touche le cœur, le transperce. Un

cri et elle se transforme en cendres. Le flic me regarde. Seul le haut de son visage est intact. Il est contaminé et condamné. J'ai faim et si c'est la première fois que je passe derrière quelqu'un, je n'ai pas peur de ses germes. Il meurt en se disant que ce n'était vraiment pas son jour de chance et qu'il aurait mieux fait de me foutre la paix.

Je sens une présence derrière moi. Le chien, j'avais fini par l'oublier. Je dois le tuer aussi mais il me toise en toute confiance. Brave bête, au physique ingrat de grosse brute, déjà abandonné une fois et que j'ai mordu tentant de consommer autre chose que des humains. Il faut dire que maintenant, en plus des deux kilos de viande journaliers, il lui faut ces cinq litres de sang. Je décide de l'emmener avec moi. Je le laisserai s'installer sur le canapé de l'appartement, il s'y endormira tranquillement et vers midi, j'ouvrirai les volets...

sang arret en gare

Je traine dans la gare de Lyon. Pas celle de Paris, pour le monopoly, mais à Lyon Perrache. Le lieu est propice pour trouver des proies isolées. La victime est perdue, et prête à faire confiance. Et si je ne trouve pas de voyageur en transit, rejeté de la salle d'attente malgré ses billets compostés pour une correspondance régionale matinale durant la fermeture nocturne, il reste les SDF.

Mon père durant son service militaire avait connu lui ces nuits en gare où on pouvait faire des connaissances de passage. Les voyages en train étaient plus longs. Les gares étaient des lieux de vie 24 /24. Mais avec les TGV, les distributeurs de billet et la prolifération des étrangers en situation irrégulière qui avaient trop augmenté le nombre des SDF, les voyages en train selon lui était devenus des formalités que l'on subissait au lieu d'une aventure passionnante. Les voyages duraient le double qu'aujourd'hui et les trains avec les banquettes en vis à vis étaient beaucoup plus conviviaux. Comme on ne réservait pas sa place obligatoirement, on pouvait choisir son compartiment et donc les gens qui étaient dedans. Une jolie fille, et même moins jolie ne voyageait ainsi jamais seule...

De plus, les casquettes que l'on croisait étaient celles d'agents SNCF et non pas de la police nationale. On devait montrer un billet, pas des papiers. C'est pour ça que je fais grâce aux quelques agents SNCF en service de nuit. Il ne manquerait plus qu'ils

déclenchent une grève pour disparition mystérieuse de leurs camarades en service de nuit. Ils disparaissent pourtant, mais rien de mystérieux.

Du mystère aujourd'hui, il ne reste que l'ombre et la morsure glaciale de la mort. Mon père lui m'en parlait comme d'une lumière tamisée qui donnait aux choses une autre signification, et aux gens une aura inquiétante mais envoutante. En tant que vampire, j'essaie encore de donner ce côté envoutant à mes victimes qui séduites me suivent vers leur perte.

Une femme m'agresse. « Il est interdit de fumer ». C'est récent, c'est idiot, mais c'est ainsi, c'est la loi. Elle est seule. Elle pourrait étancher ma soif. Mais elle n'a pas attendu d'être vieille pour être conne. Et manifestement, elle est du genre à imposer sa loi autour d'elle. Elle a du voter pour « travailler plus ... ». Pourquoi lui abréger son enfer surtout qu'elle nourrit déjà mes semblables à la sueur de son front et assume de force des déshérités qu'elle déteste et pour lesquels elle n'a pas fini de ramer. « Oui madame, veuillez m'excuser. Je trouve que je paye déjà trop de taxes ». Elle repart, courroucée. Elle partage le même avis. Et elle en paye sans même avoir le petit plaisir que moi j'ai avec mes cigarettes. Bon, est-ce que je m'attaque au problème de l'immigration avec la petite lily la-bas qu'on a oublié de venir chercher ? A moins que je ne lutte contre le problème de la délinquance juvénile avec ces deux petits gosses pick-pocket ? Il y a aussi celui du logement mais ils sont en groupe, en train de mendier à la sortie voyageurs, pour se payer une énième bière avant celle qu'ils occuperont pour l'éternité.

Mais je suis attiré par cette mi-punkette

mi-gothique qui ostensiblement drague un militaire en treillis de défilé. Elle a les yeux revolver , et il se laisse entrainer par son boniment. En voilà un qui va y laisser son portefeuille et peut-être même une partie de son paquetage sale qu'il ramène chaque week-end à sa mère.

Je les suis., ne sachant lequel des deux calmera ma soif finalement La fille le colle et ses mains la palpent. Ils s'engouffrent dans un passage piéton souterrain. J'accélère. Le gars est à terre. Ils sont trois en plus d'elle. Des satanistes si j'en crois leurs tatouages. Le bidasse n'est pas mort, juste assommé. Mais c'est une question de temps. Ils arrachent ses galons et autres décors, déchirent un peu la veste, laissent tomber le sac. Il fait maintenant aussi minable qu'eux et ils le portent à deux tandis que la fille ouvre la marche. Je surgis sur leurs arrières en un éclair. Je mors un des porteurs qui s'écroule. L'autre lâche le troufion et me fait face avec le troisième. Ils ont tout deux un couteau. Je me transforme avec ma tête des mauvais jours. Mes doigts s'allongent et mes griffes déchirent un poignet et une gorge. Celui qui semblait commander à lui aussi une vilaine tête tout à coup. Un démon. Musculeux, scrofuleux, puant et d'un vert marron jaune assez disgracieux. Le militaire se réveille et s'enfuit sans demander son reste. Je ne quitte pas l'affreux face à moi et si je n'étais pas déjà mort, j'en aurai une crise cardiaque. « Pauvre petit vampire, tu ne peux rien contre moi ». « Désolé. Je ne pensais pas avoir affaire à quelqu'un comme vous ». « Le genre d'erreur... mortelle ». « On peut peut-être discuter » « J'aime pas les vampires . Vous puez de la g... » Ca, c'est l'hôpital qui se moque de la charité,

car ses relents buccaux feraient passer les fosses sceptiques pour bucoliques. Il est rapide et mes griffes n'entament pas sa peau plus dure que la pierre. Un uppercut massue m'envoie contre la paroi du tunnel et j'ai l'impression de mettre opposé au passage d'une rame de tramway aux heures de pointe. Je suis foutu.

Il est trop fort pour moi. Je ne paraîtrai même pas demain à la rubrique nécrologique. Ma vue se brouille suite à son dernier coup de massue. Je sens mon propre sang dans ma bouche. Je sens mon dos se déchirer, mes bras s'écarteler et dans un ultime réflexe, mes ailes se déploient, je cours, je m'envole lourdement et je lui échappe dès la sortie du souterrain. Mon vol est lourd et silencieux. A mon ombre sur un mur, je devine ma forme de chauve souris. Un mètre environ d'envergure pour soixante centimètres de long. Un nouveau talent, certainement latent et découvert à temps. Je mets le cap sur chez moi. J'ai bien fait de laisser la porte sur le balcon ouverte pour éliminer la chaleur de la journée...

un jour sang

Mes journées à rien faire sont longues. Normalement, je devrai dormir, mais comme je supporte le jour grâce à mon côté loup garou (qui me hérissé le poil à chaque fois que je croise une femme dans sa période de fécondité), je mène « presque » une vie normale. Couché quatre heures du matin. Réveil onze heures–midi. En plus, malgré ma dernière métamorphose qui m’a sauvé la mise, j’ai moi aussi peur de sortir la nuit maintenant que je sais que les démons existent et qu’ils sont plus durs à cuire que moi. J’aurai pu avoir un ami mais il a fini en cendres, car il était incontrôlable et la vague de meurtres doit tout de même commencer à inquiéter les « services dits compétents ».

Les programmes télés d’après–midi pour vieux m’emmerdent. Mes victimes meurent sans me donner le code de leur carte bleue et je n’ai pas les moyens de me payer des CD, des DVD ou de faire du shopping. J’ai aussi des difficultés pour choisir des fringues car je ne peux me voir dans une glace et j’ai du mordre la vendeuse qui s’en était aperçue dans la cabine d’essayage. Heureusement qu’elle était seule à ce moment là dans sa petite boutique. Mon idée était de la draguer seulement et ça lui a coûté sa jeune existence. J’en ai profité pour faire la caisse, puis faire disparaître la sienne avec elle dans le coffre. Ma précédente expérience avec une compagne vampire m’avait refroidi une deuxième fois, et comme on dit « jamais deux sans trois », je ne voulais pas que la

dernière soit celle qui me mette au fond du trou. Je retourne au cinéma de temps en temps. J'ai vu le dernier Harry Potter. Je n'ose maintenant prétendre que la magie, ça n'existe pas, même si je n'ai pas encore croisé de vrai sorcier. Les sorcières sont plus communes mais leurs tours de passe-passe se résument à faire disparaître le pognon et faire apparaître plein d'ennuis. Il y a aussi les couloeuves au menu et comme Circé, certaines sont capables de changer les hommes en cochons. Moi, je leur dois d'être un vampire-garou solitaire. J'allume une clope avant qu'on me la change en brin d'herbe. Le temps est maussade. Les vacanciers sont plus au sud. C'est décidé. Ce week-end, je descends sur la côte. Puis je réalise que je n'ai aucune activité qui me retient ici en semaine. Je suis en vacances permanentes. Je découvre l'oisiveté sous un meilleur jour. Ne plus travailler pour être plus libre. Il ne faut pas le dire fort aujourd'hui. Mais c'est bien vrai. Il suffit de ne pas chercher à gagner de l'argent, mais à le prendre là où il est, dans la poche des travailleurs qui n'ont pas le loisir d'en profiter. C'est ma façon de faire aujourd'hui, même si les braves gens n'aiment pas qu'on ne fasse pas la même chose qu'eux.

sang pitié

C'est la voiture qui a désigné ma victime. Une décapotable de luxe. Parfait pour partir sur la côte. Et un piège à filles au petit poil. Sa propriétaire n'en aura plus besoin. Je l'abandonne dans les égouts, un peu pâle alors qu'elle était plutôt grise. Son sang m'a d'ailleurs rendu tout guilleret. Si ça se trouve, j'ai sauvé la vie d'un automobiliste ou d'un piéton. Et puis c'est indécent ces femmes qui boivent et qui roulent dans de superbes bagnoles.

Malheureusement, c'était quelqu'un de connu et son corps a été vite retrouvé. Me faire prendre avec la voiture n'est plus qu'une affaire d'heures. J'espère avoir le temps d'arriver à Cannes, ce genre de voiture étant assez répandu malgré la pseudo crise économique que traverse la création artistique française. Et patatras. Je viens de me faire prendre par un radar automatique mobile. La voiture banalisée était lachement placée sur une aire de stationnement aux abords d'une route bien droite, peu fréquentée à cette heure et limitée à soixante dix par je ne sais quelle abbération. Je suis sur la photo et je vais devenir le suspect numéro un pour le meurtre d'hier au soir.

Je fais demi tour au rond point suivant, me rapproche du piège pour automobiliste-payeur. C'est un gendarme qui est à bord, l'air manifestement de s'ennuyer. Il n'a pas à juger de l'opportunité de la sanction automatique. Il sert juste de chauffeur à la machine qui mesure le degré d'infraction et remplit

les caisses de l'état que certains vident consciencieusement d'autre part. Il agit sur ordre, il ne peut rien et si l'endroit est bon, la brigade sera bien notée sur les « résultats ».

Je n'ai pas faim et c'est la première fois que je vais tuer de sang-froid. A mon approche, le pandore sort de la voiture. Il n'a pas peur de moi.

– Monsieur ... ?

Je fais mine de tendre la main. Son regard la fixe et j'en profite pour le mordre. Un coup au plexus me fait lâcher la prise et m'expédie sur les fesses. Il m'allonge un coup de pied qui me fait visiter en express la voie lactée. Puis il prend conscience du sang qui jaillit de son cou et tente de réduire l'hémorragie. J'en profite pour me redresser. Une voiture passe, et ne s'arrête pas. Une autre klaxonne, comme pour se réjouir. La troisième me voit bien en train de molester l'homme dont la garde baisse peu à peu et ne s'arrête pas plus. Mais je prends encore un direct dans les dents en essayant de remordre. Il décide que finalement, la légitime défense s'applique et il sort l'arme de service de son étui. Il tire sur moi, en constate l'inutilité. Son bras semble s'engourdir. Il vacille. J'en profite pour l'étaler à terre. J'entends un bruit métallique sur le goudron. Sa prothèse de jambe, à hauteur de genou vient de le quitter. Il ne se relèvera pas. Je vois la peur dans ses yeux. Et une bosse sur sa chemise. Un paquet de clopes. Je l'attrape par dessous les aisselles, le cache derrière son véhicule, l'adosse à la portière, lui glisse une sèche entre les lèvres, l'allume. Elle ne nuira pas à sa santé, celle-là.

– C'est la faute à cette saleté d'engin qui m'a pris en

photo, lui dis-je. Je suis désolé.

Je la débranche. La saccage ensuite. Il me regarde faire tandis que je le vois lentement mourir. C'est terrible de tuer un homme. On lui vole tout ce qu'il a. Nos regards se croisent une dernière fois.

Je lui enfonce un tournevis entre les côtes pour qu'il ne se réveille pas la nuit prochaine et lui fracasse la carcasse du radar sur le crâne, histoire qu'on assimile ce meurtre à une rébellion contre la répression systématique.

Deux heures plus tard, à la radio locale, j'apprends que ce type était un ancien du GIGN, qu'il a sauté sur une mine en ex-Yougoslavie et que le préfet promet déjà la perpétuité pour son assassin. Puis plus rien. Michel Serraut est mort (79 ans). Bergman est mort (94 ans). Puis on apprend celle d'un célèbre producteur italien. Face à cette "terrible série noire" qui s'abat sur le monde du cinéma, que vaut la peau d'un flic dans les médias ? Le président est en Amérique, les ministres sont en vacances. Ils ne seront pas à son enterrement jeudi ou vendredi. Il n'y aura pas de caméra. Des caméras, il y en a partout maintenant. Avec des acteurs involontaires et des spectateurs payés pour regarder. Le monde à l'envers quoi. Ou la création d'aujourd'hui si on juge aujourd'hui du nombre d'images de caméra de vidéo-surveillance diffusées sur le Net. L'auto-diffusion de n'importe quoi par n'importe qui. Un cauchemar le Net.

J'abandonne la voiture à l'entrée de Cannes. Elle aura fait deux victimes. C'est pas la route qui est dangereuse, c'est plutôt croiser la mienne...

Décryptage et exorcisme.

« Non, cette fois je suis bien mort. Le décryptage en question n'est pas une résurrection pour me tirer de là. Si je suis revenu en revenant et sans rien rapporter, c'est pour me plaindre. On est autorisé à revenir des enfers aussi quand notre âme ne peut brûler sans être distraite du tourment par la sensation d'affaire non terminée dans le monde des vivants.

Je me suis fait avoir par un auteur sadique. Qui j'étais au départ ? Un brave garçon, qui soit, faisait un peu de cinéma, et encore, jouait quelques rôles modestes à la télé. Et cet auteur, sous prétexte de ressentiment contre des majors américaines ayant asservi la création et la diffusion mondiale des médias audio-visuels, me fait vivre mille tourments dans ma vie propre. Ok j'étais un peu dragueur, pas forcément réglo avec les filles. Oui, j'aimai bien toucher quelques cachets conséquents pour pas vraiment de grands efforts en contrepartie. Oui, j'ai débuté grâce à de la famille de copains, et à ma petite gueule. M'a-t-il aussi choisi parce que j'étais fumeur pour me permettre de m'en prendre à l'autorité sous ce prétexte ?

Mais en tout cas, à chaque épisode, moi pauvre pantin, je n'ai même pas été consulté dans mon rôle pour la composition de mon personnage. J'ai été réduit à la plus simple expression de la bêtise, j'ai été mordu, griffé, empoisonné, dissous, transpercé, trahi et j'en passe. Ma vie a été changée en enfer bien

avant ma rencontre avec la faucheuse.

A chaque fois, il m'a fallu tuer des représentant de l'autorité qui ne faisaient que leur boulot intimé par des lois dont ils n'étaient pas responsables. Et je n'ai croisé que des garces qui m'ont profondément blessé dans mes chairs mortes qui ne pouvaient cicatriser.

A chaque fois, j'ai été victime de mauvaises plaisanteries parce que j'étais acteur. Pour terminer, mes actions n'étaient dictées que par des plagiats de déjà vus. Et moi qui aurait pu être dramatique, méchant, pathétique, effrayant, impressionnant, je n'ai fait que faire rire de mon ridicule qui a fini par me tuer une seconde fois.

Je te prends à témoin, lecteur, de tous ces préjugés subis. J'aurai pu être le héros de cette histoire, je n'ai été que le faire-valoir.

Eh toi, l'auteur !! tu m'entends ?

– Bien sûr, je suis borgne, pas sourd.

– Tu n'avais pas le droit. On doit respecter ses personnages de fiction, et en particulier le héros.

– Ou sinon ?

– C'est une question d'éthique. On n'abuse pas des pleins pouvoirs au dépend de ceux qui y sont par obligation soumis.

– Je suis d'accord avec toi. Mais les producteurs de cinéma français, entre autres, se permettent d'exiger des politiques qu'ils changent les lois qui régissent le droit à la copie privée et la diffusion des contenus afin qu'ils puissent continuer à se goberger sans se remettre en question.

– Et alors ?

– C'est pareil, de l'abus de position dominante et du mépris pour ceux qui sont la source de leur

subsistance. Sinon que toi tu n'es qu'une nouille alors que ces gens là vampirisent une vraie population. En plus tu as eu le choix. Mordu, tu as été victime. Mordeur, tu as choisi d'être bourreau.

– Tu devrais toi aussi être sous l'emprise du sortilège de la « magie du cinéma ».

– Je suis borgne. Pour moi déjà, la réalité est plane. Il faut que je réfléchisse pour en apprécier le relief. C'est l'exercice mental inverse que celui que vous imposez au spectateur acceptant de voir votre fiction réduite à deux dimensions.

– Tu n'es plus comique.

– Tu as fini de me faire rire, machin que je n'ai jamais nommé. ET il s'agit encore d'horreur. Retourne au néant. Tu n'existes que dans mon imagination. Je t'en bannis.

– Je...

– Je vais t'exorciser de la vie quotidienne en appelant au Boycott des CD, DVD , téléchargement de Vidéo à la demande, de fichiers musicaux DRMisés ou pas. Boycott du cinéma, des théâtres, des concerts, des festivals...

– Ah ah ah ah

– Vade retro pompeurs de finances publiques, taxeurs de CD, utilisateurs de rootkit, fliqueurs de Net, corrupteurs de fonctionnaires, parasites d'organismes culturels...

– Ah ah ah ah

– Je conchie sur DADvSI et la LEN

– Ah ah ah ah

– Tiens regarde, je brûle ce que tu adores (prenant une poignée de dollars et d'euros, j'y mets le feu)

sont enflammés répandant aux alentours une odeur fétide d'argent brûlé, certainement lorsque j'ai enflammé mes billets enduits de bave de crapaud.

Partout dans le monde, les écrans de télévision se sont noircis. 95 % des ordinateurs, équipés de hasta, ont bogué.

Il n'y a plus de billets, y compris les billets d'avion de train ou d'entrée payante. Mais les billets doux ont été épargnés.

Seuls les journaux imprimés avant le onze septembre deux mille un, et les livres papier du domaine public ou en Licence Art Libre ont résisté à l'exorcisme. L'axe du mal est brisé. Le temps est venu de « réviser nos classiques ».

Les cahiers du Pittbull

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Erotique

Comment peut on écrire un texte à caractère pornographique ? Avons nous tous chacun l'expérience nécessaire utile au contenu ?

Pouvons nous parvenir à intéresser des lecteurs ?

Puisque je suis le premier à dénigrer les oeuvres ratées, que saurai-je faire ?

Jusqu'où irai-je ? Déjà 4 chapitres, un cinquième en cours...

Licence : Art libre (lal)

Prologue

Pourquoi écrire du X ? Ai-je besoin de lecteurs à ce point là ? La sphère du X manque t-elle d'auteurs ? De malheureux frustrés n'attendent que moi pour se ... être soulagés...

Non, certainement pas.

Par jeu tout simplement, et puis pour proposer ce que je n'ai pas trop vu dans le X, bien que je ne cherche pas vraiment. Alors, j'espère y amener un regard original. Et puis, en serai-je capable ?

Comme j'espère une bonne majorité, j'aime le sexe, j'aime les femmes, j'aime la vie et aujourd'hui, comme tous les êtres raisonnables, je pratique la monogamie, ce qui ne veut pas toujours dire la routine et l'ennui. D'ailleurs, ne comptez pas sur moi pour vous glisser ne serait ce qu'un mot sur mes secrets d'alcove. Alors, un peu d'évasion et de fantasme par l'intermédiaire d'un personnage odieux qui bouscule les convenances et culbute à sa guise, c'est jouissif comme défi. J'espère aussi y introduire de l'humour, de l'aventure, et une morale incertaine qui pourra faire sourire des aléas d'une vie de barreau de chaise. Bref, finalement, être heureux du petit sort pépère d'un mari presque toujours à l'heure le soir au retour du boulot... et par ricochet, faire ainsi revenir à la normalité le lecteur inconscient qui m'aura suivi sur des sentiers glissants., tout en condamnant l'amoralité d'une morale intolérante.

De plus, je compte bien mettre sur la route de mon personnage, des personnages tirés de la normalité afin d'étudier un peu les tréfonds sympathiques d'une âme humaine pas toujours noire et tourmentée, mais en quête de bonheur qui rime avec plaisir.

Melodie en sous-sol

C'est là qu'elle m'avait donné rendez-vous. Un parking souterrain. Je ne connaissais d'elle qu'un prénom (Mélodie) et qu'une plaque d'immatriculation. Je l'avais levée sur le net, et j'étais averti, ce n'était pas une première main.

Pour celles que ça intéresse, mon pseudo, c'est « Le Pittbull ». Quand je tiens, je ne lâche pas. Et je sais ce que je veux. Avec ce pseudo, les filles ne s'étonnent pas de mon faciès peu engageant. Mais ma fiche remplie par mes précédentes coquettes parle pour moi. « Du marteau piqueur de velours » au « démonte pneu qui te déjante en moins de deux », il y avait le « trombone qui coulisse », « le concombre masqué », « le perchoir aux alouettes » et tout un tas d'autres appellations contrôlées qui témoignaient d'un sexe de bonne taille, infatigable et prévenant. Et oui, il ne faut pas non plus effrayer les donzelles, et aucune n'avait fait mention de points de suture ou de longues périodes de convalescence après m'avoir rencontré.

Il faut dire que j'avais été bien instruit la première fois, quand j'appris, de la bouche même d'une copine de ma grande sœur que mes dimensions largement au dessus de la moyenne ne seraient appréciées que si je savais doser mon effort et laisser le temps à ma partenaire de s'adapter. Je ne vous raconterai pas cette première fois, toute en nuances, qui après quelques déconvenues honteuses pour moi, s'acheva

en une apothéose qui me fit croire au coup de foudre. Mais non, j'étais de ceux qu'on se tape sur les bons conseils d'une amie, mais pas de ceux qu'on montre à son bras et qu'on présente à sa mère. Mais les gars, la prochaine fois que vous vous demanderez ce que cette sale gueule a que vous n'avez pas pour lever celle que vous matiez depuis le début de la soirée en cinq minutes, osez penser là où vous n'osez pas regarder, dans les toilettes publiques, quand alignés face à un mur, vous êtes plusieurs à vous soulager.

Nos anges nous prétendent que cela ne fait pas tout, mais elles aiment bien s'en assurer, et les occasions ne sont pas si fréquentes. Alors, quand je ne me prends pas un rateau ou même parfois une gifle, j'ai droit à un regard qui ne croise pas le mien. Vous aimeriez bien savoir ce qu'elles disent dans ces cas là. C'est un autre de mes petits secrets. Mais j'aime ces étincelles qu'elles ont ensuite dans leurs yeux, dans l'attente d'atteindre enfin le lieu tranquille où elles vont pouvoir en avoir le cœur net.

Mais comme je le disais, la plupart une fois satisfaites, ne veulent plus être vues avec moi au grand jour, surtout quand elles craignent qu'on connaisse ma réputation et d'être cataloguées par le reste de la société. Après tout, cette hypocrisie m'arrange. je suis célibataire, et je n'ai pas ensuite à payer le prix pour avoir vu l'intimité de la dame. Ce qui est formidable, c'est que je n'ai rien à demander ou proposer, elle veulent tout essayer quand elles sont avec moi.

Avec l'âge, je me suis fait une raison. Je me suis forgé un caractère. Je me suis créé un personnage. Alors, j'ai réponse à tout quand elles font mine de

s'intéresser à autre chose que mon engin. Je suis un aventurier. J'ai voyagé durant ma brève carrière militaire. J'ai mon lot d'expériences tragiques. Et ma gueule dans mon emploi de vigile est un CV à elle toute seule. Et bien croyez-moi, aucune ne m'en demande plus. Et celles que je préfère sont celles qui prennent le temps de remettre le couvert après le petit déjeuner avant de quitter ma vie. Au moins, je sais qu'elles ont aimé notre brève rencontre puisque après m'avoir vu au réveil, elles ont quand même demandé le rappel à l'artiste.

Malheureux en amour, mais heureux d'offrir du plaisir. Souvenez-vous mesdames : « Le pittbull ». Je me déplace sur une centaine de bornes à la ronde. Au delà, vous faites un petit effort vous aussi. J'ai deux à trois jours de délai pour honorer une demande. Mais il m'arrive qu'on me fasse faux bon. Et le vendredi soir, je sors seul pour rentrer à deux. Oui, je n'ai plus vingt ans. Les samedi, elles sont trop jeunes et les lolitas ont fini de me démoraliser.

Méloдие est une tricheuse. Elle a déclaré quarante trois ans, mais elle doit en avoir dix de plus. Et elle m'inquiète un peu. Des cheveux teintés en roux et courts. Un tailleur strict, une jupe serrée, des bas, des talons pointus. C'est une carnassière. Elle est sèche comme un coup de trique et ses seins doivent être faux. Trop gros et trop bien équilibrés pour être vrais et tout un investissement pour attirer le regard des hommes. Tout à fait l'archétype de la bourge, cadre dynamique, qui doit écraser du bonhomme à longueur de journée. J'ai d'abord un mouvement de recul. Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai être doux et attentionné. Il va y avoir du rapport de force.

C'est long. Comment ça c'est long ? Dans le X, il faut de l'action dès les premières lignes, le reste, c'est du verbiage, de la perte de temps, du gaspillage de salive. Et puis, la fille doit être jeune, jolie, excitée et excitante. Dites, j'ai prévenu. Je ne fais pas ça pour les éjaculateurs précoces qui tels les pandas, ont besoin d'une stimulation pour réveiller leur asticot. Le sexe, c'est une histoire d'homme qui sait être à la hauteur en toutes circonstances. Mélodie, j'ai bien l'intention de lui apprendre à se mettre sur le dos. Car manifestement, elle serait du genre à s'asseoir sur les convenances, enfourcher une monture, ou rester debout, en s'appuyant contre un mur, en levant la jambe, mais rien à voir avec les manières d'un pittbull que vous laissez terminer contenant votre rage contre la roue de votre auto.

La vie, statistiquement c'est une belle fille pour quatre-vingt dix neuf...non, pas moches, moins belles, c'est tout. Et c'est avec celles-là qu'on passe nos meilleurs moments. Et on est plus malheureux avec une jolie qui dit non qu'une moche qui dit oui. Et la moche, et bien, elle veut elle aussi une érection vigoureuse. Un vrai mec ne se laissent pas intimider, ni par une beauté troublante, ni par des seins qui tombent. Et je vous rassure mesdames, les petits seins et les fessiers larges n'ont pas d'effets négatifs sur le moral des hommes. Vous gardez ainsi des poitrines d'adolescentes et vous offrez de vastes étendues à nos mains caressantes.

Je me rapproche de Mélodie. J'ai choisi un style sportwear, avec une chemise assez ouverte. Elle m'arrête avec sa main, en profitant pour tester la fermeté de mes pectoraux. Elle sourit. Je grimace en

essayant d'avoir l'air gentil. Le contact bref de ses petits doigts fins m'a fait frémir et mon cortex ayant réalisé la présence d'une femme consentante à moins de trente centimètres commence déjà à envoyer tout azimut des messages d'alerte. « Costaud » fait-elle. Mes séances quotidiennes de musculation y sont pour quelque chose mais je préfère lui parler de mon programme d'entraînement de plongée. C'est un sport à risque qui demande du contrôle de soi comme une excellente condition physique. Et il n'y a pas le côté ruisselant de sueur nauséabonde qui peut briser l'ambiance. Ses deux mains m'emparent de ma chemise à la base du cou pour m'attirer et elle m'embrasse, s'invitant sans vergogne de sa langue agile. En voilà une qui diplomatiquement ferait l'unanimité entre peuples. Ses quarante cinq kilos sur un mètre soixante se collent à moi pour une mêlée assez fusionnelle.

Je ne mets plus de cravate depuis qu'une fille m'avait attiré à elle en tirant dessus et s'était vantée d'avoir tenu le pittbull en laisse. Après une apnée assez mayolesque, elle a pris certaines couleurs qui lui vont bien. Quant à moi, je commence à me sentir gêné malgré la coupe du pantalon prévue pour qu'on puisse se sentir à l'aise. Son regard amusé en détecte la cause. « Slip ou caleçon ? » « Boxer ». Je ne lui explique pas pourquoi. Les femmes ne peuvent pas comprendre.

– Nous devons passer la soirée ensemble, dit Mélodie, mais au dernier moment, mes amies ont décidé de sortir ce soir.

Tiens, je vais être associé à une sortie entre filles.

– Nous avons donc peu de temps, dépêchons nous !

– Là ?

– Oui, à l'angle du mur derrière le quatre quatre vert. On ne nous verra pas.

A priori, dans un quart d'heure, la soirée est finie pour moi. Ma gentillesse d'homme du monde se lézarde. Après tout, elle va avoir ce qu'elle veut. Avec le petit plus du pittbull.

Elle s'engage la première entre le mur et la bagnole. Il y a soixante centimètres et je suis obligé de passer de profil. Heureusement, au niveau du capot je peux lui faire face tandis que pour elle seule la tête dépasse, quand elle est debout. Elle défait deux boutons de ma chemise et me respire. Je reste les bras ballants. Si je les pose sur ses épaules, je l'écrase. Elle se baisse un peu et me déboutonne le pantalon, baisse la braguette, touche à travers le tissu. Aucun doute pour elle. Elle baisse le haut du boxer et mon sexe plaqué en travers contre la cuisse se détache de celle-ci et se redresse en se balançant deux trois fois avant de rester en position haute.

Elle n'a pas l'air étonnée comme elles le sont d'habitude. Juste satisfaite car son regard s'illumine. Il est à sa hauteur et elle l'incline un peu pour l'embrasser sur le front. Il faut qu'elle se fasse une idée car dans la semi pénombre, elle ne le voit pas bien. Elle plante sa main à la base. Et en pince l'autre bout avec l'intérieur du coude.

– Mais, fait-elle surprise. Il t'en manque une.

Cà, vous n'étiez pas sensé le savoir. Mais comme toutes les femmes, faut qu'elle parle trop. Bon, et puis d'abord, celle qui reste est deux fois plus grosse

que les misérables noix dont sont affublés quatre vingt quinze pour cent de la population masculine. Ensuite, c'est déjà assez encombré dans le coin. Je me demande comment je marcherais avec le service complet.

– Une mésaventure au Koweit en 1991. Avec les copains, nous devons garder une superbe villa d'un cheick local. Il avait fui avec une dizaine de ses femmes six mois avant mais en avait oublié une petite douzaine au bercail. Durant quinze jours, ça a été une orgie sans nom. Mais quand il a rappliqué, j'étais dans le harem et mes potes n'avaient pu me prévenir à temps. Ils se sont mis à dix pour me maîtriser et l'autre enturbanné me hurlait dessus. Deux hommes ont baissé mon pantalon. L'autre a fermé sa gueule un moment. Puis il a donné un ordre. Avant même que deux de ses sbires n'approchent, j'ai su que j'allais déguster car les autres m'ont tenu bien plus fermement. Un des affreux avait un truc bizarre dans la main. C'était une boîte à castrer comme je l'ai appris quelques minutes plus tard. Il m'a fait grâce pour la deuxième, certainement par respect et estimant son honneur suffisamment lavé avec une seule.

– Il a quand même répudié ses femmes en bloc.

– Vous n'avez pas porté plainte ?

– C'est eux la loi là-bas.

– Et cette cicatrice ? Un chirurgien maladroit ?

– Une baïonnette en Yougo, mais je préfère ne pas en parler.

Bien sûr, ces deux histoires, c'est du flan, mais avec un peu d'exotisme et de pudeur de combattant,

elles préfèrent. Tout d'un coup, ce n'est plus « le pittbull » qui la fait reluire, mais Lawrence d'Arabie matiné de Rambo.

– Tu sais, on a bien qu'un seul cerveau et tout le monde s'accorde à dire que ça suffit.

Elle a déjà décroché. La gourmande a bien pris les mesures, avec ses mains pour la base, sa bouche pour l'extrémité, et sa langue qui a fait plusieurs fois l'aller et le retour.

– Je t'attends, me chuchote t'elle en me léchant l'oreille.

Elle me tourne le dos, s'appuie au mur. Je peux me redresser, ce qui me permet de constater qu'aucun intrus ne rode pour l'instant. Si je reste droit, ses fesses m'arrivent à mi-cuisse. Que croit-elle ? Que je vais garder les jambes pliées. Je me casse en deux au dessus d'elle, plie les jambes pour être juste en dessous et commence à remonter doucement. Au fur et à mesure, je la sens se cambrer pour me laisser passer. Je suis étonné de son espace disponible immédiat. Manifestement, Mélodie doit utiliser des accessoires de bonne taille régulièrement. Nous s'en sommes qu'à la moitié, mais je dois m'arrêter un instant. Juste le temps de la saisir en dessous des cuisses par mes bras, de la soulever, de me redresser et de laisser la gravité de moins en moins compensée faire son œuvre.

Elle a heureusement plaqué ses bras sur le mur ce qui a pu éviter qu'elle aille embrasser mes genoux. Je me rapproche un peu plus du mur et elle se redresse. Sa bouche reste ouverte et silencieuse. Elle ne sait encore si elle doit crier ou respirer. Deux trois soubresauts, elle est plaquée au mur et empalée. Je

sens ses jambes qui en tremblent d'excitation mais elle reste muette. Il faut dire que dans un parking, ça résonne et la miss préfère rester discrète.

Je lui glisse un gentil « Tu aimes ? » à l'oreille

– Ca me rappelle mes dernières vacances en côte-d'ivoire., répond elle. Finalement, il était inutile d'aller si loin pour connaître ça.

Je vous l'avais dit que ce n'était pas une première main. Imaginez vous à ma place. Pour le coup, vous penseriez être un peu court. Mais là cette fois, il va falloir redorer le blason de l'homme blanc auprès de Mélodie.

Je passe mon bras droit par dessus son épaule afin qu'elle puisse s'appuyer dessus et ma main lui caresse le nombril tandis que de l'autre, en passant mon avant bras en dessous de ses cuisses afin qu'elle puisse s'asseoir, je la soulève un peu et je peux commencer un petit va et vient qu'elle semble apprécier. Au bout de quatre minutes, elle commence à devenir plus lourde que ma fonte habituelle et je décide de changer de position. Je la soulève totalement et la pose sur le capot du quatre quatre. Celui-ci indifférent ne proteste pas. C'est un robuste Nissan Patrol ancien modèle, et croyez moi, ne faites pas ça sur un capot de citadine moderne, car le constat sera gênant à remplir.

Je lui relève les jambes et regarde sous son capot, pardon sa jupe. Tout petit déjà, j'aimai bien contempler l'origine du monde. Elle est adepte du ticket chic et ses jambes sont fines et musclées. C'est

une femme qui s'entretient. Je la fais glisser sur le dos afin de la remettre dans mon axe et de pousser la porte à nouveau. Sans tirer la chevillette, elle cherre de bon cœur. Je m'appuie avec un pied posé sur le push bar, me penche sur elle et mon archet lui joue « t'as de beaux yeux tu sais, on dirait deux œufs durs ». En effet, elle me griffe les bras, se cambre, ouvre sa bouche toujours silencieuse et regarde derrière elle, enfin essaie. J'aime bien comme ça, mais ses petits pieds à mes épaules sont toujours dans leurs chaussures et les boucles comme le coté de la semelle commencent à m'échauffer des oreilles, que non, je n'ai pas décollées. J'ai de très belles oreilles, et pas du tout disproportionnées comme le reste. D'ailleurs, c'est le seul compliment qu'une chouette fille avait su me faire en me regardant dans les yeux. Je les lui ôte donc et en profite pour lui caresser les pieds à travers la soie de ses bas. Elle semble aimer énormément cette attention. Il faut dire que mes paluches–battoir peuvent être très douces et mes doigts lui décrispent sa voute plantaire, lui massent ses chevilles tandis que ma cadence souple rythme ses premiers soupirs. Un bruit de voiture qui descend, des pneus qui crissent. Je la saisis lestement, la colle contre mon buste et je saute de trente centimètres de haut pour atterrir en fléchissant les jambes. Sous le choc, elle s'empale à nouveau au plus profond ce qui lui arrache un gémissement et une grimace.

– Ca va ?

– Oui, ne t'inquiète pas.

La douleur passée, c'est à nouveau une vague de tremblements qui l'agite. Je reste accroupi et elle

pose ses pieds au sol. C'est elle qui choisit la dose qui lui convient ainsi que le rythme. Elle me griffe les épaules en m'embrassant les pectoraux. Elle joue avec ma petite moquette. Pas question de m'épiler comme certains narcissiques de la muscu. Le côté éphèbe , très peu pour moi.

Elle se dégage, et s'assoit comme si elle essayait une autre voie. Mais la coquine n'y compte pas. Elle est sensible recto verso mais se garde manifestement une voie plus étroite pour les tailles normales. Rassurés, les gars ? Avec Mélodie, vous aurez droit à l'itinéraire bis. Je suis d'accord avec elle. Les autoroutes devraient être réservées aux grosses cylindrées.

Sans passer par la case péage, j'assume de bonnes accélérations entrecoupées de pauses. La mécanique de Mélodie est toujours bien lubrifiée, mais elle commence à connaître des ratés côté régime. Elle laisse aussi échapper quelques petits cris mal étouffés. « Je vais jouir » m'informe t'elle. Mais pas toi. Ton tour vient après. Je la laisse donc décoller dans une plainte de louve qui monte monte qui va se libérer et elle me mord violemment un sein pour ne pas crier. Je ne suis pas un violent, mais je la tire en arrière par les cheveux de la base de la nuque pour la faire lâcher prise. Je lui colle aussi ma main sur la bouche. Car si elle crie, on va croire que je la viole. Cela n'arrête pas sa chevauchée qui la laisse pantelante. Elle se détache de moi.

« Désolé mon chou. Je vais te faire oublier ça. »

Elle me lèche un peu le sang qu'une dent a su trouver pour me calmer la douleur qui s'estompe

déjà, et libère mon sexe de son préservatif.

Vous ne m'avez pas vu le mettre ? Dites, faut pas tout vous dire quand même ? Tant qu'on n'a pas de partenaire stable, le préservatif est obligatoire. C'est une simple mesure de bon sens. Primo, il y a toutes les maladies qu'il vaut mieux éviter, mais rappelez vous qu'il s'agit aussi du plus évident des contraceptifs. Si vous n'avez pas envie de payer une pension pour un gosse que vous ne verrez jamais, pensez-y .

Cette fois, c'est moi qui ai de bonnes vibrations. Mélodie connaît la partition du bonheur au masculin et l'interprète au saxophone comme à la flûte traversière. Et je suis sûr que si tous les instruments étaient en place, elle aurait aussi utilisé les cymbales.

Au moment clé, elle s'arrange pour ne rien laisser perdre. Elle manque un peu s'étouffer, mais parvient à survivre sans tousser, ni se tacher.

Je reste quelques instants le regard vague, puis le nez en l'air. Mélodie m'embrasse une dernière fois et m'assure qu'elle me mettra une bonne note et un bon commentaire. J'en suis ravi. Je fais moi-même quelques efforts galants et courtois pour récompenser les dames tout en ménageant leur pudeur. Elle retourne à sa voiture et quitte ma vie. Je me dirige vers une porte marquée « accès interdit à toute personne non autorisée ». Je vais convaincre un responsable de la sécurité d'effacer l'enregistrement de la caméra du sous sol 2A . Je n'ai pas envie que tout soit sur internet.

Bon, c'est vrai, ce fut un peu bref ce soir, et je ne me suis pas lancé dans d'érotiques descriptions du

personnage féminin. Mais dès que je croise une coquine carrossée commak, je vous en fait profiter. Je débute moi, dans le descriptif. Et puis, dans l'action, on n'analyse pas tout et on garde plutôt une bonne ou une mauvaise impression et quelques images chocs. Et je ne vais pas vous inventer des acrobaties comme si elle avait été danseuse ou contortionniste de cirque. La semaine prochaine, je fais Paris – Bordeaux en train de nuit, un vendredi soir. C'est le train des étudiantes qui redescendent le week-end à peu de frais. Et non, je n'appellerai pas le second chapitre « Micheline, la reine des wagons-lits ». Ce serait un peu ringard non ?

Emma et moi émois

Je récidive. Non, je ne vais pas vous raconter chaque fois que je mets le couvert pour une femme. Mais j'ai reçu quelques lettres suite à ma première publication sur InLicencioVoluptas. Il semblerait que ça plaise et il y a eu un max de téléchargements. Une spécialiste m'a d'ailleurs écrit "Cher Pittbull, vous vous êtes lamentablement fourvoyé et les flammes de l'enf...". Non, je me trompe de mail. Voilà le bon. "Pittbull, tu ne sais pas encore de quoi tu parles. D'ailleurs, ton choix inconscient de raconter une aventure avec une femme plus âgée que toi est bien la preuve que tu es vierge. Ton embarras était perceptible et tu as eu besoin de te cacher dans un lieu souterrain. Pourtant, tu as de l'imagination, mais si tu veux écrire du X, il va falloir que tu t'enhardisses".

Bon, je confirme, je suis vierge, à savoir que je suis né début septembre. Ce qui paraît-il n'est pas compatible avec l'imagination. Comme quoi l'astrologie, c'est du vent. Et pour m'"enhardir", que dois-je comprendre ? Ecrire plus "osé" ? D'ailleurs, ça tombe bien. Il m'en est arrivée une bien bonne...et bien jolie.

Si il y a bien quelque chose que je n'aime pas, c'est aller chez le docteur, même quand je vais bien. Mais la visite médicale d'aptitude est obligatoire, et dans mon métier de vigile, je dois être déclaré en bonne (et due ?) forme.

C'est donc en survêt et décontracté que je me

présente au cabinet du Dr Werber, un vieux schnocque qui expédie l'affaire en deux temps trois mouvements. Il est docteur de quand tout va bien, car si on a un problème, il ne faut pas aller voir un docteur de la médecine du travail, mais un vrai qui fait payer ses consultations. Après une bonne demi-heure d'attente, une jeune blonde en blouse blanche m'invite à entrer dans le local de consultation.

J'essaie avec un sourire de faire la meilleure figure possible, mais c'est assez désespéré comme tentative dans mon cas. Néanmoins, elle y répond ce qui est la marque d'une bonne éducation.

– Asseyez-vous donc tandis que je consulte votre dossier.– Le docteur Werber...

– ...vient de prendre une retraite bien méritée.

– Et vous...

– J'en suis encore bien loin. Docteur Thom Emma, diplômée depuis peu de l'Académie de Bordeaux.

Elle me montre du regard son beau diplôme accroché au mur.

Le docteur est une femme. Et gironde en plus. Elle va savoir pour... J'en rougis, j'en suis très gêné, et le simple fait d'y penser me met dans un état priapique. Il y a le bureau entre nous et elle ne peut voir, tant que je suis assis, le chapiteau dressé entre mes jambes. j'essaie de penser à autre chose. La misère dans le monde, la momie de toutenkamon, le Nasdaq, la reine d'Angleterre, sa voix jeune et rieuse me demandant si depuis l'an dernier, je n'ai pas eu d'opération chirurgicale, de problèmes de santé, ou

d'accident de ski me ramène à son doux visage et à son buste avantageux.

- Vous pratiquez du sport intensif...
- De la course à pied, du sport en salle et de l'aikido.
- Je vais prendre votre tension...

Je me courbe en avant, essayant vainement d'écraser avec le bras droit la mature qui tend le survêt. Je lui présente de profil mon bras gauche. Elle m'installe son tensiomètre, commence à pomper.

- redressez-vous, fait-elle.

Elle ne croit pas si bien dire, car lorsque je plaque mon dos au dossier, et que mon bras droit retombe le long de mon corps tandis que sa poitrine est à trente centimètres de mes yeux, je l'entends pousser un petit cri de surprise.– ne vous inquiétez pas, plaisante elle, ce sont des choses qui peuvent arriver, et il vaut mieux ça que le contraire non?

Je déglutis et articule un "oui" de premier communiant.

- J'ai d'ailleurs une solution toute trouvée.
- Elle revient avec une bombe d'éther. Me la tend en souriant, et l'air de rien les yeux fixés sur ce qu'elle ne saurait voir. Je vaporise... en vain.

- Faites le directement.

Je soulève donc mon pantalon et l'objet du déni se déploie totalement. L'insolent gazé et rafraîchi n'en baisse pas la tête pour autant. Tout au plus oscille-t'il

pour mieux reprendre crânement la verticale. J'ai la gorge un peu serrée et le bras aussi.

– Je vais prendre votre pouls. Incroyable, vous êtes à peine à 90. Vous avez un coeur de sportif.

– Pourtant, il lui arrive de battre plus vite.

– Ca vous arrive souvent, ce genre de choses?

– Je travaille de nuit. Je ne croise pas de femme dans le cadre de mon travail. Et cela arrive d'habitude dans les circonstances qui l'autorisent.

– Je dois reconnaître qu'aujourd'hui les circonstances a priori ne s'y prêtaient pas.

– Je ne voudrai pas que vous puissiez vous en sentir offensée.

– Oh, je pense qu'une femme ne peut qu'y voir des hommages. Mais je n'ai pas l'intention de poursuivre cette visite tant que ce problème ne sera pas réglé.

Je commence à appréhender fortement. Vais-je avoir droit à une injection de bromure, un coup du marteau à genou, un garrot ? Elle enfle une paire de gants chirurgicaux avec des claquements secs, puis revient vers moi. Elle vide la moitié d'un tube de vaseline dans sa paume et commence à me ... oui, me secouer.

Je la regarde dans les yeux, incrédule, mais son visage refermé semble me dire qu'il faut ce qu'il faut, que la fin veut les moyens etc. etc. Ce n'est pas vraiment excitant, et cela ne me calme pas non plus. Bref, stoïque, j'attends moi aussi que le traitement fasse son effet. Je dois lui reconnaître une certaine dextérité, une souplesse dans le poignet ainsi qu'un certain savoir-faire qu'une simple leçon d'anatomie fonctionnelle n'a pas pu dispenser.

Elle s'est maintenant placée devant moi et ses yeux semblent me jauger tandis qu'elle utilise aussi la peau de l'intérieur de son bras pour caresser la mienne. Au bout d'une dizaine de minutes, je commence à trouver le temps long. J'en ai la gorge serrée, et si je suis au paroxysme de l'érection, je ne ressens aucun prémice d'un plaisir libérateur. Je grimace même, car le caoutchouc commence à m'irriter.

- Laissez-vous aller, fait-elle.
- Vous pourriez remettre un peu de vaseline ?
- Oh, désolée.

Elle stoppe son geste, et je peux voir qu'elle a son bras qui se fatigue plus vite que le mien. Elle retourne à ses instruments, revient avec un truc pour regarder les tympanes et me le plante dans chaque oreille.

- Je croyais que c'était une légende, dis-je.
- Oh non, je faisais juste un test d'hygiène corporelle.
- J'ai pris une douche, je me suis lavé les dents et débouché les oreilles avant de venir, comme avant toute consultation médicale.
- Si vous saviez le nombre de gens qui n'ont pas ce genre d'attention pour leur docteur. Je vais donc pouvoir aux grands maux appliquer les grands remèdes.

Joignant le geste à la parole, ou plutôt le premier succédant à la seconde, puisque elle aussi est bien élevée, elle m'offre une petite gâterie bien loin de la confiserie d'origine qu'on pouvait espérer quand petit, on avait été bien sage pendant la prise de sang. Je

penche la tête en arrière dans un premier temps, sous l'effet du plaisir comme de l'incrédulité. Elle en profite pour s'installer confortablement sur ses genoux, face à moi. Je me tais moi aussi pour ne pas lui donner la tentation de répondre. Une mouche sortie de nulle part commence à virevolter dans la pièce. Finalement, on n'est jamais tranquille.

Je prépare toutefois une réponse à une question qui ne saurait tarder, car une seule de ses mains est occupée à me tenir en place tandis que sa bouche déploie un éventail très large de caresses diversifiées, inventives et sophistiquées, dont la succession compose une véritable ode au bonheur des sens, que Beethoven, autre odeïste reconnu, n'aurait pu qu'apprécier à sa juste valeur.

L'autre main se balade dans le secteur du périnée.

– Un éclat de sous-munition américaine larguée par les Israéliens sur laquelle mon camarade a marché au Liban en 1984 lors d'une patrouille. Il a perdu sa jambe et l'autre a bien été abimée aussi. J'étais à dix mètres derrière lui. Je me dis que finalement, j'ai eu de la chance, anciencombattante–je stoïquement.

Elle hoche légèrement la tête d'acquiescement, ce qui brise le rythme de la partition initiale sans pour autant en altérer la qualité. Malgré moi, je lui caresse la base du cou et les épaules pour la soutenir dans son dévouement altruiste qui fait honneur à sa profession. Néanmoins, je reste de thermopyle, de marbre chaud plus précisément. Vous ai–je dit qu'elle porte sa blouse par dessus une petite robe d'été à fleurs très seyante qui lui va jusqu'à mi–cuisse, soit juste dix

centimètres en dessous des pans de la blouse? Il est vrai que tant qu'elle était derrière son bureau et que je matai l'étage supérieur, cela n'avait aucune importance. Mais maintenant qu'elle se présente à moi, en me tournant le dos, manifestant l'intention de me chevaucher, je dois faire un énorme effort sur moi-même pour poser mes mains sur chacune de ses fesses et l'écartier de moi.

– Docteur, vous oubliez les précautions élémentaires de prophylaxie.

– Vous avez raison.

J'ai toujours le nécessaire dans mon portefeuille, car j'ai ma marque et mon modèle préféré à la taille XXL. Je pense qu'il est inutile de lui demander son parfum préféré à ce stade et je choisis le modèle blanc (un peu douteux quand même) pour rester dans le contexte. Elle insiste pour le mettre en place elle-même. Elle est tellement douée que j'ai l'impression qu'elle vient de me mettre un gant de soie. Grand moment de suspense. Dans ces cas-là, j'essaie de deviner jusqu'ou ma partenaire parviendra à me faire disparaître en elle. C'est intéressant ensuite de comparer entre au début, et à la fin, où elles gagnent toujours un peu de terrain. Je reste aussi immobile afin de ne pas nuire à sa concentration et ressentir sa première impression. Son seuil accueillant ne me fait pas languir et si le couloir semble étroit, il sait aussi être accueillant et permettre le passage en douceur sans se cogner. Elle s'appuie sur ses genoux et entame la première descente. Son corps ondule d'avant en arrière, hésitant entre se

pencher en avant ou se cambrer. Elle gère son recul avec ses talons, ses appuis et son équilibre pour ne pas risquer retomber un peu vite. Ces hésitations de débutante m'émeuvent toujours, car des femmes aguerries pourtant face à l'inhabituel redeviennent des innocentes pleines de bonne volonté et à la recherche du plaisir. Tant de types se plaignent de l'habitude. Moi, je suis toujours sensible au caractère unique dont mes partenaires à chaque fois me gratifient. C'est malheureusement quand satisfaites, elle me regardent en face que la magie s'évanouit. On en est pas encore là.

Ses fesses blanches au galbe encore lisse ne parviennent pas jusqu'à mes cuisses, et j'ai l'impression qu'elle est un ange en sustentation qui est juste posé au dessus de moi. La belle dans un souffle chaud atteint sa première limite. Elle en joue par quelques allers retours très courts de répérage, puis elle entame un va-et-vient plus ample qui met en action son corps entier dans une danse lascive dont je suis le pivot. Je me courbe un peu sur le siège pour pouvoir mieux poser ma tête et moi–aussi me laisser aller au plaisir montant que la caresse de son écrin me procure.

– Dites, vous pourriez y mettre un peu du votre au lieu de vous endormir.

Joignant le geste à la parole, elle se détache et se pose sur le bureau, face à moi, pour me forcer à me lever.

– Pardonnez–moi. Je ne voulais pas vous interrompre

dans votre traitement.

– Il faut que le malade désire guérir si on veut qu'il soit efficace.

– J'apprécie votre sollicitude.

– Dépêchez-vous, j'ai une autre consultation dans un quart d'heure.

Une fausse note, là encore. La planification du temps par les femmes m'échappe totalement. Quand on leur donne rendez-vous, elles sont toujours en retard. Mais quand il s'agit d'amour, elles sont toujours pressées, alors qu'elles se plaignent dans le même temps du peu de temps que leur partenaire leur consacre. Elle est dans le futur, et non dans le présent.

Cette course doit lui donner l'orgasme, qui lui permettra d'avoir une bonne journée, journée pleine d'obligations quotidiennes. Je m'approche d'elle, et plus je me rapproche, plus ses jambes tremblotent. Quand je pose mes mains sur le bureau, de part et d'autre de son assise, je peux voir dans ses yeux tout l'effet que je lui fais. Pour ne pas gâcher son plaisir par la vue de mon visage ingrat, je cache celui-ci dans son corsage bien rempli, bisant sa douce peau blanche avec délectation avant de trouver, avec le même instinct qu'autrefois, de quoi mordiller tendrement. Je la libère de l'entrave de ses sous-vêtements devenus inutiles pour le soutien et qui trop petit l'empêchent de respirer bien que son besoin d'oxygène ne semble pas satisfait. J'avise une bombe d'oxygène posée là et lui en administre un coup. Elle rit, mais d'une drôle de voix m'enjoint de ne pas recommencer. Elle s'allonge totalement sur le bureau, remontant ses jambes à mon cou. J'en profite

pour lui ôter ses chaussures et embrasser les pieds de reine qu'elles contenaient.

Quelques minutes plus tard, je m'écarte et elle se lève. Tel un danseur de rock, je lui fais faire demi-tour et la penche en avant. Même si son sort peut homonymement s'apparenter à celui d'un gant, d'une chaussette ou d'un pull-over, je la traite comme une perle, à l'indienne, caressant le bas du dos et l'arrière de ses cuisses comme un pygmalion aveugle modelant une déesse. J'écarte sa blouse sur un côté tout en remontant sa robe, afin d'admirer son dauphin tatoué à hauteur de la dernière dorsale. Comme lui, je plonge et replonge dans le doux ressac de ses hanches.

La houle qui roule amasse écume et la demoiselle haut perchée sur la pointe des pieds se soulève à bout de bras, remonte ses jambes contre mes cuisses et doucement se pose sur son bureau. Je l'attrape par ses genoux et ses pieds viennent frotter le long de mes coudes. Elle pose un côté de sa tête sur ses bras croisés me présente un profil radieux et charmant. Je n'aurais maintenant aucune difficulté à me laisser aller, surtout qu'elle tremble de partout et gémit doucement sous moi, mais elle mérite mieux.

Je la quitte donc, puis la ramène à moi. J'ai l'impression de tenir un oiseau entre mes bras tellement elle tremble et que son coeur bat fort. Ses yeux sont flous. Elle est une marionnette. Je ne résiste pas au plaisir de la porter entre mes bras pour la porter sur la table d'auscultation. Elle couchée, les jambes semi-pliées, moi au-dessus d'elle avec les pieds au sol, ses bras en collier autour de mon cou,

les miens le long de son buste, les mains contre ses omoplates, les doigts la bloquant par les épaules ...

C'est ainsi qu'Emma aima et moi j'aimai. Elle me griffa un peu, rajoutant à mes cicatrices la marque de son plaisir. Mais bien sûr, mon problème n'est pas encore résolu. Je n'ai pas tous les jours la chance de croiser si belle aubaine. Alors je fais durer maintenant, pour profiter de chaque seconde. Emma récupère vite. Sa main estime la fermeté du bonhomme. Elle veut parvenir à ses fins. Son sens du devoir n'est pas satisfait. Cela devient de l'acharnement thérapeutique, soit, mais son honneur de femme est en jeu maintenant qu'elle s'est départie de sa froideur professionnelle.

– Viens à ma place. Ca va être ton tour.

Elle déroule le tapis de papier et je m'installe.

– Tu es fort, insiste t-elle dans la familiarité, mais il me reste encore quelques ressources.

Elle m'embrasse, avec le baiser de l'araignée qui va dévorer le mâle. Puis, elle monte, me monte, se démonte. On dirait une gymnaste sur sa poutre. Elle se couche sur moi et ses pieds remonte sur le haut de mes cuisses tandis que son visage et ses cheveux frôlent le mien. Son buste ferme à peine déformé me réchauffe le coeur. Quelques va-et-vient assassins puis elle se redresse, tressaute perpendiculairement, jambes traitreusement serrées posées sur mon estomac. Elle écarte les jambes, s'incline en arrière, pose ses mains sur mes tibias, ses pieds me caressant les oreilles, le haut des épaules, les pectoraux tandis qu'elle ondule en me serrant en elle. Ensuite, la

coquine pose ses talons sur la table, ses bouts de pied me rentrent dans les flancs et elle se soulève, ne dissimulant rien à mon regard. Je suis sûr que ce genre de procédé honteux pour briser la résistance d'un homme respectable est interdit par la convention de genève. Pas la peine de vous décrire ce que vous devriez tous connaître. Et pourtant, j'en rougis jusqu'aux oreilles car son regard se moque de moi, maintenant qu'elle sait qu'elle va gagner.

Et hop ! A nouveau au dessus de moi, rotation et elle s'allonge tout en remontant ses pieds au plus haut de mon entrecuisses en me caressant avec ses talons. Sa tête se pose contre la mienne et je respire ses cheveux, son cou, sa joue...

Elle s'aide des mains posées à plat et de ses jambes pour soulever son centre de gravité, puis se laisser retomber. Je sens venir la débâcle et la demoiselle n'en augure certainement pas des conséquences. En une seconde, du bras droit, je lui attrappe les deux jambes et la soulève assez haut pour me libérer, de la main gauche, je détourne mon membre qui l'avait en ligne de mire.

Le préservatif est expulsé par la pression et retombe floquement à terre. Une mouche qui attendait un peu de silence pour se faire entendre se fait engluer par surprise. Une troisième fusée, dans sa trajectoire funeste, percute un cadre en verre contre le mur. Son attache avait-elle été fragilisées par les ondes sismiques précédentes ou Hippocrate hypocrite vit-il là l'occasion de manifester sa désapprobation? En tous cas, le diplôme de médecine de la belle tombe au sol dans un fracas de verre brisé.

- Merci, bredouille t'elle malgré tout reconnaissante et encore surprise des conséquences de son imprudence.
- Tout le monde n'apprécie pas et je n'aurai pas voulu laisser un mauvais souvenir.
- Vous êtes décidément un cas.

C'est fini. Elle a retrouvé sa culotte et son sérieux, même si elle garde son sourire. Le vouvoisement redevient de rigueur. Je n'existe plus. Elle se rassied derrière son bureau, retrouve son carnet, un stylo et du geste m'invite à m'asseoir en face.

- Bon, vous êtes apte. Pas besoin de procéder à d'autres tests d'efforts, ni de préjuger de votre état psychologique. Néanmoins, votre énergie, bien que canalisée, doit pouvoir en cas de forte tension, être traitée comme il convient. Je vous prescris donc un peu d'homéopathie, afin de vous détendre au réveil. Si malgré tout, vous n'étiez pas en état de pouvoir travailler, j'y ai rajouté le numéro d'une infirmière libérale très compétente. Elle saura sans aucun doute vous administrer le bon remède. Vous n'avez qu'à lui donner mon nom et elle viendra en priorité chez vous.
- Merci de votre compréhension docteur.
- C'est aussi une bonne amie à moi. Et j'espère bien vous revoir en aussi bonne forme l'année prochaine.

Nuit d Aurore

Je ne sais pas pour vous, mais moi, je ne sais pas ce qu'est un jour de congé. Je dors et c'est le soir que le mot congé prend tout son sens.

C'est bien le samedi soir, mais je travaille souvent les samedi. Les nuit du lundi, mardi et mercredi sont bien mornes.

Bien que le mercredi, il y a les sorties cinéma...et les sorties de cinéma.

Et ce soir, c'est mercredi. Une certaine bourgeoisie sort, et les nuits du mercredi leur appartiennent. Le jeudi, ce sont les soirées étudiantes, et pour les vieilles, c'est le vendredi.

Dans ma petite ville, il y a un pub qui se remplit à l'heure où les deux cinémas de centre ville se vident. Et vers deux heures du matin, il n'est pas rare que des femmes s'offrent aux hommes présents.

En gigolo, je n'ai aucune chance, vu la tronche de métèque moustakien puissance dix que je trimbale depuis mon adolescence boutonneuse. Seule l'armée un temps a voulu de moi, mais même là, je n'avais pas la gueule de l'emploi. Je suis vraiment fait pour travailler de nuit.

Après la diffusion de « Shreck le troisième », je me dis que je peux trouver moi aussi ma princesse, bien que je la voudrais bien moins verte que moi et je vais donc prendre quelques verres à ce fameux pub.

L'atmosphère enfumée ne déclenche aucune descente de police, ni de contrôles de l'inspection du

travail ou d'une quelconque ligue moralisatrice. Pourtant il y aurait de quoi verbaliser. Même bénévoles, ces dames qui allument déjà des calumets au fond de la salle sont passibles d'amendes mais ne récoltent que des noix.

C'est la première fois que je vais pratiquer ce genre de chose. Suis-je aussi affamé pour ? Je décide de prendre un verre d'abord. Un demi, ou plutôt une pression. La bière me permet un moment d'échapper au sordide qui m'entoure. Malgré le fond de musique celte, je peux entendre les soupirs des uns, les cris vite étouffés ou les jurons des autres. Au moins, malgré ma tête, je ne suis pas gros, petit, bancal, loucheur, malingre, rougeaud, borgne ou tout simplement minable.

Car ce pub, cette nuit, c'est la cour des miracles.

Des files d'enfileurs se forment devant des banquettes occupées par des bouddhas femelles à quatre bras, quatre jambes. Elles utilisent leur bouche, leurs mains pour satisfaire les plus proches alignés au plus près en se tortillant sur un chanceux assis qui les malaxe.

Je me sens gêné alors que la tête ne suit pas. Je commande un nouveau verre et je quitte le bar pour aller m'asseoir à une banquette au milieu de la rangée de droite.

Je ne suis qu'à quelques mètres de l'orgie. Les femmes ne sont pas terribles. Ce qu'elles offrent, c'est plus leur désespoir qu'un corps à aimer. Les orgasmes sont brefs et le plaisir ordurier. Mais je ne peux plus quitter mon box, alors que je sais qu'il est hors de question que je prenne mon ticket pour cette file.

C'est alors que je les vois entrer. Lui, un vieux pas beau. Elle, une femme de trente, trente cinq ans environ, assez jolie. Les deux n'ont pas l'air en bons termes. Ils s'arrêtent au bar. Puis elle repart seule, les yeux baissés, vers le fond de la salle. Son visage est surmaquillé. Elle serre contre elle sa veste mais je peux voir qu'elle est habillée court et qu'elle porte des bas noirs sur des talons aiguilles rose bonbon fluo.

Un mauvais genre qui ne cadre pas avec sa démarche flageolante. Elle me voit. Nos yeux se croisent et elle plonge sur la banquette en face de moi.

– Bonsoir, fais je avec mon sourire néanderthalien qui a fait fureur il y a quelques millénaires.

– Baisez moi, répond elle, autant que vous voulez, mais évitez moi les autres.

Je lui prends sa main, tremblante, qu'elle a posé à côté de l'autre sur la table. Ses yeux sont implorants et tout l'intérêt de son visage s'estompe derrière le voile d'une infinie tristesse. Quelle est son histoire ? Est-ce lui qui l'oblige ? Comment peut-elle se jeter ainsi sur le premier venu, moche de surcroit ? Et quelle va être sa réaction, elle l'ingénue, devant mon encombrant organe ?

Elle place d'ailleurs sa petite main sur l'énorme bosse de mon pantalon et sa bouche dans un petit cri de moineau s'arrondit de surprise. Elle tâte mon biceps, ma cuisse, dont la fermeté et la taille semblent lui convenir et à l'avenant du reste. Elle détache ma ceinture, défait le bouton du pantalon, baisse la

braguettes et extrait l'imposant impatient de sa prison mi-synthétique, mi-coton. Elle en prend toute la mesure et bien qu'il soit bien visible se rapproche jusqu'à le toucher des yeux. Me voici donc affublé d'une belle chevelure brune entre les jambes. Je finis mon verre avant que la bière ne devienne trop chaude, préférant cumuler les plaisirs plutôt que les alterner. Agenouillée maintenant sous la table, elle disparaît aux vues sauf à celle de son compagnon qui reprend un verre d'alcool fort.

Derrière, une femme chevauche une sorte d'ours fringué en biker allongé sur une table. Il pourrait faire du rugby si il n'avait pas ce bide démesuré. Elle reçoit aussi tout azimut la visite d'autres prétendants à l'orgasme. Les râles et les cris se mêlent dans un rythme endiablé, chute sans fin dans un abîme sans nom.

Pendant ce temps, miss Térieuse me prodigue de langoureuses attentions. Vous ai-je dit qu'elle portait aussi un foulard rose autour du cou ? C'est de la soie, mais si elle est douce, elle ne vaut pas le contact de la peau chaude de ses épaules. Ma main passe entre son chemisier et son dos et par je ne sais quel réflexe masculin, mes gros doigts parviennent avec la légèreté du toile d'araignée à dégrafer son soutien gorge.

D'ailleurs, j'ai l'impression qu'elle en respire mieux ainsi.

Elle se redresse, les yeux pleins plus brillants et avec un petit sourire que je ne lui connaissais pas et pourtant peu révélateur de sa capacité bucale.

– Comment.. ?

– Aurore.

Ce n'était pas la question, mais de toute façon, elle m'embrasse ce qui coupe court à toute conversation possible. Sans quitter mes yeux, elle se juche sur mes jambes et sa mini jupe dissimule de mieux en mieux mon entrejambe. Sa poitrine se plaque contre la mienne et m'émoustille tandis que je constate que...

Stop. Je la soulève et la repousse sur mes genoux. Je fouille dans mon blouson et en retire ma boîte de première urgence. Je tire le modèle rose, à la fraise et sans sucre ajouté. Je serai ainsi dans le ton. Elle me le prend des mains, déchire son enveloppe, l'extrait, le porte à sa bouche...Le ressort, de la longueur d'une langue.

Elle me fixe dans les yeux avec un sourire coquin tout en me l'enfilant en douceur. C'est pas vrai, elle a pensé à en lubrifier un peu l'intérieur. Ça ne me serait jamais venu à l'idée. Et si cette ingénue n'en était pas une ?

Des flammes brillantes dansent au fond de ses yeux noisettes grillées.

Nous en revenons à la précédente interruption et nous poussons plus loin le mouvement, nullement arrêtés par un quelconque sous-vêtement qui pourrait justifier son audace. Mes mains se plaquent sur sa jupe afin de limiter ses déhanchements qui m'entraînent jusqu'aux limites assez éloignées des possibilités physiques d'Aurore

Elle rit maintenant, en lisant dans mes yeux mon incrédulité et m'embrasse pour mieux exprimer sa fougue. J'ai l'impression de m'être fait attaqué par deux aspirateurs simultanément. Alors que nos lèvres se séparent à nouveau pour que nous puissions

respirer, je vois l'homme s'installer à une table directement avec la bouteille carrée, une place où il ne perd pas une miette des performances de sa compagnie.

A mon avis, je me suis bien fait possédé par ce démon femelle.

Je sens un violent spasme puis des soubresauts la parcourir en tous sens. Ses yeux chavirent, et elle pose sa tête sur mon épaule en étouffant son plaisir. Ses jambes tremblent, ses genoux frappent mes flancs. Une petite minute plus tard, elle reprend sa danse contre moi.

– Tu es résistant, fait-elle, j'aime ça.

Derrière nous, les deux femmes sont passées au stade industriel. C'est la chaîne sans fin puisque elles sont au centre d'un cercle dont elles sont l'axe et les aiguilles qui égrenent les minutes.

Les exclus du second rang prennent conscience de la présence d'Aurore et se rapprochent de nous. Des têtes apparaissent au sommet de la banquettesur laquelle je suis assis, puis sur celle en face. A ma droite, un déslipé se pointe et trouve la menotte d'Aurore. Il s'éloigne pourtant sans demander son reste avec un rictus dans une incompréhension générale, sauf la mienne, car ma main lui a attrapé le bas de sa cuisse et je lui ai violemment enfoncé mes doigts dans la viande de son quadriceps de poulet d'élevage.

Aurore se lève au dessus de moi et je sens se poser sur mon crâne deux petites choses chaudes et tremblotantes. J'ai moins de cheveux qu'avant bien que je ne sois pas encore chauve à mon sommet. Mais je n'ai pas l'intention de me laisser mettre des poux

dans la tête tandis qu'Aurore lui joue de l'ocarina

Je resserre ma ceinture sans bien sûr fermer boutique..Puis je la repousse en arrière et elle le mord accidentellement en ne voulant pas lâcher le morceau. Je la soulève avec moi, je m'extrais de la banquette et je l'allonge sur la table. Une dizaine de regards s'écarquillent d'envie à la vue intégrale de mon machin.

Aurore gémit, à la perpendiculaire. Les plus téméraires passent par les banquettes tandis que les moins malins prennent à ma droite comme à ma gauche des coups au foie. Mais rien ne sert de lutter. Le visage d'Aurore disparaît derrière une paire de fesses velues qui écrasent ses seins. Ses mains sporadiquement trouvent des chevilletes en monsieur véritable qu'elle étire pour faire cherrer les bobinettes.

Je n'ai plus que ses jambes en V de victoire improbable pour moi. Des dents, je lui déchire les bas au niveau des mollets et je donne mes derniers coups de reins.

Puis je me retire, expédiant le préservatif et la première salve dans l'œil de la deuxième tête de la banquette, puis j'atteins la troisième et la quatrième tête. Ceux d'en face rigolent tandis que les dépités disparaissent comme des cibles de fête foraine. Je termine sur la jupe rabattue sur le chemisier d'Aurore, atteignant aussi la paire de fesses qui en frémit de surprise.

Mais quand le pittbull commence, personne l'interrompt et on le laisse terminer.

Bien campé, je fais face à la dizaine d'olibrius qui seraient tentés d'avoir à redire, en reculant d'un pas

et en faisant mine de ranger l'inrangeable d'ailleurs, car si il ne pointe plus vers le ciel, il oscille de part et d'autre d'une horizontale encore exploitable.

C'est d'ailleurs l'avis d'une des deux excitées de toute à l'heure qui profite de l'inattention des messieurs pour elle pour se choisir un autre avenir. Elle se colle à moi et me pousse en arrière tandis que la meute se referme sur une Aurore déployée.

Ma nouvelle conquête n'est pas au mieux de son élégance et a physiquement connu des jours meilleurs. Ses cheveux roux collés par endroits, son odeur de sueurs multiples achèvent de me démoraliser. Elle n'a d'ailleurs pas essayé de me motiver.

– Viens, fait-elle. Après une petite toilette et un bon somme, je te promets un petit déjeuner dont tu te souviendras longtemps .

– Disons que je..

– J'ai bien vu. Tu n'aimes pas avoir un public. Et en plus, tu ne peux pas passer inaperçu. Tu sais, moi, ils ne me voient même pas.

Pour des voyeurs, c'est un comble. Et je sais qu'elle a raison. Je la regarde, mieux. Ce petit accent britannique, ces tâches de rousseur, ces cheveux...une irlandaise. Pourquoi pas ? je sens déjà que je saurai combler au matin l'appétit de l'adepte du breakfast, qui n'est pas du genre à se contenter d'un petit croissant au réveil.

En sortant, je croise l'homme qui a amené Aurore. Sa bouteille est encore à moitié pleine. Il la

boira jusqu'à la lie.

Prudence sur la route

L'été se décide enfin à se montrer durant cette deuxième semaine d'Aout. La route est bonne et, étant parti un lundi après-midi, je n'ai pas eu de bouchons. Je suis en plus passé avant 17 heures à Bordeaux ce qui m'a évité la sortie des bureaux qui aurait pu encombrer la rocade.

Depuis, je roule en direction de Saint Jean de Luz, et la route à quatre voies est excellente.

Je ne dépasse pas le cent dix avec mon vieux quatre-quatre. Ainsi, je reste à onze l au cent de gas-oil et j'économise mes pneus mixtes. Cela ne me met pourtant pas à l'abri des radars, positionnés lorsque la route, sur une courte portion, est limitée à 90. Des pompes à fric sournoises, malgré leur indication sur les GPS à jour d'abonnement. Doublés par de lâches radars mobiles promenés par des gendarmes réservistes le plus souvent. Ils augmentent l'insécurité sur les routes avec des procédés dignes des Mandrins du temps jadis.

Tiens, ça me rappelle une vieille chanson apprise chez les paras coloniaux, il y a longtemps.

Il fait chaud dans le Patrol, mais je ne mets pas la clim. J'aime avoir chaud, et sentir le vent aussi chaud sécher ma transpiration et réchauffer mes os.

Je m'approche de Bayonne, dont la fête doit commencer le mercredi, enfin officiellement et je repère une silhouette au loin qui manifestement fait du stop sur la voie d'arrêt d'urgence.

C'est interdit, dangereux, et à part son sac, personne ne l'accompagne, puis—je constater en ayant ralenti par réflexe. Sans réfléchir, je pile, me décale et je m'arrête un peu avant elle.

Oui, un gougnafier se serait arrêté après, après avoir constaté qu'elle en valait la peine, genre une petite nana sympa et non un rugbyman velu, type d'autochtone très répandu dans la région. Et puis, j'aurai pu l'écraser en stoppant avant et en présumant de ma distance de freinage.

J'ai de la chance. C'est une souris en short, d'âge frais non acide. Entre vingt et vingt deux. Elle porte des chaussures de marche, un short long, un tee-shirt large et un chapeau à larges bord en toile anti-UV. En voyant son sac, je pense qu'elle a du dévaliser un magasin d'une célèbre enseigne de vente de matériel de sport.

Elle est déjà bronzée tout plein et la candeur de son sourire me fait fondre, bien que méfiant, je scrute les alentours.

J'ai ce qu'il faut dans mon compartiment de porte, de la lampe en aluminium big size avec six grosses piles rondes à l'intérieur à la bombe anti-agression.

Je suis obligé de défaire ma ceinture pour lui ouvrir la porte arrière. Elle y jette son sac puis passe à l'avant.

Bon sang, cette fille est taillée comme une championne de natation, sauf qu'elle ne saurait pas nager et qu'on lui aurait mis des ballons de hand à la place des seins. J'exagère à peine.

— Bonjour, fais—je, vous allez à Bayonne ?

— Je ne sais pas. je peux aller jusqu'à Gibraltar. J'ai le temps et la liberté.

- Je m'arrête à Saint Jean.
- Et bien, va pour Saint Jean.

Il est dix neuf heures. Si tout va bien, dans une demi-heure, trois quart d'heures, je serai arrivé. Mais voilà que le démon réveille en moi des idées tout à fait... naturelles en pareille circonstance.

Je décide de discuter un peu, histoire de me changer les idées.

- Vous êtes en vacances?
- Je viens d'avoir mon BTS Sanitaire et Social.
- Félicitations.

Moi, ces nouveaux diplômés, je ne sais pas trop à quoi ils correspondent. J'ai un CAP Maçon et je me suis engagé à dix huit ans. J'ai quitté l'armée quinze ans plus tard et depuis je suis vigile.

Elle mâte un peu mon anatomie. Après tout, elle a le droit. Sur mon épaule droite, il y a mon tatouage de Pittbull qui dépasse de la manche.

- Vous aimez les chiens, minaudes t'elle ?

J'essaie de sourire, ce qui met encore plus en valeur ma mâchoire prognate aux dents proéminentes.

- C'est une tête de Pittbull, un souvenir d'Armée. Les copains m'avaient appelé comme ça.

– "Pittbull" ou "Le Pittbull" ?

– "Le Pittbull". Oui, c'était plus du respect que de la familiarité.

– Moi, c'est Prudence.

– Je ne sais pas si c'est bien à propos, je fais. En stop, vous pouvez tomber sur n'importe qui.

– Avec vous, j'aurai peut-être un peu de mal, mais en règle générale, je suis en mesure de calmer beaucoup de monde.

Je suis cinquième en Taik won do au niveau départemental, et seconde en full contact.

– Je comprends mieux votre sérénité. Néanmoins, il ne faut pas tenter le diable.

– J'ai aussi quelques cours de self défense pour casser deux trois doigts, des poignets, des genoux, et peut-être même une épaule.

– Vous n'avez rien à craindre avec moi, sinon peut-être quelques tentatives de séduction au travers de propositions malhonnêtes.

– Pourquoi malhonnêtes?

– Vu l'heure qu'il est, si je vous proposais de dîner avec moi, ce serait dans l'espoir de passer la nuit avec vous.

– Et vous connaissez un bon restaurant dans le coin?

– Non, c'est la première fois que je viens dans le coin mais si vous me disiez quels sont vos goûts.

– Les hommes sportifs et assez costauds.

– La cuisine basque convient très bien aux rugbymen.

– Et puis ça ne doit pas être difficile à trouver dans le coin. Je marche.

Pas farouche, Prudence.

Durant le reste du trajet, j'en ai des fourmillements dans la colonne vertébrale. Nous discutons de banalités, histoire d'oublier que nous nous sommes déjà engagés pour la soirée. Nous parvenons enfin à Saint Jean de Luz et je me gare devant l'hôtel.

– Je passe prévenir la réception et je demande une adresse.

– Pas la peine, fait-elle, regarde en face.

Je ne réagis pas au tutoiement. Et m'aperçois que la mignonne n'a pas trop des goûts de luxe. C'est sympa de ne pas abuser de la situation. J'ouvre une porte du coffre arrière et récupère le sac de sport qui contient mon nécessaire. Elle me suit avec son sac. Evidemment, l'extérieur ou la voiture ne lui conviendraient pas. Les filles d'aujourd'hui ont vraiment tous les culots.

Un garçon d'étage nous mène jusqu'à la chambre, lorgnant sur Prudence, ne sachant si elle est ma fille ou ma petite amie. Je ne fais rien pour lui faciliter la tâche. Je ne fais pas si vieux quand même. Tandis que je lui refais son pourboire après le tour du propriétaire, je vois la miss Prudence poser son sac sur le lit, en sortir quelques effets et filer dans la salle de bain. Je n'ai plus qu'à, quant à moi, me consoler avec le mini-bar en attendant.

Elle n'est pas du genre à faire languir au delà du raisonnable, et une demi-heure plus tard, c'est une Prudence tout à fait transformée mais toujours très simple, qui sort de la salle de bain.

Simple à hurler. Juste une minirobe à fine bretelles noire qui lui cachent les fesses, mais pas la partie supérieure des seins.

Juste de petites chaussures à lacets qui lui font des chevilles fragiles au bas de jambes télescopiques

Son rouge à lèvres est de la même couleur que ses ongles, mains et pieds : rouge cerise.

Une chaîne dorée au cou, une autre à la cheville, un mini tatouage sur la deuxième cheville.

Je remarque aussi un petit brillant à l'oreille droite

et elle s'est fait une couette, ce qui dégage son cou et met en valeur sa frange. Ses sourcils bruns surplombent deux grands lacs bleus qui me plongent dans un abîme de réflexion.

Avec son mètre quatre vingt tout en jambes et en charme, j'ai l'impression de sortir avec une Lara Croft italienne.

Je la laisse seule un moment, et je m'habille d'un pantalon sportwear beige clair et d'une chemise blanche. Mais avant qu'on me confonde avec Alain, il faudra me regarder de loin. J'ai poussé l'élégance jusqu'à me raser de frais et je porte moi-même une lourde chaîne en or, souvenir d'un passage à Djibouti.

J'ai peur tout d'un coup de faire vieux maquereau. Les gens sont sans pitié et je vais être l'objet de leur jalousie.

Le hall si bruyant se fige dans un lourd silence de quelques secondes quand la porte d'ascenseur s'ouvre, dévoilant Prudence. Sa démarche féline et aérienne n'est en rien chaloupée car elle porte des chaussures plates et avance à grandes et souples foulées, le menton presque levé et la poitrine quasi à l'horizontale.

Un type au bar en lâche son verre, un vieux perd son monocle, tout deux dans l'indifférence dans l'indifférence car l'attention se porte sur un dernier qui cramoisie est en train de faire une attaque. En voila un dont le coeur vient de chavirer.

Un réceptionniste se précipite pour lui prodiguer les premiers soins tandis que nous sortons, imperturbables à toute l'agitation que nous pouvons susciter.

Je lui prends la main pour descendre l'escalier devant l'hôtel. Je vous jure que ça vaut amplement toute montée de marches sous les projecteurs.

Cette fois, le choc sourd provient d'un jeune en scooter qui vient de rencontrer le coffre de la voiture de devant, qui a pilé pour profiter du spectacle de Prudence au pied du feu, rouge pour les piétons. Encore une minute, et à part le pizzaiolo qui à notre entrée oublie de relever la bouteille d'huile piquante avec laquelle il assaisonne la "vulcano" d'un client, Prudence est assise à une table du fond avec moi, bien à l'écart pour la sécurité de ses contemporains.

Heureusement qu'elle n'était pas ainsi au bord de l'autoroute. C'était à coup sûr le carambolage le plus meurtrier de la décennie.

Ils sont trois à se précipiter pour prendre notre commande. Le plus âgé d'un regard fait valoir son ancienneté dans la boîte et fuir les deux surnuméraires. Nul doute que je n'aurai pas besoin de laisser de pourboire ce soir.

Prudence est du genre à avoir de l'appétit. Sa commande n'est pas du genre allégé. Il faut dire que dans la région, "cuisine allégée" est un oxymore qui s'ignore puisque non viable.

Mais je n'ai pas le même courage qu'elle pour attaquer jambon de pays, confits et foie gras.

Salades et steack grillé avec pomme vapeur me conviennent mieux.

Prudence a du voir trop de films. Pendant le repas, elle se met dans l'idée de me faire du pied sous la nappe. J'ai donc la surprise de sentir celui-ci quand elle commence à me frotter le genou, puis l'intérieur de la cuisse. C'est ensuite elle qui à la surprise quand

son pied monte encore au dessus. Elle n'en croit pas ses orteils, puis sourit pour sauver la face.

Elle en tremblote un peu en découpant son magret. Je sens aussi que son corsage est au bord de la rupture. A mon tour d'avoir une attitude suffisante devant cette Lolita qui pense me faire tourner en bourrique.

Cela ne l'empêche pas de prendre un éclair au chocolat pour son dessert, ce qui vaudra une facture de teinturerie et un repas gratuit retenu sur le salaire d'un jeune saisonnier. Miss catastrophe se fait une tache de chocolat sur le bas de la joue. Je l'essuie sans rien dire avec ma serviette et nous nous sourions, complices.

J'ai vingt ans. Je vous jure. Je suis né cet après-midi, au même âge qu'elle. J'en oublie que c'est une illusion, je me crois même beau. Mais qui ne se sentirait pas beau et jeune quand une telle fille lui sourit?

Nous sortons. La nuit est un peu fraîche malgré la chaleur de la journée. L'hôtel est là en face, mais nous avons envie de marcher, jusqu'à la mer. Deviendrais-je romantique?

D'autres couples déambulent se croyant comme nous le centre du monde. Au lieu de faire demi-tour une fois arrivés à l'autre bout de la plage, nous préférons couper à travers quartiers pour retrouver l'hôtel.

Nous sommes seuls, enfin presque. Face à nous, sur le trottoir, trois silhouettes masculines se rapprochent. Une fois à notre hauteur, les trois types nous cernent sommairement en nous menaçant avec des canifs.

Trois, c'est beaucoup pour moi, et je n'ai pas l'intention de faire courir de risque à Prudence. Je mets donc la main à la poche pour leur donner un portefeuille ne contenant qu'une centaine d'euros et la photocopie de mes papiers.

Tout se passe très vite. Un choc, un râle. Je vois un agresseur qui devait trop lorgner la poitrine de Prudence plié en deux. Le second a encore moins de chance. Même coup de pied, doublé d'un autre dans la tête. Mon vis à vis se crispe en se focalisant sur elle. Je lâche mon portefeuille, attrape son poignet, lui tords pour qu'il lâche son couteau.

Le premier gueule trop pour Prudence qui pour le compte l'étend d'un coup du dessus du pied. Le nez explose, sinistre craquement se perdant dans un gargouillis. Je laisse aller mon agresseur qui s'enfuit sans demander son reste.

– Tu le laisses partir?

– Je suis plus généreux que toi.

Les deux victimes de Prudence geignent à terre et ne se relèvent pas.

– Filez vous deux, ordonnè-je, devant nous que l'on puisse vous voir disparaître.

Un coup d'oeil méfiant vers Prudence, et ils retrouvent l'usage de leurs jambes qu'ils prennent à leur cou.

Prudence ramasse mon portefeuille et me le tend. Je l'embrasse pour la remercier et elle y répond en se collant contre moi et en se pendant à mon cou.

La nuit n'a plus rien de frisquounette. Son souffle chaud et saccadé affole mon cou. Son corps à la fois puissant et gracile tel une liane emprisonne le mien.

Nous revoilà dans la chambre. J'ai eu du mal à

faire jouer la serrure de sécurité. Quand je referme, elle a jeté ses chaussures et s'est assise sur le lit, assez bas..

Ses genoux qui remontent lui font les jambes encore plus longues. Elle se déchausse avec les pieds, remonte une jambe pour se masser la cheville. Sa jupe courte recule jusqu'au nombril, dévoilant une adorable culotte et la cuisse ferme d'un bronze grec. J'en avale ma salive, admirant son dos, son cou, ses cheveux, ses bras durant cette pose sensuelle, impudique, naturelle...

Je m'assieds à côté d'elle, lui proposant mes services. Elle s'allonge en laissant ses pieds sur mes genoux.

Je lui tourne le dos et m'abime dans la contemplation de ceux-ci. Mes mains caressent sa peau douce, réchauffe ses chairs, détend ses muscles tout en étirant légèrement les tendons. Ses orteils répondent aux sollicitations joueuses de mes doigts, puis, je reviens vers les chevilles, pivote un peu, tâte les mollets, embrasse les genoux.

Elle me sourit et je m'enhardis, le long de la cuisse, intérieur, extérieur... Je reconnais les faisceaux longs des quadriceps, saillants malgré tout sous le doux galbe féminin de la jambe. Sa peau est si douce...

Tordu à moitié, je me relève, pose un genou entre ses jambes, mes mains de part et d'autre de son buste et je m'incline jusqu'à frôler son visage, poser mes lèvres sur les siennes. Elle m'embrasse, le nez pincé, les yeux brillants, le feu aux joues.

Je sens ses mains se poser sur mon dos, ses bras m'attirer contre sa poitrine et une douleur au bas

ventre occasionnée par un membre qui se prend pour Hulk.

Mais le tissu résiste. Elle sent ma gêne. Nous nous redressons.

Un quart de seconde plus tard, je suis libre et elle reste bouche bée devant le mât des couleurs. Elle le touche, constate qu'il n'est pas en caoutchouc. Ses doigts en éprouvent la fermeté, ses yeux l'évaluent, sa bouche y goûte.

J'ai l'impression d'avoir attrapé une truite, d'avoir mis le doigt dans un gâteau américain équipé de brosses rotatives en soie.

Elle joue avec moi, tantôt fermant les yeux, tantôt les levant comme pour m'interroger et lire en moi comme dans un livre. Je suis un micro dans sa main qui capte son moindre souffle, son plus petit soupir intime. De son autre main, elle parvient à déboutonner son chemisier et me plaque entre ses seins qu'elle soutient avec les mains.

Tout son corps tangué au rythme de son va-et-vient langoureux. Elle se couche en me tirant par le bas et me force à m'incliner devant elle tandis que ses cuisses s'écartent et que je sens ses talons sur mes mollets, dans le creux des genoux, qui commencent à me frapper tendrement.

Elle me relâche, me pousse, vers son nombril, vers ...

Je me libère de ses jambes, recule... Mes bras emportent avec eux sa culotte qui descend le long de ses jambes qui montent.

J'embrasse ses pieds que je tiens serrés par les chevilles prisonnières de la délicate lingerie. Puis je les redépose, et me dirige vers mon sac.

L'amour sous cellophane, ce n'est peut-être pas si romantique, mais c'est indispensable par les temps qui courent.

Prudence semble acquiescer et en profite pour revêtir une tenue d'Eve. Je me libère moi aussi de tous les paravents.

Le compte n'y est pas. Pas besoin d'avoir fait math sup ou d'être un autiste surdoué pour s'en apercevoir.

"Suite à un accident de vélo tout terrain, je suis reparti avec une seule sacoche. Et on n'a pas voulu m'accorder de bourse par la suite..."

Elle rit. D'ailleurs le reste lui semble suffisant.

Elle me guide, se creuse, m'accueille. Je tâche de ne pas être trop envahissant. Et finalement, en poussant quelques murs et en redisant les meubles, elle parvient à me faire poser mon paillason sur son pas de porte.

Pour moi, c'est rare de trouver une femme à ma mesure. Ses efforts sont très louables mais j'ai peur tout de même de lui laisser de cuisants souvenirs.

Je laisse donc une marge de sécurité qui lui permet de mieux profiter du plaisir de la visite.

Tels des compétiteurs, notre échauffement est calibré pour mieux travailler ensuite la performance. Nous prenons nos marques, nous travaillons le souffle et le cœur à l'unisson. Alors que je reste dans l'axe, elle lève ses jambes, les plie, écarte les genoux, resserre, comme dans une salle de gymnastique. Ses abdos plats se durcissent, ses muscles plus intimes me massent, m'enserrent...

Je me retrouve même prisonnier.

– Je ne peux plus te quitter, fais–je penaud.

– Tu es à moi, répond–elle.

Mes bras la soulève, mon dos se redresse. Aie, je ne suis pas passé loin du lumbago. Elle est grande et fait son poids, ma sportive.

Elle grimpe à mon cou, et relache son emprise ... pour mieux descendre. A nouveau, elle atteint chacune de son côté le dernier palier, qui correspond aussi à son maximum autorisé plus un petit quelque chose. Une larme, un soupir... Je la soulève dans son intérêt, mais elle me fait lâcher d'un coup de rein brutal.

Elle se tétanise, s'arqueboute, convulsionne. Ses yeux roulent, ses amygdales roucoulent, ses bras s'enroulent, ses seins en boule enflent, ses reins croulent, ses jambes tremblent en dessinant un double-v inversé.

Des alarmes par sympathie se déclenchent dans l'hôtel. Certainement l'alerte incendie et la sismique. On entend des gens hurler de panique dans les ascenseurs.

Ses ongles s'enfoncent dans mes omoplates, déchirent mes cervicales. Prudence serait-elle une mante religieuse prête à me décapiter?

Je fais quelques pas, pivote, chute en arrière sur le lit. Celui-ci s'effondre lamentablement, tandis que Prudence m'écarte les jambes avec le haut de ses pieds et entame une chevauchée digne des plus grands western, avec Morricone à la sono. Je veux lui prendre les fesses mais elle préfère me prendre les poignets et me mettre les bras en l'air. Ses seins dans une cadence effrénée dessinent de curieuses trajectoires. Prudence est transfigurée, comme possédée.

Son ventre claque contre le mien, le lit gémit en se déchirant, chaque partie comptant s'enfuir chacune de

leur côté. Le mur tremble sous les coups de boutoir de la tête de lit.

La walkyrie réveille Wagner et le Wahallah s'enflamme pour la guerrière à la noire crinière. Thor agite son marteau de l'autre côté de la porte.

"Don't disturb" hurlai-je, tentant de faire retomber, par ce stratagème, toute la responsabilité du vacarme sur des excentriques anglais.

L'élan de la fougueuse est quand même stoppé. Elle se laisse retomber sur moi, et je lui caresse les cheveux, la joue, puis le dos et les fesses...bronzées elles aussi.

Le calme revenu, les gêneurs s'éloignent en maugréant. Nos yeux se croisent et nous rions en silence, complices.

Prudence se relève, prend son sac et s'enferme dans le cabinet de toilette.

J'en profite pour faire un peu de rangement. Je mets le lit en position verticale contre un mur, réaménage une "couche" correcte, et puis, je dégage un endroit ou rien ne pourra être cassé, si nos ébats futurs débordent encore du ring. Enfin, j'espère, parce que je suis encore en état d'assumer.

J'entends l'eau couler. Elle ne prend pas un bain quand même !

La porte s'ouvre. Elle a enfilé un long tee-shirt avec marqué dessus "Secouez-moi !". Et elle reste dans l'encadrement, en me faisant signe.

La baignoire est pleine. Je m'y glisse avec délice. Elle m'y rejoint sans quitter son tee shirt. Elle me savonne et je me laisse faire, puis j'en fais autant pour elle. Elle se frotte contre moi, joue avec ma torpille avant de lui prodiguer de nouvelles attentions. Cette fois, je

peux lui rendre la pareille.

Nous entamons alors une course où le premier qui perd le contrôle aura un gage. Le but du jeu est donc de donner plus de plaisir qu'on en reçoit. Très subtiles au début, les ondes de plaisirs passent de l'un à l'autre alors que les remous de l'eau parfois caressent son ventre plat, au dessus du niveau alors que ses seins sont immergés.

Je crois que ce quart d'heure vient d'être le plus beau de ma vie. Ses soupirs résonnent dans mes corps caverneux et je m'enivre de ses parfums intimes lourds, salés et parfois sucrés.

C'est encore elle, plus jeune, qui se cabre pour mieux profiter du plaisir qui la tasserise encore une fois. Je manque d'étouffer sous la pression de ses convulsions, et je me laisse faire sombrant dans la folie ouateuse. Je glisse ainsi au fond de la baignoire, et une minute de plus, j'étais mort. C'est elle qui me ressort de l'eau quasi inquiète.

J'ai l'air béat, les tempes en feu, alors qu'elle me gifle. J'arrête son poignet, l'attire à moi, et lui prouve que je ne manque pas d'air. Elle se dégage, quitte la salle de bain. Je me lève, avec toujours entre les jambes un battant de cloches prêt à sonner l'angelus sur tout clocher de n'importe quelle Notre Dame à monter aux cieux.

Elle est tapie contre le mur vide. Avec la détermination lente d'un prédateur sentant que la proie ne peut plus s'échapper, je mets un nouveau capuchon.

Puis me dirige sur elle. Elle me fait face, craneusement, dans son tee-shirt mouillé qui la moule fidèlement. Puis brusquement, se retourne,

prend appui contre le mur, me présente ses arrières. Je réponds donc à son invitation. Une fois investie, la coquine pose ses pieds sur les miens, puis s'amuse à descendre son buste le long du mur.

Je ne peux donc que jouer avec le balancement de mes reins et elle se charge de parcourir le reste de la distance dans un déhanchement assassin. Je suis prudent car, cambrée comme elle est, j'ai peur de briser l'arc de sa colonne vertébrale.

Puis, frustré, je la soulève en passant mon bras sous le ventre et encore une fois, je m'abats sur le matelas. Elle reste ainsi un instant contre moi et j'en profite pour la retenir contre moi en emprisonnant ses seins. Elle choisit ensuite de poser ses pieds à plat et elle se redresse, se courbe et décide d'aller et venir en s'asseyant sur moi. Fatigante position malgré ma taille. Elle pose alors ses genoux et je me rince l'oeil à me voir ainsi venir en elle. Elle joue de ses mouvements de ventre et de fesses pour mieux me dominer.

Enfin, elle revient sur moi, me plante ses coudes sur ma cage thoracique, m'enferme entre ses jambes, et ondule de gauche à droite en donnant de violents coups de reins avec une flamme de défi dans les yeux.

Mais je ne peux pas, je ne dois pas céder, sinon, je vais malgré le préservatif me répandre en elle. Je lutte pour me dégager, elle résiste. J'y parviens finalement grâce à une claque sur les fesses, qui lui fait relâcher sa prise. J'en profite pour rouler sur le côté, l'entraînant avec moi. C'est son tour d'être au dessous. Le battant se transforme en tuyau d'arrosage fou à ce moment là. C'est mon tour. Je l'atteins au nombril et à

la base des seins. Sa main veut m'écartier et elle me relève. A ce moment là, l'insolent passe son jet au dessus de la crête de ses tétons et l'atteint au jusqu'au cou, jusqu'au visage, jusqu'au cheveux.

Surprise, elle n'a que le temps de fermer ses yeux. Quand elle les ouvrent, je l'embrasse tout en lui essuyant les joues avec mes mains, et je lui murmure de ne pas bouger, que je suis désolé, que je vais chercher une serviette.

Et je m'exécute, au lieu de sombrer dans la félicité. Une fois essuyée, elle retourne dans la salle de bain pour se doucher.

J'ouvre un oeil quatre heures plus tard. Il m'a semblé la sentir se lever. En effet, je l'entends à côté, en train de farfouiller. Quelques rayons de lumière filtrent par les volets pourtant clos de la chambre. Elle passe devant le lit, toute habillée. Elle a une curieuse démarche, dont je ne doit pas être totalement étranger à la cause. Elle sort. Je ne la poursuis pas. A quoi bon! Je sais très bien que pour aller commander un petit déjeuner, elle n'avait pas besoin d'emporter avec elle son sac à dos.

Je préfère encore rester dans ma torpeur, afin de profiter, encore quelques moments, des images d'elle que j'ai à l'esprit et des souvenirs que mon corps a du sien contre lui.

L'Ordre en DOrémi

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Un texte écrit en janvier 2006 pour dénoncer la loi DADvSI. Et oublié jusqu'à hier.

Parodie d'un texte interprété par Jean Ferrat (Le bruit de bottes)

Licence : Art libre (lal)

En chanson bien sur

C'est partout la pluie de notes
C'est partout l'ordre doremi
Sur internet on vous ligote
On vous arnaque au pied du lit
On a beau me dire qu'en France
On peut dormir à l'abri
Des mafiosi en finance
Font travailler les kèpis

Quand on fait payer la musique
C'est toujours en général
Pour sauver la gent artistique
Pour sauver l'Ordre moral
On sait comment ils opèrent
Pour transformer les esprits
Les citoyens bien pèpères
En citoyens fan de Lorie

A coups d'ostentatoires
menaces dans les medias marrons
De propos diffamatoires
pour vous envoyer en prison
Il se peut qu'on vous bloque
votre accès à l'information
Qu'on vous formate en lousdoc
le disque de votre compilation

Il se peut que pour des broutilles
Pour avoir donné des jeux
finalement qu'on me fusille
Pour avoir téléchargé un peu
On va t'écraser punaise
Pour avoir piraté julien
Pour avoir gardé le pèze
pour rajouter du beurre au pain

Il se pourrait qu'on s'amuse
a m'enfiler un petit gourdin
Pour avoir crié "j'accuse"
à une bande de politicien
Ils auront des électrodes
Ils diront tu veux du jus
Pour connaître la période
Où je piratai les sangsues.

A moins qu'ils me ratatinent
Pour mon immoralité
Pour avoir aimé "libertine"
Sans avoir acheté le cedé
A moins qu'ils ne me condamnent
A mourir écartelé
Entre le paradis des ânes
Et celui des series Télé

Il se peut qu'on me douillette
Pour que je veuille attester
Qu'en mil neuf cent quatre-vingt-sept
Je suivais "amour gloire et beauté"
Il se peut qu'on me tourmente

Et qu'on me fasse avouer
Que dans les années nonante
J'écoutais que du piraté

A moins qu'ils me guillotinent
Pour avoir osé chanter
Les refrains de vieilles contines
Et les chants de classes d'été
A moins qu'avec un hachoir
Ils me coupent les dix doigts
Pour m'apprendre sur le tard
le clavier des anacondas

C'est partout la pluie des notes
C'est partout l'ordre en dorémi
Sur internet on vous ligote
On vous arnaque au pied du lit
Il ne faut plus dire qu'en France
On peut dormir en confiance
Les gouvernants sans répit
Travaillent aussi du képi
Travaillent aussi du képi

Le Pendu

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Poésie

Un voleur à la tire...un téléchargeur ? Entre Francois Villon et Georges Brassens, Fredleborgne il y a cinq ans déjà...

Licence : Licence Creative Commons (by-nc-nd)

Le pendu

Le Pendu

Tire sur la corde , Pendu et regarde !
Regarde de haut le monde à tes pieds
Et jouis du spectacle tout à ton aise.
Gigote un peu, il faut que tu leur plaises
Suspendu entre ciel et terre tout entier
Offert à cette populace gueularde.

Cravaté de la sorte, tu te balances
Fruit maudit d'un chêne dit de justice.
Tu leur tires la langue, méprisant et obscène
A tout ceux qui rient de cette triste scène.
Mais tes yeux vont perdre toute leur malice
Et tu fais une sale tête de circonstance.

Qu'importe la façon puisqu'il nous faut mourir !
Libre de ta vie et de tes mauvais choix
Tu as préféré le vol à l'étalage.
Au printemps, si les juges font le ménage,
Les merles paient pour les lourds impôts des rois
Et le peuple trompé continue d'applaudir...

Que sont mes lecteurs devenus

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Humour

Baisse du nombre de lectures.

Il faut réagir... avec le sourire

Licence : Art libre (lal)

Que sont

Que sont mes lecteurs devenus

Les robots ne savent seuls venir
Tout ceux qui voulaient venir
M'étaient bienvenus.
Que sont mes lecteurs devenus
Que je pensai avoir émus
Et m'en croyai aimé ?
Je crois qu'ils sont trop clairsemés
Ils furent peut-être assommés
Ils ont faibli.
De tels lecteurs ont-ils ri
Aux mots d'auteurs amis
Sur ILV ?
N'en vis plus un sur mes écrits
Wicked je crois, me les a pris,
En fermant la porte.
Ce sont lecteurs qu'envie emporte,
Et sont allés devant autre porte
Lire sur le tas.

Cette histoire, c'est vous qui allez l'écrire

Auteur : Fredleborgne

Catégorie : Romans / Nouvelles

Vous voulez sauver la planète ? Vous voulez aider
des gens ?

Sans vous priver !

C'est possible.

Lisez et agissez.

Licence : Art libre (lal)

illumination contre illuminations

J'ai eu aujourd'hui l'illumination... l'illumination de Noël.

Avant de me ranger dans la catégorie "Illuminé", réfléchissons un instant à l'utilité des "illuminations de Noël".

Finalement ... aucune.

Par contre, le coût pour la municipalité où vous payez des impôts est conséquent (installation, démontage et consommation électrique).

La consommation d'énergie réchauffe inutilement la planète et diminue nos ressources non renouvelables.

Alors, agissons pour exiger de nos élus municipaux

– la non-mise en place des illuminations.

Si elles sont installées, qu'on les éteigne.

Que les économies ainsi réalisées aillent sur les budgets des services d'urgence et des services sociaux.

Lors du "grenelle de l'environnement", il a été déclaré qu'il fallait "changer nos comportements".

Cette histoire, c'est vous qui allez ...

Commençons donc aujourd'hui...

VOUS... oui, toi lecteur internaute, parle à ton voisin dans la rue, écrit aux adresses internet de ta mairie, encourage les politiques à s'impliquer.

Et nous verrons si nos élus tiennent leurs promesses face aux lobbies de l'énergie et tiennent compte de nos réelles volontés.

Copiez ce texte, envoyez le par e-mail, AGISSEZ

Livre papier ILV version 1.3d